



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

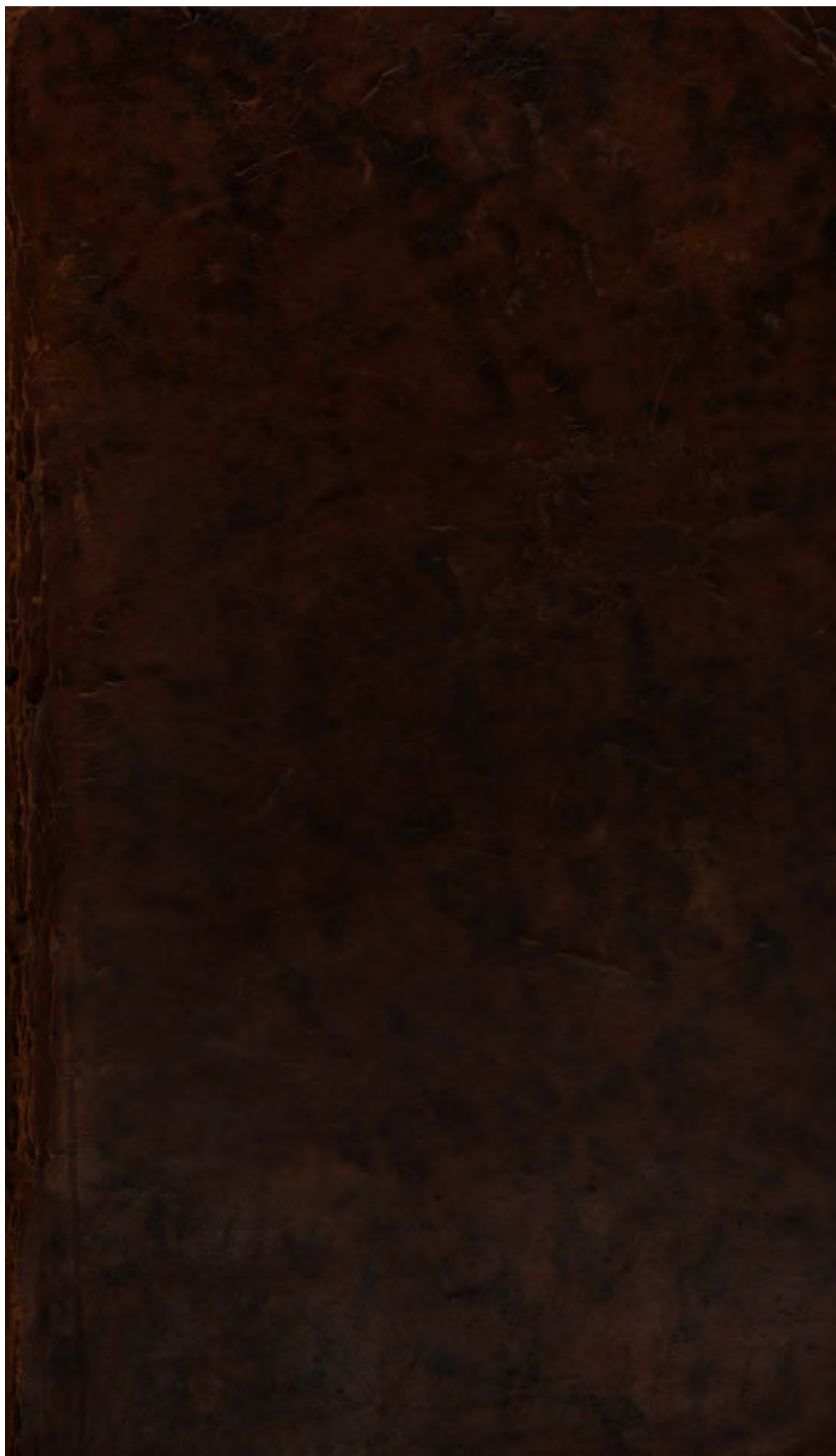
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

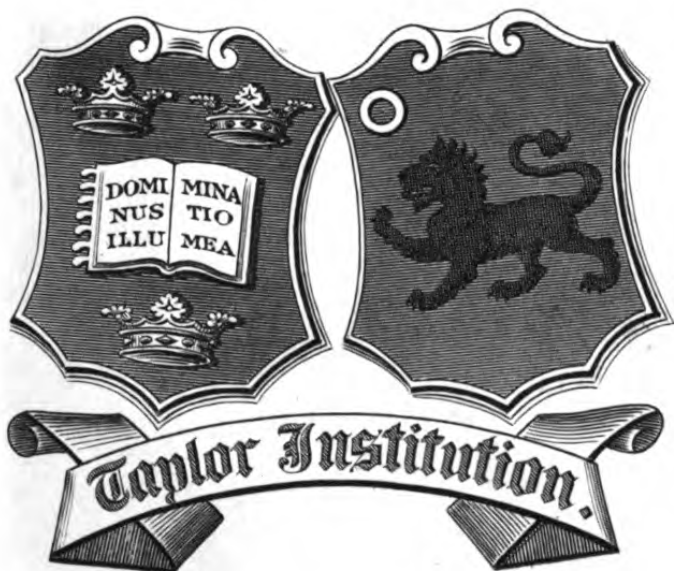


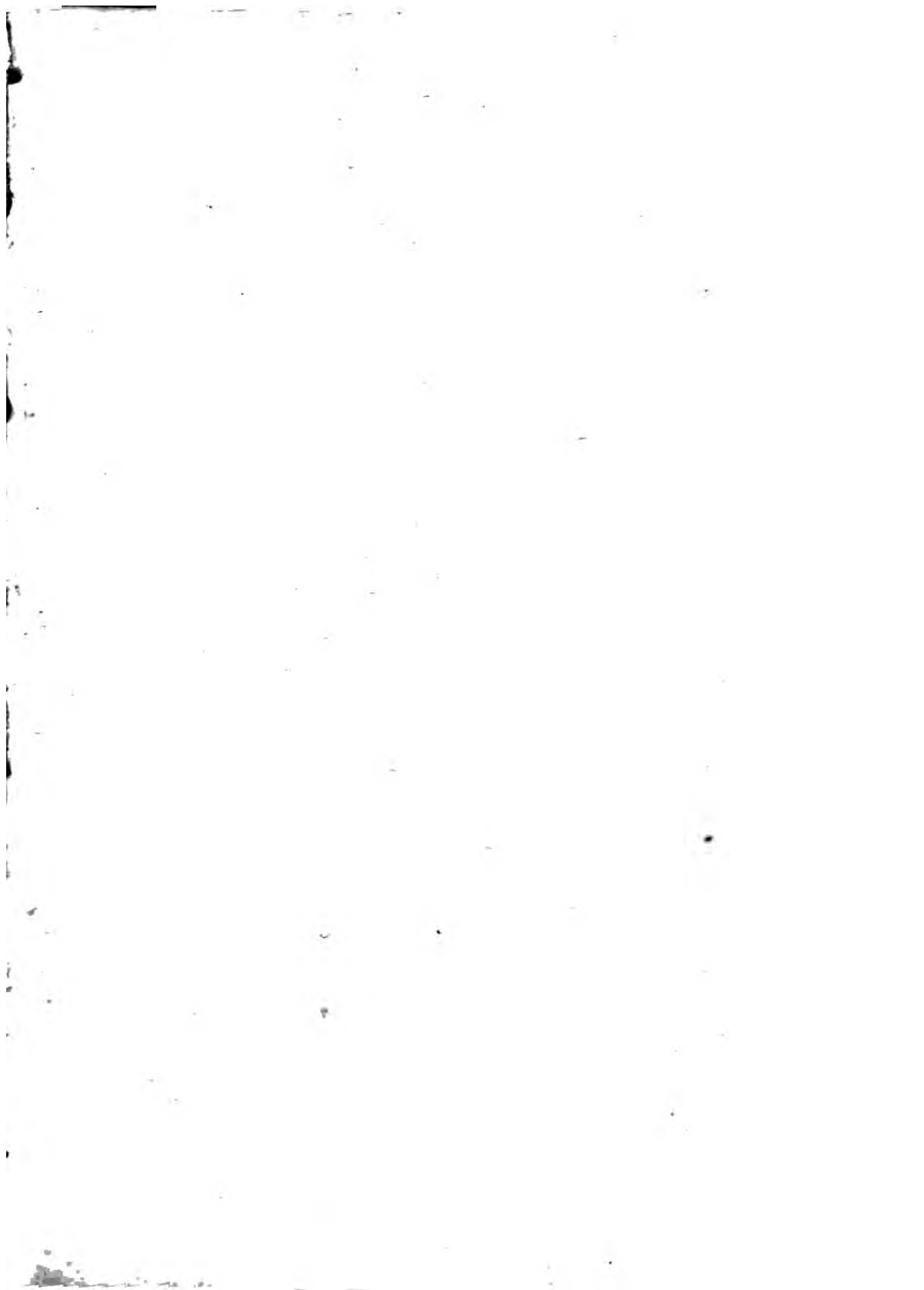
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

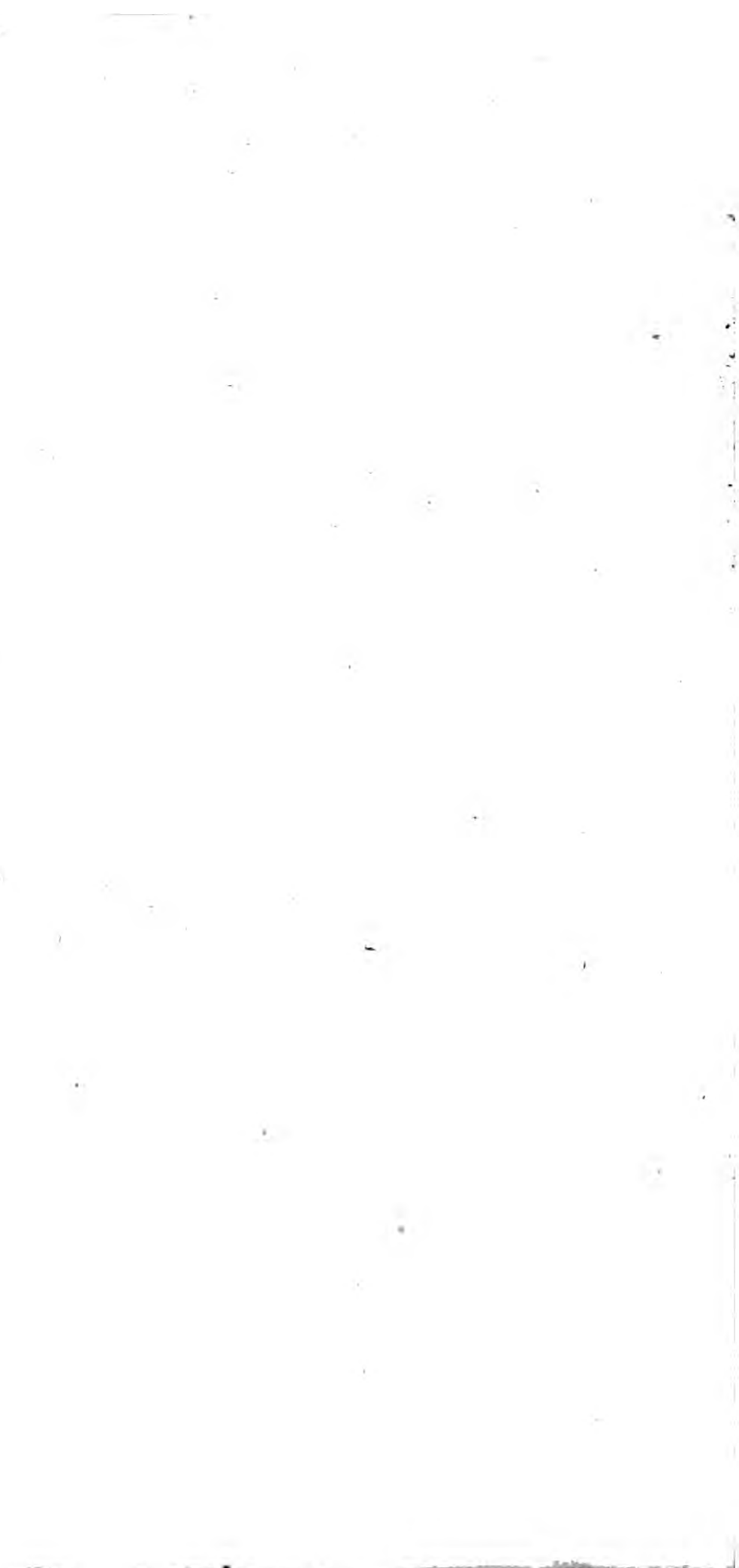


4 pl.

286. a. 2.



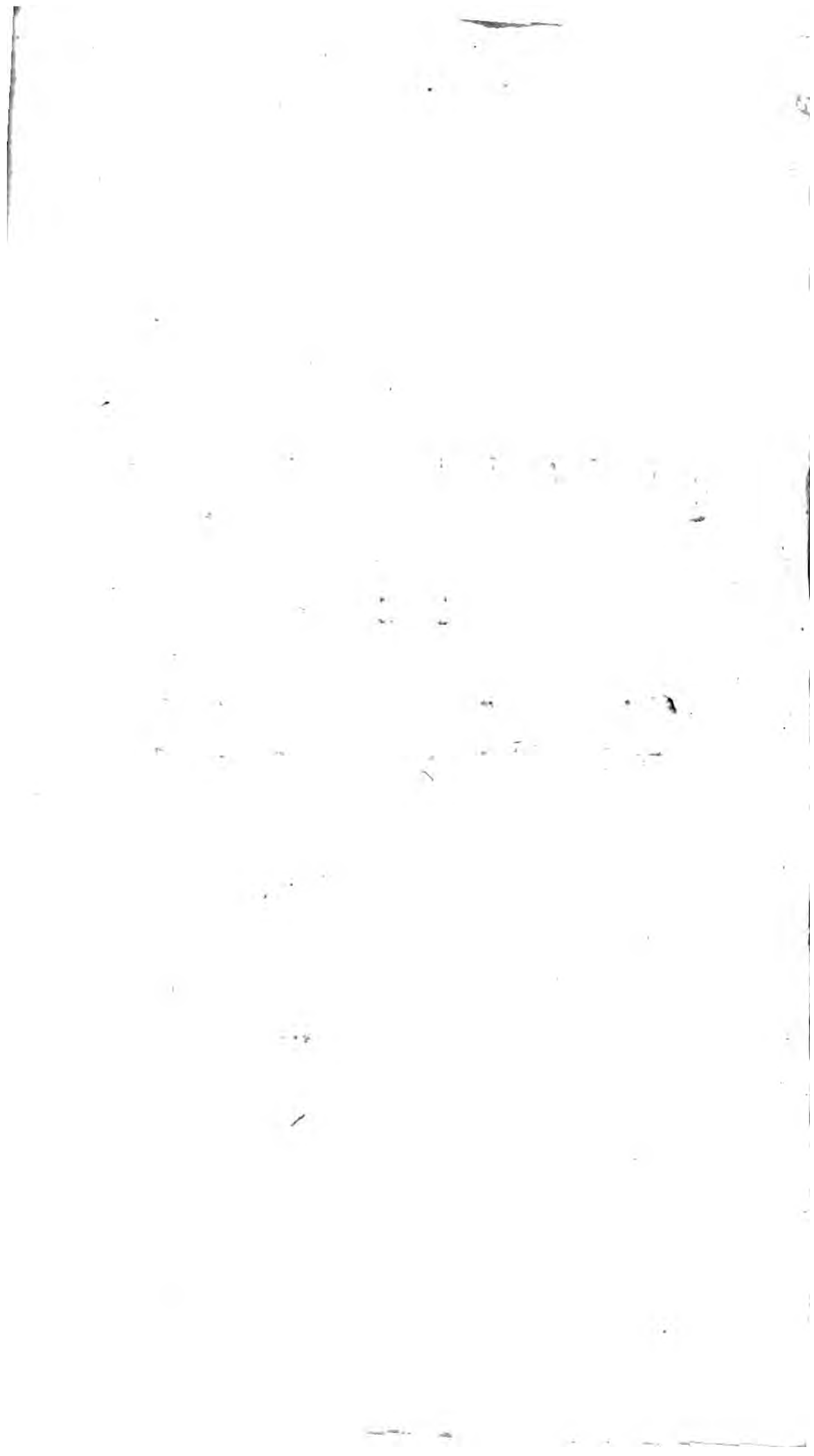




HISTOIRE

DE

TOM JONES.



HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES
dessinées par M. GRAVELOT.

TOME SECOND.



A LONDRE,
Chez JEAN NOURSE.

1750.

2. 10. 1887

...

...

...

...





L'ENFANT TROUVÉ,
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'Hôteſſe à JONES.



JONES, après le départ du Lieutenant, chercha vainement le sommeil ; ſes ſens étoient trop agités. De ſorte, qu'après s'être amuſé, ou

Tome II.

A

2
plûtôt tourmenté jusqu'au grand
jour de l'idée de sa chere *Sophie* ,
il sonna pour demander du thé ; &
l'Hôteffe faifit cette occasion pour
lui faire une vifite.

Elle ne l'avoit pas encore vû ,
& ne s'en étoit pas même embar-
raffée : mais ayant apperçû , dans
la derniere converfation qu'elle
avoit euë avec le Lieutenant , qu'il
foupçonnoit *Tom Jones* d'être d'une
grande naiffance , elle s'étoit dé-
terminée à témoigner plus d'égards
à fon Hôte.

Elle n'eut pas plûtôt commencé à
lui fervir le thé , qu'elle enfla cette
harangue.

Hélas ! Monsieur , (dit-elle en
foupirant) c'est en vérité bien
dommage qu'un jeune & aimable
Gentilhomme , tel que vous , s'es-
time affez peu lui-même pour s'af-
focier avec des gredins tels que
ceux qui viennent de partir d'ici.
Ils font pourtant affez vains pour
fe croire nobles ; & Dieu fçait
comme ils s'en vantent ! mais ,
comme difoit fort bien mon pre-

3

—ier mari , ils ne devroient pas
oublier que c'est nous qui les
payons ; & cela est bien rude pour
de pauvres particuliers tels que
nous. J'en avois vingt à loger la
nuit dernière , sans compter les
Officiers : quelle charge pour une
pauvre veuve ! encore préférerois-je les Soldats , car rien n'est
trop bon pour ceux qui les com-
mandent ; & leur dépense , qui
pis est , est la plus petite chose du
monde. Il faut voir les airs qu'ils
se donnent , comme ils se quarent,
comme ils jurent , comme ils trai-
tent les domestiques , & l'Hôteffe
même , quand ils ont dépensé un
shelling par tête ! J'aimerois mieux
un de nos bons Gentilshommes
campagnards , n'eût-il que 500 li-
vres sterlin de revenu , que tous
ces *vers luisans* de militaires qui ne
payent qu'en bruit, en menaces, &
en blasphêmes. Une maison peut-
elle prospérer avec de telles gens ?
Hélas ! comment l'un d'entr'eux
ne vous a-t'il pas traité ? J'étois
bien sûre que les autres le laisse-

roient échapper : toute cette race ressemble à celle des hanetons ; vous seriez mort des coups que vous avez reçus , qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais , grace au Ciel , de ce qu'un pareil malheur n'est pas arrivé chez moi , & de ce que je vois tout à espérer pour votre fanté ! cet accident , si Dieu m'exauce , produira même un grand bien , si vous réfléchissez sur les désagrémens d'un si vilain métier. J'aurai le plaisir de vous voir retourner dans votre famille , & dans les bras de vos amis , sans doute très-affligés de votre perte , & qui le feroient bien plus encore si le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel , quelle barbarie ! puissent-ils l'ignorer toujours !..... allons, Monsieur, allons courage : renoncez à cette infâme profession ; je suis au fait de votre histoire , je sçais ce qui vous a jetté dans le désespoir : courage , dis-je ! pour une de perdue , cent de retrouvées. Un jeune homme , fait comme vous , peut-il

manquer de maîtresses ? Dans votre place , moi , je verrois pendre la plus belle plutôt que de me résoudre à m'enroller pour ses beaux yeux..... ah , ah ! vous rougissez ? vous croyez donc que je ne suis point au fait ? Eh , non , non , nous ne connoissons pas , Madame *Sophie* ! on ne sçait pas que vous l'aimez : c'est un rêve que je viens de faire !.....

Que dites - vous , s'écria *Jones* frappé d'étonnement , vous connoissez ma chere *Sophie* ?

Si jè la connois , s'écria l'Hôteſſe à ſon tour , combien de fois n'a-t'elle pas logée ici ?.... avec ſa tante ſans doute , lui dit *Jones*.... avec qui donc ? répliqua l'Hôteſſe : allez , allez ; nous connoissons depuis long-tems la vieille Dame. Il faut l'avouer , Mlle *Sophie* eſt charmante , & je ſuis bien de votre goût.... charmante ? interrompit *Jones*.... dites , qu'elle eſt adorable ! que ſes attraits , ſa vertu , ſa douceur , ſont dignes de l'hommage des cœurs les plus féroces !.... mais

pouvois - je jamais imaginer que vous connussiez ma *Sophie*? je voudrois, dit l'Hôteffe, qu'elle vous fût en tous points aussi connue qu'à moi. Que n'eussiez - vous pas donné pour être assis, ainsi que moi dans sa ruelle? quelle peau! que d'attraits! quelle taille!.... ce lit, ce même lit pourroit en dire des nouvelles.... Ce lit! s'écria *Jones* avec transport, quoi, se peut-il que *Sophie* ait couchée ici?

Ici, ici, oui dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'Hôteffe; & plût au Ciel qu'elle y fût encore à présent! elle n'en seroit peut-être pas si fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre, car elle m'a souvent parlé de vous.... ah! pour le coup, vous me flattez, interrompit-il: se seroit-elle abaissée jusqu'à se souvenir, jusqu'à parler du malheureux *Jones*?.... j'ignore le mensonge, répondit l'Hôteffe, tout ce que je sçais, c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche. & toujours de façon à me faire croire que son cœur en disoit tout

7
bas encore plus.... O ma chere
Dame , s'écria *Jones* en l'embras-
fant , serois-je jamais digne d'occu-
per ce cœur ? Tout en elle est bon-
té , tout en elle est adorable , tout
en elle est généreux ! Un misérable
tel que moi , étoit-il né pour trou-
bler un instant le repos d'un cœur
tel que le sien ? Serois-je assez haï
du Ciel , pour avoir à me repro-
cher un tel crime ? moi qui affron-
terois tous les maux que l'ennemi
du genre humain peut inventer
pour se vanger des hommes , si je
croyois hâter l'accomplissement du
moindre des vœux de *Sophie* ! moi,
qui dans l'abîme du malheur mê-
me , me croirois assez fortuné en
la voyant heureuse !

Elle en est convaincuë , lui dit
l'Hôteffe ; apprenez même que je
vous ai peint à ses yeux , comme
le plus fidèle & le plus tendre des
amans.... Mais Madame , dit *Jones*
en l'interrompant : apprenez-moi
de grace , depuis quand j'ai le bon-
heur d'être connu de vous ? Quant
à moi , je rappelle envain ma mé-

moire : je n'eus , je crois , jamais celui de vous connoître.

Vous étiez trop jeune , lui répondit-elle , pour vous souvenir du tems où je vous ai maintes fois tenu sur mes genoux , chez le plus digne des Gentilshommes du Canton...

Quoi ! répliqua *Jones* , *M. Alworthy* est aussi connu de vous ?.... sans doute , dit-elle , eh qui ne le connoît pas ? est-il quelqu'un dans le Pays , à qui son nom & son bon caractère ne soient point en vénération ?.....

Sa réputation s'est sans doute étendue bien plus loin encore , répondit *Jones* ; mais le Ciel seul connoît toutes les vertus de ce grand Homme ; le Ciel seul connoît toute l'excellence d'un cœur , dont il n'a gratifié la Terre , que pour lui montrer un échantillon de la Divinité. Les hommes sont aussi ignorans dans ce genre sublime de bontés , qu'ils sont indignes de les ressentir ; mais personne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi , qu'il avoit pris plaisir d'élever si haut , après m'avoir , comme vous

le sçavez sans doute, recueilli dans la bouë; moi, pauvre & infortuné bâtard, qu'il avoit adopté, qu'il avoit daigné prendre pour son fils; & qui étois traité de même: j'ai osé lui manquer, j'ai été assez imprudent, ou plutôt assez malheureux, pour mériter sa vengeance! mais, que dis-je? oui, je l'ai méritée, je l'ai trop méritée, Madame; je ne ferai jamais assez ingrat pour oser croire qu'il ait pû commettre une injustice à mon égard. J'étois sans doute punissable; il a dû me chasser pour jamais de sa présence; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même! Jugez maintenant, ma chere Dame, si je suis si condamnable de m'être fait Soldat; surtout, dans l'état désespéré de ma fortune?... Jugez-en par vous-même: la voilà toute entière.

A ces mots, *Jones* tira une bourse de sa poche, qui étant jettée sur la table, fit si peu de bruit en tombant, que l'Hôtesse crut notre Héros encore moins pécunieux qu'il ne l'étoit en effet.

Cette relation, terminée par une démonstration si évidente, produisit tout-à-coup un effet des plus singulier dans l'esprit de l'Hôteffe. Elle répondit froidement à *Jones*, que chacun sçavoit mieux que personne le parti qui lui convenoit le plus.... mais écoutons, dit-elle, n'ai-je pas entendu sonner ? oui, c'est moi qu'on appelle.... attendez, j'y suis.... ce sont des étrangers, sans doute: j'y cours.... Adieu, Monsieur; s'il vous manque quelque chose, je vous enverrai la servante.

Ces mots n'étoient pas finis, que l'Hôteffe, sans attendre de réponse, avoit déjà quitté la chambre, & dégringoloit l'escalier.

C H A P I T R E I I.

Eclaircissemens.

N'Induifons personne en erreur. Le Lecteur pourroit peut-être croire, que l'Hôteffe étoit

en effet instruite des amours & des aventures de *Jones* : elle n'en sçavoit pas un mot. Le Lieutenant lui avoit dit tout simplement , que le nom de *Sophie* avoit occasionné la querelle où *Tom* avoit été blessé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre sur les voyes d'apprendre le reste de la bouche de *Jones* même , comme le Lecteur intelligent l'a pû remarquer dans le dernier Chapitre. La curiosité tenoit un rang considérable parmi les vertus de cette femme : elle ne souffroit pas volontairement que ses moindres Hôtes sortissent de chez elle , sans être instruite autant qu'il lui étoit possible de leur nom , de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle eut quitté *Jones* , notre Héros sans faire attention à la vivacité de sa retraite , ne s'occupait que de l'idée de se trouver dans le même lit où sa chère *Sophie* avoit couchée. Quelle source d'images tendres & riantes ! que nous aurions beau jeu à raconter en détail tous les plaisirs que notre Héros

dut à la chaleur de son imagination, si nous ne pensions pas tout à coup que les Amans de ce genre ne feront pas le gros de nos Lecteurs.

Il étoit encore dans cette situation heureuse, lorsque le Chirurgien arriva pour panser sa blessure. Le Docteur ne pouvoit manquer de trouver le poulx du Malade un peu ému ; il avoit de plus appris dans la cuisine que *Jones* n'avoit pas dormi la nuit : ç'en fut assez pour déclarer, que *Tom* étoit en grand danger ; & que le seul moyen de prévenir les ravages de la fièvre, étoit de resaigner abondamment le Malade. Mais *Jones*, qui ne croyoit plus l'être, pria le Chirurgien de se contenter de lui panser la tête.

L'Esculape étoit entêté, il insista ; *Jones* ne l'étoit pas moins, il tint bon. Le Docteur céda enfin, en déclarant qu'il ne répondoit pas des conséquences dangereuses qui suivroient le refus du malade ; & en le priant de reconnoître du moins en tems & lieu, que lui-

même s'étoit opposé au remede ; seul capable de le guérir. *Tom* le promet, le Docteur s'en alla.

Il fit pourtant part à l'Hôteffe , en traversant la cuisine , de l'obstination du jeune Gentilhomme ; & cette femme n'eut rien de plus pressé à lui apprendre , que l'erreur dans laquelle ils étoient tombés tous deux au sujet de la naissance & des facultés de *Jones* , sans oublier son bannissement de chez M. *Alworthy* , encore moins la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet Aventurier , & M. le Docteur pour ses peines.

Quoi ! s'écria le Chirurgien en colère , j'ai pû souffrir patiemment qu'une pareille espèce voulût m'apprendre mon métier , & résister à mon ordonnance ? Je me ferai laissé insulter par un drôle qui ne me payera pas ? Je suis charmé d'avoir été averti à tems. Voyons, voyons ce qui en fera.

Le Docteur , sans perdre de tems en paroles , remonte à la chambre de *Jones* , en ouvre brusquement

la porte , éveille le pauvre garçon , qui plongé dans un profond sommeil étoit délicieusement occupé de sa *Sophie*..... Voulez-vous être saigné , ou non ? s'écria d'une voix tonnante , le Docteur irrité.

Je vous ai déjà dit que non , répondit *Jones* , en bâillant... & plût au Ciel que vous m'eussiez mieux entendu ! vous me privez du sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon , bon , repliqua le Chirurgien , le sommeil , ainsi que le manger , a souvent été fatal à plus d'un Malade. Encore un coup , & pour la dernière fois , voulez-vous être saigné tout-à-l'heure ?

Eh bien , pour la dernière fois , lui cria *Jones* , je vous répète , que je ne le veux point.

En ce cas , je vous abandonne , & je m'en lave les mains , s'écria le Docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà prises pour vous : deux visites à cinq *shellings* chacune , deux pansemens *idem* , & un demi écu pour la saignée.

J'espère, lui dit *Jones*, que votre intention n'est pas de m'abandonner dans l'état où je suis ?..... Et je vous réponds moi, que c'est mon intention, lui dit brutalement le Docteur. En ce cas, répondit *Jones*, vous êtes un indigne ; sortez d'ici tout-à-l'heure : vous n'aurez pas un fol de moi.

Fort bien ! s'écria le Chirurgien, (à qui l'air & le ton de *Jones* en avoient un peu imposé) la première perte est toujours la plus légère..... la belle chienne de pratique ! A quoi pense l'Hôteffe, de m'appeller pour de tels vagabonds ?

Ces derniers mots furent dits en fuyant. Mais *Jones* loin d'en être ému, se retournant dans son lit, rechercha son sommeil & son rêve.



CHAPITRE III.

*Arrivée d'un Barbier, digne Confrere
de celui de BAGDAD, & de
celui de DON QUICHOTTE
même.*

L'Horloge avoit frappé cinq heures, lorsque *Tom Jones* s'éveilla en sursaut, après en avoir dormi sept; ce sommeil avoit tellement rafraichi son sang, & si bien réparé ses forces, qu'il se trouva en état de s'habiller, & de descendre dans l'Hôtellerie. Il ouvrit son Portemanteau, en tira du linge blanc, & un habit complet; après quoi, sentant que son estomach exigeoit de lui quelque ressouvenir, il passa une robe de chambre dans l'intention de visiter d'abord la cuisine.

L'Hôtesse étoit au bas de l'escalier; *Jones* l'aborda civilement, en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner! (lui dit-

elle) il est ma foi tems d'y penser. Ignorez-vous qu'il est cinq heures passées? . . . Eh bien, pour souper soit, répliqua *Jones*; peu m'importe, pourvû que je soupe bientôt, car je n'eus en vérité jamais tant de faim. Il n'y a plus rien, répartit l'Hôteffe, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus de feu dans la maison: Il faut vivre de ce qu'on trouve; & plus d'un Seigneur de ma connoissance fait ses choux gras d'un pareil ragoût. . . . Je compte aussi en faire les miens, lui dit *Jones*; mais de grace, daignez le faire réchauffer.

La politesse & la douceur de *Jones* lui gaignoit tous les cœurs: l'Hôteffe à-demi désarmée; ne put lui refuser sa demande; & ajouta même avec un léger sourire, qu'elle étoit charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme, au fond, n'étoit pas mauvaise: mais elle aimoit si tendrement l'argent, que l'apparence seule de la pauvreté la

mettoit de mauvaise humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre, pour se faire raser, & s'habiller, tandis qu'on préparoit son dîner.

Le Barbier qu'on lui envoya, sous le nom du petit *Benjamin*, étoit d'un caractère unique, & d'une familiarité si singulièrement ridicule qu'elle lui rapportoit presque journellement un revenu passablement honnête, de soufflets (par exemple) de coups de pied au cul, & autres politesses semblables de la part des Etrangers qui sçavoient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. *Benjamin* n'en étoit pourtant pas plus sage; & quoique ses petites libertés eussent été souvent très-mal payées, la rage de faire le *gentil* étoit si enracinée en lui, qu'il étoit incapable de retenir une idée bonne ou mauvaise, quand l'occasion se présentoit de la mettre au jour. Il avoit encore d'autres singularités dans le caractère dont je ne ferai pas mention pour

laisser au Lecteur le plaisir de les appercevoir à mesure qu'il fera plus ample connoissance avec ce rare personnage.

Jones, qui avoit ses raisons pour être impatient d'être habillé, s'apercevant que le Barbier ne finissoit pas de lui favonner la face, le pria enfin de vouloir bien se dépêcher ; à quoi l'autre répondit gravement : car de sa vie il n'avoit ri... *Festina lentè*, est un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché un rasoir.

L'ami, répliqua *Jones*, j'apperçois que vous êtes sçavant. Pauvre sçavant ! dit le Barbier, *Non omnia possumus omnes*. Encore ? dit *Jones*, je crois, parbleu, qu'il récite des vers ? Pardonnez-moi, Monsieur, dit *Benjamin*, *Non tanti me dignor honore...* (& , procédant à son opération) Monsieur, ajouta-t-il, depuis que je me mêle de la *barberie*, je n'ai pû trouver que deux raisons qui la justifiaissent ; l'une, l'envie d'avoir de la barbe, l'autre celle d'en être débarassé. Je

conjecture , mon cher Monsieur , que l'un de ces motifs vous a engagé à en tâter , il n'y a pas encore longtems , pour la première fois. Sur ma parole, vous avez fort bien réussi : on peut dire , de votre barbe , qu'elle est *Tondenti gravior*. Et moi , je conjecture , lui dit *Jones* , que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez extrêmement , Monsieur , répondit le Razeur , je suis trop attaché aux matières Philosophiques : *hinc ille lacryma!* Monsieur , voilà d'où vient mon infortune ; trop de sçavoir a causé ma ruine. Eh , comment donc cela ? répondit *Jones*. Hélas , Monsieur , répliqua le Barbier , c'est ce qui m'a fait deshériter par mon pere. Il étoit maître de danse : j'ai sçu lire avant que de sçavoir danser ; il m'a pris en grippe , mes freres ont eu son bien , il ne m'a pas laissé un sol !.... souhaitez-vous que je raze les temples ?..... Ciel ! me trompais-je ? je crois voir *hiatus in manuscriptis!*..... on

m'a dit que vous alliez à la guerre : mais, je n'y vois point d'apparence. Pourquoi donc ? lui dit *Jones*.

Mais, répondit le Barbier, c'est que je vous crois trop sage pour porter là une tête fêlée : j'aime-rais tout autant porter du charbon à *Newcastle* *.

Par ma foi ! s'écria *Jones*, tu m'as l'air d'un maître original. Je t'aime de cette humeur : viens boire un coup avec moi après dîner, je serai charmé de te connoître mieux.

Ah, mon cher Seigneur ! dit le Barbier, je suis en état, pour peu que la chose vous plaise, de faire vingt fois davantage pour vous obliger. Que feras-tu, l'ami ? répondit *Jones*. Eh parbleu, nous vuiderons la bouteille, répliqua le petit *Benjamin*. J'aime les bons cœurs, moi ; & de même que vous m'avez jugé à la première vue comme un drôle de corps, de même, ou les règles de la physionomie me

* Ce Pays est très-abondant en mines de charbon.

trompent , je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde.

Jones , qui pendant ce colloque , avoit achevé de s'habiller , descendit alors dans la cuisine , avec une figure plus aimable peut-être , que celle du fameux *Adonis* tant célébré par les Poètes. Et cependant le cœur de notre Hôteſſe y fut insensible : les charmes de la bonne femme avoient si peu de rapport avec ceux de *Venus* , qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne lui ressemblât pas plus dans son goût. Heureuse la pauvre *Nanny* , sa servante , si elle avoit vu notre Héros des mêmes yeux que sa maîtresse ! que de vains soupirs ne se feroit-elle pas épargnée !

Jones , après avoir mangé de grand appétit , demanda une bouteille de vin , en attendant le Barbier , qui ne tarda pas à arriver ; & qui feroit venu bien plutôt , s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'Hôteſſe , qui après avoir rassemblé un cercle de son voisinage , ra-

contoit dans sa cuisine , l'histoire de notre Héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit , selon elle , un pauvre Enfant-trouvé , nourri par charité dans la maison de M. *Alworthy* ; enfin mis à la porte pour ses friponneries , & notamment pour avoir osé en conter à la fille de son bienfaicteur , &c.

Le Barbier , au nom de M. *Alworthy* , avoit levé les oreilles ; & après avoir appris de l'Hôteffe , que le jeune homme qu'il avoit rasé s'appelloit *Tom Jones* , il avoit prié l'assemblée , en la quittant , de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connoissoit très-parfaitement , & dont la naissance étoit peut-être bien plus illustre qu'on ne pensoit.



CHAPITRE IV.

Conversation de JONES & du Barbier.

Jones , à l'arrivée du Barbier , but une rasade à sa santé , en le décorant du titre de *doctissime Tonforum* ; à quoi notre homme répondit gravement , *ago tibi gratias , Domine* ; puis regardant notre Héros fixement , & comme cherchant à le reconnoître : oserois-je , lui dit-il , Monsieur , vous demander si vous ne vous appelez pas *Jones* ? à quoi l'autre ayant répondu qu'oui.... *Proh Deum , atque hominum fidem !* s'écria le Barbier , qu'il arrive d'étranges choses dans le monde ! M. *Jones* , recevez mes plus sinceres obéïssances. Je vois que vous ne me connoissez pas ; je n'en suis pas du tout étonné : vous ne m'avez vu qu'une fois , & vous étiez encore bien jeune.

Dites-

Dites-moi, de grace, des nouvelles de M. *Alworthy* ? comment se porte ce digne & respectable Seigneur ? *optimus ille omnium patronus* ? J'apperçois, lui dit *Jones*, que vous me connoissez ; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je, répliqua *Benjamin*. Mais Monsieur, puis-je sans vous offenser, sçavoir où vous allez en partant d'ici ?.... Vuidez votre verre, M. le Barbier, lui dit *Jones* un peu émû, & trêve de questions, je vous prie.

Le Barbier, après s'être beaucoup excusé, protesta que l'intérêt seul qu'il prenoit à la réputation de notre Héros l'avoit rendu assez hardi pour le questionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuisine de la part de l'Hôteffe, & la façon dont il avoit confondu cette femme & ses auditeurs. Personne au monde, ajouta-t-il, Monsieur, ne vous respecte plus que moi, depuis l'excès de votre générosité envers *George*

le Garde-chasse , dont j'ai été instruit , ainsi que toute la Province , où votre nom est chéri par tous les cœurs qui ne sont point ingrats. Pardonnez-donc encore , un coup à mon zèle , & non pas à ma curiosité , des interrogations que lui seul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre ; & ce que j'ai dit , est parti du mien , *amoris abundantia erga te.*

Les infortunés sont sensibles ; les moindres témoignages d'amitié trouvent leurs cœurs ouverts ; celui de *Jones* étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas si , à dater de ce moment , il se trouva bien disposé pour le petit *Benjamin*. Les bribes de Latin que cet homme lâchoit à chaque instant , assez mal-à-propos , n'offroient qu'un ridicule aux yeux de *Jones* , & lui prouvoient en même tems que l'éducation de ce Barbier avoit été moins vulgaire que celle des gens de son état : ses façons mêmes l'indiquoient encore plus ; ainsi *Jones* crut pouvoir se confier à lui.

Notre Héros lui raconta toute son Histoire, à quelques circonstances près, telle par exemple que celle qui avoit occasionnée sa bataille dans le bois avec *Tuakum*; & termina son récit, par la résolution qu'il avoit prise d'aller servir sur Mer: résolution qu'il auroit effectuée, si la rebellion nouvellement élevée dans le Nord de l'Angleterre, en changeant ses desseins, ne l'avoit pas conduit dans le Village où il étoit maintenant.

Le petit *Benjamin*, après l'avoir écouté sans l'interrompre, avec toute l'attention dont il étoit capable, conclut de toute cette Histoire, que *Jones* avoit sûrement été desservi & trahi auprès de son bienfaiteur par quelques ennemis secrets. Il n'étoit point probable, selon lui, qu'un homme aussi généreux & aussi équitable que *M. Alworthy*, se fût si aisément détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendresse, sans le secours de quelque infâme artifice tramé dans les ténèbres pour perdre l'in-

nocent & malheureux *Jones*.

Ce sentiment étoit trop honorable pour M. *Alworthy*, par conséquent trop conforme à la façon de penser de notre Héros sur le compte de son cher bienfaicteur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit intérieurement l'attacha encore plus au Barbier ; qui, bientôt enhardi par les caresses de *Tom Jones*, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable maîtresse seule cause de toutes ses infortunes.

Tom réfléchit un moment ; puis prenant tout à coup son parti : Vous en sçavez déjà trop, lui dit-il, pour vous cacher le reste ; & puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être devenu que trop public à propos de moi, apprenez que celle que j'adore, est l'aimable *Sophie Western*.

Proh Deum, atque hominum fidem!
M. *Western* a déjà une fille à marier !

Oui , mon cher *Benjamin* , lui dit *Jones* , & une fille digne des vœux d'un Monarque même. L'univers ne vit jamais rien de si beau ; mais ce n'est pas encore son plus grand mérite : sa bonté , ses vertus surpassent sa beauté ! hélas , je pourrois la louer pendant un siècle entier , j'oublierois encore la moitié de ses charmes !

M. Western a déjà une fille à marier ! s'écria encore une fois *Benjamin* , lui que j'ai vû petit garçon : *Tempus edax rerum !*

La bouteille étant alors sur les fins , le Barbier insista pour payer la sienne. *Jones* s'y opposa , en se rappelant son mal de tête , pour lequel il n'avoit peut-être déjà que trop bû. Avant que de se retirer dans sa chambre , il pria le Barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil. Des livres ! s'écria *Benjamin* , en quelle langue les voulez-vous ? J'en ai en Latin , j'en ai en Anglois , & tous très-curieux : *Erasini Colloquia* , *Ovidius de Tristibus* , *gradus ad Par-*

nassum , tous Auteurs excellens ; vous plairoient-ils ? Mes Anglois font un peu en désordre : mais , j'ai la meilleure partie des *Chroniques de Stowe* ; le *sixième Volume de l'Homère de Pope* ; le *troisième volume du Spectateur* ; le *second volume d'Echard* ; le *Crafman* , *Robinson Crusoé* , *Thomas à Kempis* , presque complets ; & deux *Tomes des Œuvres de Tom Brown*.

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit *Jones* , je ne les ai pas lûs , & j'en ai oui-dire du bien. On a eu raison , s'écria le Barbier , & *Tom Brown* est un des grands génies , & des plus singuliers que l'Angleterre ait produit. Vous les aurez dans le moment. Mais, croyez-moi , ne lisez pas longtems ; tâchez plutôt de reposer : adieu , mon cher Monsieur , je reviendrai vous voir demain. Au surplus , comptez sur mon tendre attachement , & surtout sur ma discrétion.



C H A P I T R E V.

Nouveaux talens du petit
BENJAMIN.

LE lendemain , à son réveil , *Jones* ressentit quelques inquiétudes de la désertion de son Chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours , il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme , cela n'étoit point praticable ; d'en prendre un autre , si tant est qu'il y en eût dans le Village , cet autre pouvoit être déjà endoctriné par le premier ; tous ces Messieurs se soutiennent en pareil cas : comment faire ? Le Garçon du Cabaret le tira enfin d'embarras , en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service en cette occasion que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit *Benjamin* ? s'écria *Jones* , tout étonné..... lui-même , répondit le gar-

çon : c'est, de tous les Chirurgiens du Village , celui qui a fait les plus belles cures.

En ce cas , courez donc le chercher , lui dit notre Héros.

Benjamin , instruit par le garçon , que c'étoit en qualité de Chirurgien qu'il étoit maintenant mandé , s'habilla en conformité ; prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille , en portant un bafin sous son bras ; & entra dans l'Hôtellerie , d'un air à se faire regarder comme un tout autre personnage.

Ah , ah , mon cher Rafeur , s'écria *Jones* , vous vous mêlez , à ce que je vois , de plus d'un métier ! eh , que ne me disiez-vous cela hier au soir ? la Chirurgie , répondit gravement *Benjamin* , est un Art , & non pas un métier. La raison pour quoi je ne vous ai pas dit hier que je la professois , c'est que vous étiez déjà dans les mains d'un autre , & que je n'aime pas à courir sur les brisées de mes Confreres. *Ars omnibus communis.* Mais,

voyons maintenant , s'il vous plaît : quand j'aurai mis le nez dans votre tête , je vous dirai ce que j'en pense.

Quoique *Jones* n'eût pas grande idée de sa science ; il souffrit pourtant que le Barbier visitât sa blessure : ce qui ne fut pas plutôt fait , que *Benjamin* se tût en laissant échapper un soupir.

Ne cherchez point à m'effrayer , lui dit *Jones* , encore moins à me flatter mal-à-propos ; dites-moi sérieusement ce que vous pensez de mon état.

Est-ce en Chirurgien , ou en ami , dit *Benjamin* , que vous voulez que je réponde ? En ami , répliqua *Jones*. Sachez donc , lui dit le raseur , qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette playe d'être guérie avant qu'il soit trois jours. Voici une emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi : si vous voulez y avoir confiance , je répons de votre santé corps pour corps. *Jones* consentit à tout : l'emplâtre fut bientôt faite , & le pansement terminé.

Maintenant , s'écria *Benjamin* , je vais avec votre permission , reprendre mon premier caractère : mais il faut un air de dignité aux gens de notre espèce , surtout dans les opérations , sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sçauriez croire combien l'air grave ajoute au peu de poids réel d'un personnage. Un Barbier, sans que sa vanité en souffre , voit rire ses pratiques ; un Chirurgien aimeroit mieux les faire pleurer.

Jones , de plus en plus enchanté du caractère de *Benjamin* , crut que l'histoire d'un semblable original pouvoit avoir quelque chose d'amusant : il le pria instamment de la lui raconter. Le Barbier, qui aimoit à parler , & qui avoit ses raisons pour ne pas se faire presser en cette occasion , se leva , alla fermer la porte de la chambre , & s'étant rapproché de *Jones* avec un air sévère.... vous voulez , dites-vous , sçavoir mon histoire ? eh bien , apprenez donc , que je vois ici en vous mon plus grand ennemi, Moi !

dit *Jones*, étonné de cette déclaration imprévue, moi votre ennemi ! je ne vous vis, je crois, jamais !.... Calmez-vous, lui dit *Benjamin*, je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs, vous étiez un enfant ; je ne sçau-rois vous en vouloir.... Vous rap-pellez-vous le nom d'un certain *Partridge*, qui eut l'honneur de pas-ser pour votre pere, & dont ce titre a causé la ruine ? J'en ai beau-coup oui parler, lui dit *Jones*, & je me suis toujours cru son fils. Vous voyez ce *Partridge*, répondit *Benjamin* ; & vous n'êtes point mon fils. Ciel, qu'entends-je ! s'é-cria *Jones*, eh qui donc est mon pere ? & comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait causé tous les maux dont je ne suis que trop instruit ?..... Ce qu'on a le plus de peine à comprendre, lui dit gra-vement *Benjamin*, n'en est sou-vent pas moins vrai. Mais, quoi-qu'il soit assez dans la nature de l'homme, de haïr la cause même innocente de ses malheurs, je suis

d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé, depuis que la noblesse de vos procédés envers *George* (le Garde-chasse) est venue à ma connoissance ; & ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre, me persuade intimement, que vous êtes né pour réparer tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs, & très-suivis, qui m'annoncent une grande fortune que je suis très-résolu de poursuivre, à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serois charmé, répondit *Jones*, d'en être l'instrument, & de pouvoir vous rendre aussi heureux que je vous ai rendu misérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le présent, pas grande apparence. N'importe, disposez de tout ce que je puis.

Je suis satisfait, répliqua *Benjamin*, puisque je ne désire que de vous suivre à la guerre. Que dis-je ? ce désir est si violent en moi, que

Si vous alliez me refuser , vous tueriez d'un seul mot un Barbier , & qui pis est un Chirurgien.

Jones , après l'avoir assuré en riant , qu'il se croiroit trop coupable envers le public , s'il s'exposoit à ce double homicide, employa toutes les raisons que la prudence put lui suggérer pour détourner *Benjamin* d'un projet aussi chimérique : son éloquence fut perdue ; le Barbier , que nous appellerons désormais *Partridge* , insista sur ses rêves , & ne voulut pas démordre de son dessein. Notre Héros , qui avoit conçu de l'amitié pour cet homme , eut recours au dernier remède : vous me croyez peut-être , lui dit-il, en état de vous faire actuellement une espèce de fort ? mais vous vous trompez , mon cher ami , en voici la preuve. A ces mots , vuidant sa bourse sur la table , & y trouvant à peine , tant en or qu'en argent , la valeur de dix *Guinées* , il déclara à *Partridge* , que c'étoit exactement toute sa fortune.

Partridge, dont les espérances n'étoient fondées que sur l'avenir, ne fut pas du tout ému de la modicité du trésor de *Jones*. Je suis, lui dit-il, un peu plus riche que vous : prenez tout ce que j'ai ; je demande, pour toute grace, de vous suivre en qualité de domestique : *nil desperandum est Tencro duce, & auspice Tencro*.

Mais l'offre généreuse de *Partridge*, concernant l'argent, fut absolument refusée par *Jones*.

Il fut délibéré entr'eux, de partir le lendemain matin ; & la seule difficulté qui les retint encore, ne prévenoit que de la manière d'emporter le porte-manteau de notre Héros, trop considérable pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa enfin de ne se charger que du linge, & de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté ; & le Barbier quitta son nouveau Maître dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

*Autres raisons , qui justifient mieux
la conduite de PARTRIDGE ,
que celles du Chapitre précédent.*

QUoique *Partridge* fût le plus superstitieux des mortels , il ne se feroit peut-être pas si aisément déterminé à suivre notre Héros dans son expédition militaire , si l'espoir du butin , à la suite de quelque Bataille , ne l'avoit pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci , que *Partridge* après avoir profondément réfléchi sur l'histoire de *Jones* , ne pouvoit concevoir que M. *Alworthy* eût ainsi chassé son fils , car il croyoit fermement que *Jones* l'étoit , pour des raisons aussi légères que celles dont notre Héros lui avoit fait part. Il avoit par conséquent conclu , que tout ceci n'étoit que pure fiction ; & que le libertinage de *Jones* ,

dont il avoit souvent oui parler ; étoit la seule cause qui lui eût fait déserter la maison paternelle. Cette idée s'étant fortifiée dans la tête du Barbier , il sentit que s'il pouvoit parvenir à disposer petit à petit ce jeune homme à retourner chez son pere , ce seroit un service assez signalé pour calmer l'ancien ressentiment de M. *Alworthy*. Poussant encore plus loin ses espérances , le spéculatif Barbier se voyoit déjà accueilli , récompensé & enrichi dans le Château de son ancien Maître ; il alloit enfin passer le reste de ses jours en paix au sein de sa patrie , qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays , qui semblent ne respirer que cet unique sentiment.

Quant à *Jones* , il se croyoit trop convaincu du zèle & de l'amitié de *Partridge* , pour oser soupçonner que le moindre motif d'intérêt pût corrompre la pureté de ces généreux sentimens. Il n'étoit pas né défiant ; il étoit trop jeune pour

Vêtre devenu. Quand la défiance n'est pas née avec nous , l'âge seul nous la donne.

Le lendemain , au point du jour , le diligent *Partridge* parut à la porte de *Jones* , le havre-fac sur le dos , & tout prêt à partir. Ce meuble étoit son ouvrage ; car il joignoit encore à tous ses autres talens , celui de Tailleur. Son linge étoit déjà emballé ; il en fit autant de celui de *Jones* ; & sortoit déjà chargé des nippes superflues de notre Héros , qu'il comptoit aller ferrer chez lui , lorsqu'il se vit arrêté tout court par l'Hôteffe , qui avec un petit compliment aigre-doux , lui signifia que l'usage immémorial de son Hôtel , étoit qu'il n'en sortît jamais un chauffon , jusqu'à ce que la *Carte* fût acquittée.

Partridge , indigné de l'affront fait à un domicilié tel que lui , rappella envain toutes ses qualités , & cracha beaucoup de latin : l'Hôteffe , ferme sur l'étiquette de la maison , fut inébranlable. Il fallut payer ; & qui pis est , se voir écor-

ché vif, après quoi nos deux voyageurs partirent, fans que l'on daignât même s'abaisser jusqu'à leur fouhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle seul.

L'Auteur Anglois, après avoir conduit *Tom Jones & Partridge* jusqu'à *Gloceſtre*, fans aucune aventure digne d'être tranſmiſe à la poſtérité, les fait dîner dans une fameuſe Auberge, dont l'Hôteſſe auſſi aimable que polie fait un très-honnête accueil à notre Héros, qui a même le plaifir de dîner avec elle. Deux autres Voyageurs ſe trouvent dans la même Hôtel-lerie. L'un, eſt ce même Procureur que nous avons vû dans le premier Volume venir annoncer à M. *Alworthy*, malade alors, la mort de Madame *Blifil* ſa ſœur; & qui étoit reſté trop peu de tems au Châ-

teau, pour connoître *Tom Jones* : le nom de ce Procureur est *Dowling*. L'autre personnage, est un soit disant Avocat, au fond courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hazard ou le besoin avoit conduit quelquefois dans la cuisine de M. *Alworthy*, sans avoir jamais parlé au Maître de la maison ; au demeurant, mauvaise langue, & menteur comme un Laquais.

Ce dernier, piqué de n'être pas assez accueilli par *Jones*, qui ne se rappelle pas de l'avoir jamais vû, attend que notre Héros soit sorti de table pour le peindre des plus noires couleurs, & pour le rendre odieux à l'Hôtesse. Le Procureur, qui a pris quelque amitié pour *Tom*, tâche en vain de le défendre, en assurant l'Hôtesse qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au Château de M. *Alworthy*, d'où il ne fait, dit-il, que de revenir. Le Procureur

réur reste muet , ronge ses doigts ,
 paye son écot , & part. Le Médi-
 fant , satisfait de sa victoire , ne
 tarde pas à en faire autant , & lais-
 se l'Hôteffe très-indisposée contre
Jones ; qui , rentrant dans la cham-
 bre dans l'intention de prendre du
 thé avec elle , se voit trompé dans
 son espérance par un refus , dont
 on dédaigne même de lui dire la
 cause. Ce subit changement d'hu-
 meur , dans une femme que *Jones*
 avoit trouvée très-affable au dîner ,
 le surprend , & l'offense au point
 de ne vouloir pas rester plus long-
 tems dans l'Hôtellerie. *Partridge* ,
 qui s'y trouvoit tout au mieux ,
 objecte envain que la nuit est pro-
 chaine , & beaucoup d'autres bon-
 nes raisons pour ne pas hazarder
 d'aller plus loin dans l'obscurité ,
 & surtout dans l'hyver. Notre Hé-
 ros s'entête , paye l'Hôteffe , &
 voilà nos deux Avanturiers partis.

CHAPITRE VIII.

*Dialogue de JONES , & de
PARTRIDGE.*

IL étoit cinq heures sonnées, (dit l'Auteur Anglois , en stile beaucoup plus fleuri ,) lorsque nos deux Voyageurs sortirent de *Glocestre* ; & la nuit n'eût pas tardé à devenir très-noire , si heureusement pour eux , la Lune dans son plein ne fût venue tout-à-coup éclairer l'horison.

Jones ne marcha pas long-tems sans jeter des regards de reconnaissance sur cette belle & secourable Planette , & sans demander à son compagnon , si de sa vie il avoit vu une foirée plus délicieuse ? Le bon *Partridge* , qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuisine de *Glocestre* , étant trop occupé de ses tristes idées pour songer à lui répondre , notre Héros conti-

nua à s'étendre sur les louanges de la lune , en répétant plus d'un Passage de *Milton* , celui de tous les Poètes qui a parlé *le plus sublimement des deux flambeaux Célestes*. *Jones* , pour amuser le triste *Partridge* , lui raconta même l'histoire mentionnée dans le *Spéctateur* , de deux tendres amans , qui forcés de se séparer , étoient convenus de s'entretenir , quoique très-éloignés l'un de l'autre , en regardant attentivement la Lune à certaine heure convenüe : tous deux contents & satisfaits de la pensée que chacun d'eux , au moment même , étoit occupé à contempler le même objet. De tels amans , ajouta *Jones* en poussant un soupir , avoient sans doute des cœurs bien capables de sentir tout ce que l'amour a de plus sublime & de plus délicat !..... Cela est assez probable , répondit *Partridge* en murmurant ; mais j'envie encore plus leur bonheur , si leurs corps étoient insensibles au froid. Quant à moi , je suis transi ; & si nous ne trouvons

bientôt un gîte convenable , je crains bien de perdre mon nez en route. Fi donc ! M. *Partridge*, lui dit *Jones*: Est-ce là ce courage que vous me vantiez hier ? quoi, nous allons chercher l'ennemi , & le moindre froid vous épouvante ! Je désirerois , il est vrai , pour ce moment , que quelque bon guide nous enseignât lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma seule inquiétude.... Oserois-je vous donner un conseil ? lui dit *Partridge*.... *Interdum Stultus opportuna loquitur*.... Eh bien , lequel choisiriez-vous ? s'écria *Jones* , ni l'un , ni l'autre , répondit *Partridge* : le seul chemin dont nous soyons sûrs , c'est celui qui nous a conduit jusqu'ici ; en allant bon train , nous nous retrouverons en moins d'une heure à *Gloucestre*. Mais si nous risquons d'aller en avant , Dieu sçait si nous arriverons quelque part. Vous vous trompez , lui dit notre Héros , prenons à gauche , j'apperçois les Montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de *Worcestre*. Là ,

si vous voulez absolument me quitter vous en ferez le maître : à mon égard , rien ne pourra m'empêcher de suivre mon dessein.

Partridge , fâché qu'on le soupçonnât d'être capable de se rebuter si-tôt , assura *Jones* que l'intérêt seul de son ami l'avoit fait parler , & qu'il étoit bien résolu de le suivre partout.

Ils marcherent alors quelque tems , sans se rien dire. *Jones* soupiroit ; & *Partridge* bien plus amèrement encore , quoique par une cause bien différente , lorsque notre Héros s'arrêtant tout à coup , & prenant la main de *Partridge* : qui sçait , lui dit-il , mon cher ami , si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même Lune que je regarde maintenant ? Cela pourroit bien être , répondit *Partridge* ; mais si les miens étoient maintenant fixés sur un bon alloyau , le D..... pourroit emporter & la Lune & ses cornes , avant que la blafarde arrachât de moi le moindre regard. Cette

te réponse est bien d'un Cannibale !
s'écria *Jones*. Mais dis-moi , mon
cher *Benjamin* : ne fus-tu jamais
amoureux ? hélas , répondit-il en
soupleirant ,

Infandum Regina jubes renovare dolorem.

plût au Ciel que je n'eusse jamais
connu cette fatale passion ! ta maî-
tresse étoit donc cruelle , lui dit
Jones ? tu n'en étois donc pas aimé ?

Jugez-en , Monsieur , lui dit *Par-
tridge* , puisque la chienne m'épou-
sa pour avoir le plaisir de me faire
enrager plus à son aise. Mais grace
au Ciel , elle n'est plus ; & si je
croyois qu'elle fût dans la Lune ,
conformément à certain Livre que
l'ai lû jadis , je frémiserois en regar-
dant cet Astre , dans la crainte de
la revoir. Je voudrois cependant ,
pour votre consolation , que cette
même Planette devînt tout-à-coup
un miroir , & que votre chere *Sophie*
se trouvât maintenant placée vis-
à-vis..... Ah ! cher *Partridge* , s'é-
cria *Jones* , quelle heureuse pen-
sée ! l'imagination seule du plus

tendre des Amans a pu la faire naître. O *Partridge* ! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour..... hélas ! mon rêve étoit délicieux ; il s'évanouit pour jamais !..... L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci , que par l'oubli de mon bonheur passé !

Eh pourquoi , répondit *Partridge* , pourquoi désespérer de revoir jamais l'aimable *Sophie* ? Si vous vouliez m'en croire , non seulement vous pourriez la revoir , mais vous pourriez la posséder.

Ah ! garde-toi , lui dit *Jones* , de réveiller en moi de pareilles idées : je n'ai déjà que trop combattu pour étouffer de si funestes désirs.

Ma foi , lui dit *Partridge* , si vous aimez non seulement sans espoir , mais encore sans desir de posséder votre maîtresse , votre amour est d'un genre que je ne sçaurois définir. A la bonne heure , lui dit *Jones* , mais laissons-là cette matiere..... dis-moi pourtant, quel étoit ce conseil que tu me proposois à ce moment ?

De nous en retourner à *Gloceſ-*
tre, lui dit *Partridge* ; & là , je
vous dirai le reſte.

Je vous ai déjà inſtruit de ma
réſolution , répondit *Jones* : j'ap-
perçois que la vôtre eſt de me
quitter ; ne vous contraignez plus,
partez , & recevez cette *Guinée* ,
comme un foible gage de ma re-
connoiſſance. Il ſeroit injuſte que
je vous forçaffe d'aller plus loin ;
& pour vous parler vrai , mon
ſeul projet , mon ſeul deſir eſt d'af-
fronter une mort glorieuſe au ſer-
vice de ma Patrie.

Partridge , attendri par la géné-
roſité de *Jones* , & ſentant l'inuti-
lité de ſes efforts pour détourner
notre Héros d'accomplir ſa réſolu-
tion , jugea à propos de filer doux,
en l'appaiſant par des promeſſes
réitérées d'un attachement éternel.



CHAPITRE IX.

Etrange Avanture.

AU moment qu'ils finissoient leur dialogue, nos Voyageurs arriverent au pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là, *Jones* s'arrêtant tout-à-coup, & levant les yeux en haut, garda quelques instans le silence. Enfin, se retournant vers son ami *Partridge* : je ferois, dit-il, tenté de monter au sommet de cette montagne ; la vuë y doit être charmante par ce beau clair de Lune, & surtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques. Cela peut être, répondit *Partridge* : mais, si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes, j'imagine par la même raison que cette vallée doit en produire d'agréables ; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il fait déjà assez froid ici,

ſans riſquer d'aller nous morfondre là-haut : cherchons plutôt quelque trou , où nous puiſſions nous réfugier & reprendre des forces.....
 A vous permis , répliqua *Jones* ; placez-vous ſeulement à portée de ma voix , & j'aurai ſoin de vous appeller à mon retour.

Je me flatte , Monsieur , lui dit Partridge , que depuis quelques momens , vous ne vous avifez pas d'extravaguer ? Pardonnez - moi , répondit *Jones* , ſi l'envie de monter juſques-là-haut eſt une extravagance. Mais , puisſque vous avez ſi froid , je voudrois que vous reſtaſſiez ici : je ſerai ſûrement à vous , avant qu'il ſoit une heure..... non pas , ſ'il vous plaît ! s'écria *Partridge* , qui à ſa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des *Eſprits* : j'ai juré à part moi , quelque part que vous alliez , de ne jamais abandonner mon Maître & mon Ami.

En parlant ainſi , *Partridge* aperçut , à travers les arbres , une lumière qui ne lui parut pas éloi-

gnée. Ravi de cette découverte ; ah, Monsieur, s'écria-t'il, le Ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maison, peut-être même est-ce une Hôtellerie ! si vous avez pitié de moi, & de vous-même, ne méprisons pas les faveurs de la Providence. Quiconque habite dans ces affreux déserts, pour peu qu'il soit Chrétien, ne peut refuser un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. *Jones* ne put pour cette fois résister aux pressantes instances de *Partridge* ; & tous les deux dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où partoît la lumière.

Ils se trouverent bientôt à la porte d'une espèce d'hermitage, où *Jones* frappa, & appella plusieurs fois sans que personne répondît. *Partridge*, dont la tête n'étoit farcie que de revenans, de lutins, & de forciers, trembla bientôt de tous ses membres, & commençoit à invoquer toute la Cour Céleste, lorsqu'au redoublement des cris de *Jones*, une vieille fem-

me, montrant sa tête par la lucarne du grenier , leur demanda d'une voix tremblante & cassée , qui ils étoient ? & ce qu'ils prétendoient d'elle ?..... Ce sont deux pauvres Voyageurs égarés , & demi-morts de froid , répondit *Jones* , qui ne vous demandent rien qu'un azile , & du feu. Qui que vous soyez , répliqua la vieille , vous n'avez point d'affaires ici , & surtout à pareille heure : ne vous flattez donc pas que je vous ouvre.

Partridge , que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré , devint tout-à-coup éloquent : il exagéra patétiquement ses souffrances , & le danger où il étoit de perdre la vie , ainsi que son Compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas les recueillir. Il ajouta même , que la personne avec qui il s'étoit égaré étoit un des plus grands Seigneurs de la Province , & n'oublia enfin que le seul argument capable de toucher l'inéxorable vieille. *Jones* dit beaucoup moins : mais l'offre d'un demi-écu ,

jointe à sa figure que la Sibylle avoit eu le tems de considérer au clair de la Lune , & qui ne ressembloit en aucune façon à celle d'un voleur, dissipèrent toutes les craintes de la bonne femme , & la déterminèrent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu ; & *Partridge* au comble de la joye , n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais , il étoit à peine réchauffé , que les mêmes idées qui dominoient toujours dans sa tête , vinrent la troubler de nouveau.

Il ne croyoit à aucun article du Décalogue avec une foi plus vive, qu'il ne croyoit aux enchantemens, & aux sortilèges ; & le Lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées , que celle de la vieille femme qui se tenoit alors debout devant le timide *Partridge*. C'étoit le vrai pendant de la forcierre si énergiquement peinte par *Otway* dans sa Tragédie de l'*Orpheline* : une femme , en un mot , qui sans être même interrogée , eût été pendue

Sous le règne du Roi *Jacques Premier*.

Plusieurs autres circonstances, également graves s'élevoient en foule pour confirmer le pauvre *Partridge* dans son opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, vivoit seule dans un lieu si désert ; une maison, dont le dehors paroissoit encore trop bon pour elle, & dont le dedans étoit d'une propreté, & d'une magnificence surprenante ; tout cela lui sembloit si peu naturel ; que le D..... devoit nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu surpris de ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richesse recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés dignes d'occuper les regards des plus fins connoisseurs. Tandis que notre ami *Jones* étoit tranquillement occupé à admirer toutes ces curiosités, & que *Partridge* trembloit, en se grillant auprès du feu, sans oser jeter les

yeux sur la vieille , cette femme après avoir touffé élevant tout-à-coup la voix , j'espere , leur dit-elle , Messieurs , que vous voudrez bien vous hâter de repartir : car j'attends dans le moment mon Maître , & je ne voudrois pas pour le double de ce que j'ai reçu de vous , qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un Maître , lui dit *Jones* ? Pardon , ma bonne femme ; j'étois en effet surpris , en vous croyant maîtresse d'une maison où je vois un assemblage de tant de belles choses. Ah , Monsieur ! s'écria-t-elle , si la vingtième partie de leur valeur étoit à moi , je me croirois une femme riche.... Mais encore un coup , ne restez pas plus longtems ici ; il va certainement arriver dans la minute!... que craignez-vous donc ? interrompit notre Héros , pourra-t'il condamner un acte d'humanité aussi louable que le vôtre ? hélas , dit-elle , c'est un homme bien étrange ! il ne ressemble en rien aux autres : il n'en veut fréquenter aucun , il

les déteste tous ; il ne sort presque point , & ne va jamais que la nuit , sans doute dans la crainte d'en être vu. Mais on craint également de le voir , car son aspect seul suffit pour effrayer quiconque le rencontre. On l'appelle dans le pays , *l'homme de la montagne* , parce qu'il s'y promène volontiers la nuit ; & le D..... même n'est pas plus redouté par le peuple.... ah , que je crains sa fureur , s'il faut qu'il vous rencontre ici !

Partons, M^r, dit *Partridge* à *Jones*, d'une voix entre-coupée , je n'eus jamais plus chaud de ma vie : me voilà prêt à vous suivre ; n'irritons pas le Maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en ressentir , &.....croyez-moi, Monsieur , partons..... la nuit est admirable..... voyez-vous ces pistolets le long de la cheminée ?..... ils sont chargés , sans doute..... & qui sçait !..... ne crains rien , lui dit *Jones* , en le regardant de travers : je te garantis de tout danger..... Oh , quant à ce , interrompit la vieille ,

il n'a jamais fait de mal à personne : s'il a des armes , c'est pour sa sûreté ; cette maison a déjà soutenu plus d'un siège ; & depuis quelques nuits , nous avons crû entendre des voleurs. Quant à moi , je ne conçois pas comment il n'a pas encore été assassiné dans quelque-une de ses promenades nocturnes. Il ne le doit sans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'esprit du Peuple , & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois crû , lui dit *Jones* , à la vuë de toutes ces raretés qui ornent son appartement , que votre Maître étoit un Voyageur. Aussi l'a-t'il été , répondit la vieille Gouvernante , & même très-fameux : il est peu d'hommes plus sçavans que lui ; & je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais , quelque soit la cause du genre de vie qu'il a choisi , il est bien sûr que depuis trente ans passés que je suis à son service , il n'a peut-être pas dit quatre mots à six personnes vivantes.

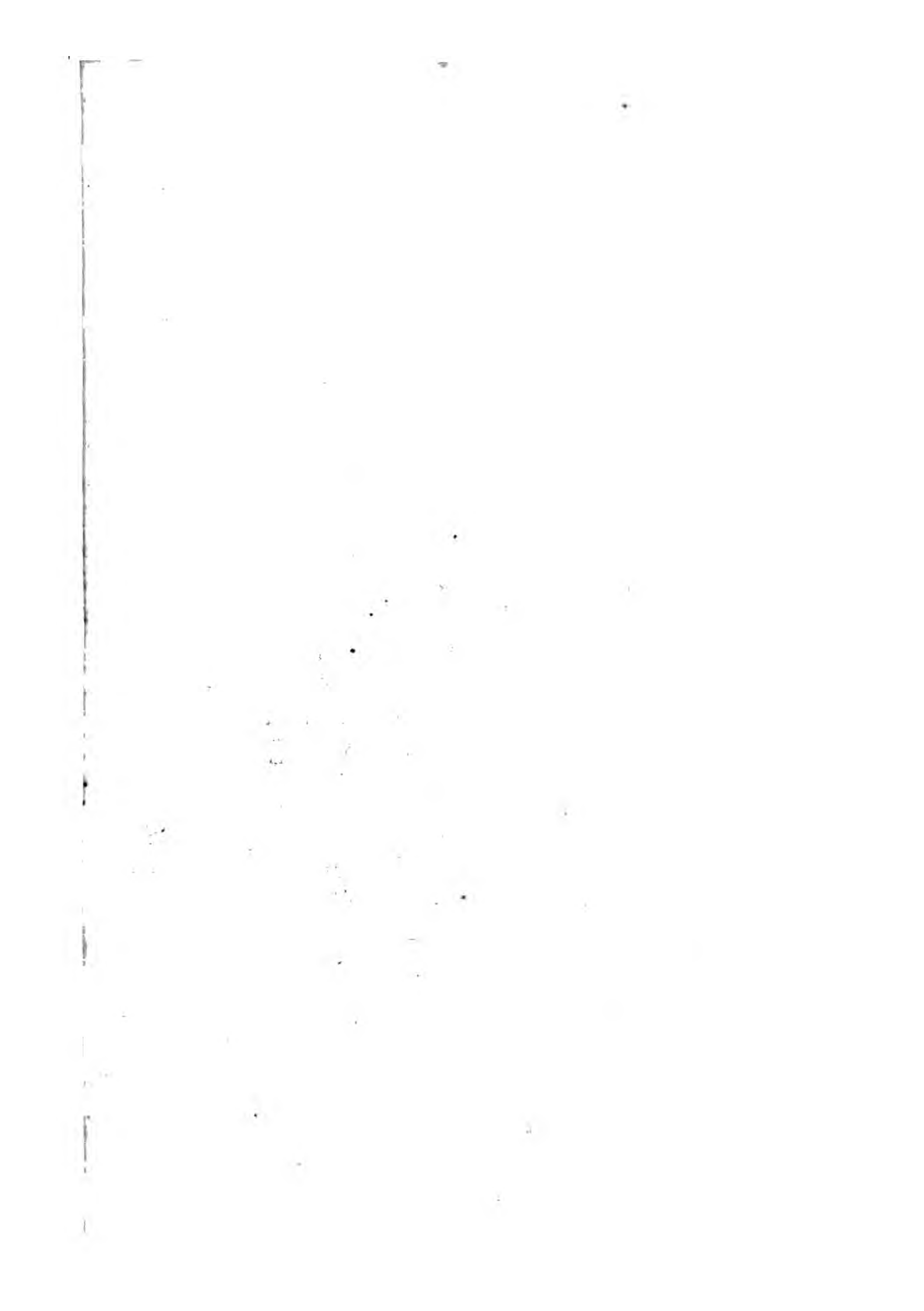
Le plaisir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que son Maître pouvoit arriver à chaque instant ; & celui de s'entretenir d'un homme aussi extraordinaire, rendoit *Jones* aussi fertile en questions , que *Partridge* en bonnes raisons pour décamper au plutôt , lorsque la vieille pâlisant tout-à-coup , s'écria qu'elle entendoit le signal de son Maître ! Au même instant , une autre voix se fit entendre au dehors, répétant à grands cris : *Allons , vieux coquin , où est ton argent ? montre-nous ton trésor , traître , ou je te brûle la cervelle !*

Grand Dieu ! s'écria la vieille , c'est sûrement quelque scélérat qui vient d'attaquer mon Maître... hélas , que faire ? ô Dieu , que vais-je devenir ?..... Que faire ? s'écria *Jones* : ces pistolets sont-ils chargés ? hélas , hélas , non Monsieur... au nom du Ciel , ne nous massacrez point ! (la bonne femme n'avoit point meilleure opinion alors de ceux du dedans , que de ceux du dehors.) *Jones* ne daigna pas

lui répondre ; mais s'étant faisi d'un vieux sabre très-large , qui pendoit à la tapifferie , il vola au secours du Solitaire , qu'il trouva terrassé par deux hommes auxquels il demandoit la vie. Notre Héros ne leur fit aucunes questions ; mais il travailla si vivement sur eux avec son redoutable cimenterre , que les voleurs étourdis d'une sortie qu'ils n'avoient point prévuë , n'eurent rien de plus pressé que de lâcher prise , & de se sauver en roulant en bas de la montagne.

Jones , après les avoir reconduits quelques pas , accourut au vieux Solitaire , qu'il trouva encore sur la terre presque sans sentiment ; & qu'il fit revenir , en lui témoignant toute la part qu'il prenoit à son malheur , au cas qu'il fût aussi blessé que l'on pouvoit le croire.

L'homme de la montagne , ouvrit les yeux , fixa quelques instans *Jones* , & s'écria , en soupirant..... Non , Monsieur ! non mes blessures sont peu de chose ; je rends





H. Grandet - inv.

St. James - J. J. 1740

grace à votre pitié..... j'apperçois, Monsieur, lui dit *Jones*, que vous n'êtes pas sans quelque appréhension de la part de ceux mêmes qui ont eu le bonheur de vous être de quelque secours : je ne puis même totalement condamner vos soupçons. Rassurez-vous pourtant ; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été assez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces déserts ; le froid de la nuit nous avoit forcés de prendre la liberté de demander à nous réchauffer chez vous ; & nous allions en partir, lorsque vos cris nous ont fait voler à votre défense. Voilà votre arme, Monsieur ; c'est pour vous servir que je m'en étois emparé, je la remets dans vos mains.

Le bon vieillard, après avoir repris son sabre teint du sang de ses ennemis, jettant un regard de surprise & d'admiration sur notre Héros, poussa un long soupir, & s'écria, pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours si

soupçonneux , & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grace au Ciel, lui dit *Jones* : c'est la Providence seule qui vous a sauvé. Quant à moi , vous ne me devez rien : l'humanité exigeoit que je vous secourusse ; j'eusse fait pour tout autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous regarde un peu plus attentivement , lui dit le vieux Solitaire !.... Vous êtes donc une créature humaine ?..... Oui , je commence à sentir que cela peut être. Venez , entrez dans ma chaudière : c'est à vous que je dois la vie. La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son Maître , & celle qu'elle ressentoit pour lui : *Partridge* étoit, s'il est possible encore plus effrayé. L'une cependant , lorsqu'elle vit le vieux Solitaire faire à *Jones* un accueil gracieux , commença à se rassurer : mais *Partridge* , au contraire , n'eut pas plutôt jetté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme , que ses terreurs devinrent plus grandes que jamais.

A dire le vrai , la premiere vuë de ce personnage auroit eu droit de troubler une ame plus ferme que celle de *Partridge*. Figurez-vous une taille fort au-dessus de l'ordinaire , une barbe blanche longue & épaisse , l'air aussi sévère que décrépité ; le tout enveloppé d'une peau d'âne taillée grossièrement en forme simarre , & la tête couverte d'un énorme bonnet d'ours : tel étoit notre Hermite.

Je crains bien , Monsieur , leur dit-il , dès qu'ils furent entrés chez lui , de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous : mes provisions sont médiocres , & journalières. Je ne puis vous offrir qu'une goutte d'excellente eau-de-vie , que je conserve soigneusement depuis trente ans. *Jones* se dispensa poliment d'en boire. Et la douceur de son caractère ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son Hôte , le Solitaire lui demanda par quel hazard un homme du rang dont il paroïssoit être , se trouvoit

égaré à pareille heure , & à pied ; dans des lieux si déserts ?

Les apparences sont souvent trompeuses , répondit *Jones* : je ne suis pas plus ce que vous pensez , que je ne suis en état de vous dire où je vais maintenant.

Qui que vous soyez , & quelques soient vos desseins , lui dit le vieil Hermite , je ne suis pas moins hors d'état de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup , répliqua *Jones* , vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hasardant pour le service d'autrui , un bien que l'on n'estime pas ? rien n'est à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché , jeune homme , répondit l'Inconnu , qu'à l'âge où vous êtes , vous ayez quelques raisons pour vous croire si malheureux.

Je le suis , je le suis en effet , Monsieur , s'écria *Jones* , & personne ne le fut jamais davantage!... C'est sans doute un ami , répliqua

L'autre , c'est peut-être une maîtresse qui cause vos regrets ?

Ah ! quels mots osez-vous prononcer , lui dit en soupirant notre Héros ? un seul des deux suffit pour briser un cœur aussi sensible que le mien....

J'ai tort, en ce cas , interrompit promptement le vieillard ; pardon , si ma curiosité , sans doute indiscrete , m'a fait peut-être hasarder de vous déplaire. Hélas je ne sçau-rois vous condamner , s'écria *Jones* ! je vais peut-être risquer de vous déplaire aussi.

Tout ce que j'ai vu depuis mon arrivée en ces lieux , votre genre de vie extraordinaire , les raisons peu communes qui ont pu vous déterminer à l'embrasser , la crainte que d'étranges malheurs n'en ayent été la cause , les bontés que vous daignez me témoigner , & les sentimens que je me sens pour vous , tout me force & m'enhardit à vous supplier de pardonner à ma propre curiosité.

Ici le vieil Hermite soupira en-

core , & se tut pendant quelques minutes ; de-là regardant *Jones* , tendrement : j'ai lû , dit-il , jadis , qu'une belle phisionomie étoit pour celui qui la porte une lettre de recommandation ; & en ce cas , personne ne fut jamais mieux recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat de tous les monstres , si ce sentiment seul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines , est de ne pouvoir vous prouver que par des paroles , toute la vivacité de ma reconnoissance. Si l'histoire du plus infortuné des hommes , vous paroît digne d'exciter votre curiosité , je suis prêt à la satisfaire ; & avec d'autant moins de répugnance , que je n'entrevois que trop une espece de parité dans nos fortunes , qui ajoute la pitié la plus tendre aux sentimens d'estime que j'ai si justement conçus pour vous.

Après quelques complimens de part & d'autre , le Solitaire alloit commencer son histoire , lorsqu'il fut interrompu par *Partridge* , qui

revenu de ses terreurs , crut , pour se rétablir entièrement , devoir faire quelque mention de cette eau-de-vie de trente ans , si vantée l'infant auparavant par son Hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade ; après quoi l'Hermite commença ainsi l'histoire de sa vie.

C H A P I T R E X.

Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

JE suis né en 1657. dans un Village , du Comté de *Somerset*. Mon pere étoit ce qu'on appelle un bon Gentilhomme Fermier. Il avoit , en propriété, un petit bien d'environ 300 livres sterling de revenu , & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & son œconomie l'eussent mis en état de vivre avec beaucoup d'aifance, s'il n'avoit eû une méchante femme. Il prit pourtant le parti , en la confinant

presque totalement chez lui , de s'exposer à toutes ses mauvaises humeurs , plutôt que de risquer à se voir ruiner en peu de tems par ses extravagances , s'il lui eût laissé la clef des champs.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe* , (c'étoit aussi le nom de la femme de Socrate , interrompit *Partridge*....) il en eut , dis-je , deux fils , dont j'étois le plus jeune. Le plus cher désir de mon pere , étoit de nous donner une bonne éducation ; mais mon aîné , qui malheureusement pour lui , étoit l'enfant gâté de ma mere , se piqua toujours de ne vouloir rien apprendre : enforte qu'après avoir passé sans fruits cinq ou six années à l'école , mon pere averti par le maître de l'incapacité volontaire du disciple , se vit forcé de le retirer des mains d'un très-digne Précepteur , qu'il plaifoit à ma mere d'appeller le tyran de son fils.

Oh ! que j'ai connu de ces meres , s'écria *Partridge* , & que j'en ai été de fois la victime ! de tels parens

sont plus dignes de châtement, que leurs enfans mêmes. *Jones* reprocha un peu aigrement au Pédagogue son intempérance de langue, & le Solitaire continua ainsi.

Mon frere, dis-je, à l'âge de quinze ans, renonça à toute espece de sciences : il se borna uniquement à son fusil & à son chien ; & parvint bientôt au sublime degré de tuer aussi adroitement un lièvre au gîte, qu'une corneille en l'air : grand sujet d'admiration pour les payfans de notre Village ; & de satisfaction pour ma mere !

Le sort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre, & j'étois obligé d'étudier ; mais je changeai bientôt d'avis. A force de travailler, le travail me devint aisé ; il me devint même agréable au point, que les jours de fête & de congé étoient devenus pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le désagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès par tous les Gentils-

hommes du voisinage , ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient, qui croisoit ses desseins par rapport à son enfant chéri, en me rendant la maison paternelle si odieuse , que je demandai à aller à *Oxford* , où je continuai utilement mes études , jusqu'au moment , où un accident fatal , en mettant fin à mes travaux littéraires , devint la source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions dans notre Collège un jeune Gentilhomme , nommé *Sir George Gresham* , propriétaire d'un très-gros bien. Mais , par le testament de son pere , il n'en pouvoit librement disposer qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Cependant , par la facilité de ses tuteurs & sa propre industrie , il se trouvoit en état de faire une très-grosse dépense en tout genre.

A travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avoit reçues de la Nature , il en avoit une que je puis sans rien outrer ,

trer , appeller diabolique. Son suprême plaisir étoit de ruiner tous les jeunes gens d'une fortune inférieure à la sienne , en les entraînant insensiblement dans des dépenses auxquelles leurs facultés ne pouvoient longtems subvenir. Plus sa victime étoit estimée dans l'Université , soit par les mœurs , soit par la science ou l'attachement à l'étude , plus le traître trouvoit de charmes à triompher de sa perte.

Mon mauvais sort voulut que je me trouvasse en liaison avec lui : ma petite réputation s'étoit trop étendue dans *Oxford* , pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ses attentions ; aussi ne négligeait-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié ; & mon propre penchant concourut bientôt au succès de ses mauvais desseins : car , quoique j'aimasse passionnément l'Étude , je commençois à envisager encore d'autres plaisirs , que je présumois devoir être plus doux. J'étois vif , plein de feu , un peu fier , & mon cœur

palpitoit toujours à l'aspect d'une femme.

Je ne fus pas sitôt des amis de *Sir George*, que je partageai tous ses plaisirs. Aussi vain sur cette nouvelle scène, que je l'étois sur l'autre, je me serois cru deshonoré en y jouant les seconds rôles ; & j'excellai si fort dans les premiers, que jamais débauché d'*Oxford* ne se fit un nom si célèbre. *Sir George* même, aux yeux de l'Université, ne passa bientôt plus que pour mon disciple ; & ce ne fut qu'à force de protections & de promesses, que j'évitai d'être enfin chassé du Collège par sentence du Vice-Chancelier.

Vous croirez aisément, Monsieur, que ce nouveau train de vie étoit totalement incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences ; & que plus je m'attachois au plaisir, moins je m'appliquois à l'étude : mais ce ne fut pas tout.

Mes dépenses étoient parvenues à excéder non seulement la rente qui m'étoit assignée, mais encore les supplémens que j'arrachois de

mon pauvre pere sous mille prétextes supposés. Cependant mes demandes devinrent à la fois si réitérées & si exorbitantes , que mon pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite, & que ma mere ne manquoit jamais d'empoisonner encore.

Au lieu d'argent , je ne reçus bientôt plus que des remontrances : je devois beaucoup ; mes affaires étoient dans la crise ; les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant. Pour peu qu'il eût voulu croire un libertin , qui prétendoit aller de pair avec *Sir George Gresham* , le bon-homme eût été bientôt sur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors , est au-dessus de toute expression. Je n'ouvris les yeux que pour me voir entouré d'abîmes, & pour chercher envain quelque sentier qui pût faciliter ma délivrance.

Tel étoit le grand art de *Sir Geor-*
D ij

ge ! C'est ainsi , qu'après avoir étouffé , en naissant , vingt de mes pareils , le cruel insultoit encore à la chute des petits *phosphores*, (c'étoit son expression) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête se trouvant alors aussi dérangée que ma fortune , je n'entrevis rien de criminel que je ne me sentisse disposé à affronter dans l'espoir de me relever de ma chute. Le projet d'attenter sur moi-même devint même l'objet le plus sérieux de mes réflexions ; & je l'aurois sans doute adopté , si une autre idée plus honteuse , quoique peut-être moins criminelle , ne fût venue tout-à-coup m'en distraire..... ici le Solitaire hésita quelques momens , & s'écria , oui je proteste à la face du Ciel , que malgré les pleurs que je répands depuis tant d'années , je ne crois pas encore avoir expié la honte de mon crime ! jugez-en , Monsieur , par ma rougeur & par mon trouble en vous le racontant !.....

Jones attendri, pria le Solitaire de supprimer de son histoire tout ce qui pourroit renouveler trop vivement ses peines : *Partridge*, au contraire, le pressa de tout dire, en promettant d'être discret ; & le Pédagogue alloit effuyer une nouvelle mercuriale de la part de notre Héros, lorsque le vieillard continua ainsi.

J'avois un camarade, qui quoique jeune, étoit aussi sobre, & aussi arrangé que je l'étois devenu peu. Il avoit poussé ses épargnes au point d'avoir amassé quarante *Guinées*, qu'il conservoit dans son secrétaire. Je saisis l'instant de son sommeil pour prendre sa clef, que je remis aussi heureusement dans sa poche, après m'être emparé de son petit trésor.

Les voleurs timides se perdent presque toujours par trop de précautions : c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse tout naturellement brisé la serrure du secrétaire, je n'eusse peut-être pas été plus soupçonné qu'un autre. Mais comme il étoit

clair que le voleur s'étoit servi de la clef de mon ami, on ne pouvoit jeter les yeux que sur celui qui partageoit sa chambre. Mon camarade étoit craintif, moins fort, & moins âgé que moi; il n'osa m'accuser en face, crainte de pis: mais, après avoir raconté le fait & toutes ses circonstances au Vice-Chancelier du Collège, il n'eut pas de peine à obtenir un décret contre celui de tous les Etudiens dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureusement pour moi, je ne couchai point cette nuit au Collège. J'avois eu un rendez-vous à *Witing* avec une jeune personne que j'aimois; & nous revenions le lendemain matin à *Oxford*, lorsqu'instruit par un de mes amis de ce qui s'y étoit répandu sur mon compte, je pris sur le champ le parti de suivre une autre route.

Je proposai à ma Compagne d'aller à *Londre*: ce n'étoit pas trop son avis; mais après lui avoir montré mon argent, elle consentit à tout.

Vous jugez , que dans une pareille Ville , & en si bonne Compagnie , je vis bientôt la fin de mes finances ; & que ma situation devint bientôt beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Je vivois du moins à *Oxford* ; tout me manquoit à *Londre* ; & je n'envisageois aucunes ressources. Pour comble d'affliction , j'étois devenu passionnément amoureux de ma maîtresse , & ses besoins étoient égaux aux miens. Voir souffrir une Amante , être dans l'impuissance de la soulager , sentir en même tems que c'est à son Amant seul qu'elle peut imputer son malheur , est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer ; & pour bien l'imaginer , il faut l'avoir sentie !

Ah , Monsieur , interrompit *Jones* , je le crois , je le sens , je vous plains de toute mon ame ! Pénétré de cette idée , *Jones* après quelques tours de chambre , vint se rasseoir , demanda pardon à son Hôte , & s'écria , grace au Ciel ! j'ai

ſçu me garantir de ce malheur.

Cette cruelle circonſtance , continua le Solitaire , aggrava tellement l'horreur de ma ſituation préſente , qu'elle me devint abſolument inſupportable. Je ſouffrois pourtant toutes les extrémités de ma propre miſère avec bien moins de peine que je n'en reſſentois , lorsque l'impoſſibilité même me mettoit hors d'état de ſatisfaire à la moindre fantaſie de mon amante. Eh quelle amante encore ! Tous mes amis avoient été les ſiens !... n'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fièvre, allèrent juſqu'au point de vouloir en faire ma femme ; mais la bonne créature n'avoit garde de conſentir à une action qui m'eût fait, diſoit-elle , trop de tort dans le monde. Ce fut apparemment auſſi par un principe de compaſſion des peines que je prenois journallement pour la faire ſubſiſter , qu'elle ſe déterminâ enfin à me ſoulager d'un fardeau ſi pénible , en ſe confiant à l'un de ſes anciens amans d'*Oxford* , à la diligence duquel on vint

un beau matin m'enlever , pour me constituer prisonnier.

Je commençai alors à réfléchir sérieusement sur les égaremens de ma vie , sur les forfaits dont je m'étois rendu coupable , sur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute , & sur les chagrins cuisans que j'avois causés au plus digne des peres. Lorsqu'à toutes ces réflexions accablantes , vint se joindre le souvenir de ma maîtresse & de sa perfidie , l'horreur que je me sentis pour moi-même , me faisoit au point de regarder la vie comme un supplice.

Le tems des *Affises* étant arrivé , je fus transféré à *Oxford* , où , pour recevoir ma condamnation , je n'avois besoin que d'un accusateur. Mais , contre toute attente , il ne s'en présenta aucun : en sorte que les sessions finies , je me vis pleinement déchargé , faute de poursuites contre moi. Mon camarade , à ce que j'ai sçu depuis , avoit quitté *Oxford* ; & soit par indolence , ou par quelque autre motif que j'i-

gnore, s'étoit peu embarrassé de suivre cette affaire.

Ici, dit l'Auteur Anglois, le Solitaire encore une fois interrompu par *Partridge*, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le Lecteur à en faire autant.

C H A P I T R E X I.

Suite de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'Avois enfin recouvré ma liberté, reprit le bon Vieillard, mais j'avois perdu ma réputation; car la différence est grande entre un homme absous d'un crime en Justice, faute de preuves, & celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du Public. Je me scavois coupable: je croyois paroître tel à tous les yeux, & n'osois regarder personne en face. Je me hâtai de quitter *Oxford* dès le lendemain matin.

En sortant de la Ville, l'idée de

retourner chez mon pere , & de me jeter à ses pieds pour en obtenir mon pardon, me passa par l'esprit. Mais , n'ayant aucune raison pour douter qu'il ne fût pas instruit de mon aventure , & connoissant son extrême averfion pour les vices de ce genre , pouvois-je me flatter de l'attendrir & d'en être accueilli? Surtout , devant m'attendre à tous les bons offices que me préparoit une mere implacable, dont les sentimens ne m'étoient déjà que trop connus! D'ailleurs, Euffai-je été auffi sûr du pardon, que je croyois l'être du refentiment de mon pere , comment ofer foutenir ses regards? Comment m'exposer à vivre avec tant de témoins de mon infamie ?

Je revolai donc à Londres , l'azile le plus sûr de la douleur ainfi que de la honte , pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est là qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers , environné d'objets dont la fucceffion rapide laiffe à peine le tems de

fixer un regard , & d'arrêter une pensée ; c'est là , dis-je , où seul s'il prétend l'être , un homme peut trouver les avantages de la solitude , sans en craindre les désagrémens ; qu'il peut être en même tems seul , & en compagnie ; qu'il peut suivre son goût , agir & vivre à sa manière , sans être remarqué qu'autant que sa volonté , ses intérêts , ou sa fantaisie l'exigent.

Mais, comme nul bien dans la nature n'est exempt de maux , nécessairement attachés au bien même , disons aussi , que cette extrême dissipation des grandes Villes , en rendant ceux qui les habitent presque indifférens les uns pour les autres , à de cruels inconvéniens pour certaines personnes : j'entens pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez point à rougir devant ceux avec qui vous vivez , n'en étant point connu , quels secours en pouvez-vous légitimement attendre ? Un homme isolé peut aussi aisément mourir de faim au milieu du marché de *Leadex*.

hall , que dans le fond des Déserts d'*Arabie*.

J'étois exactement dans le cas. Aussi destitué d'amis que d'argent , très-affamé , très-misérable à tous égards , je rodois un soir aux environs du *Temple* , lorsque je m'entendis appeler familièrement par mon nom de baptême : je me retournai , & reconnus celui qui m'appelloit pour un de mes anciens amis de Collège , qui avoit quitté *Oxford* environ un an avant la disgrâce qui m'y étoit arrivée. Ce jeune homme , qui s'appelloit *Watson* , me combla de caresses , en me témoignant le plaisir qu'il avoit de me revoir ; & me proposa d'entrer dans le premier cabaret , pour renouveler l'ancienne connoissance. Je cherchai d'abord à m'excuser , sous prétexte de quelques affaires : mais la vivacité de ses instances , & surtout la faim qui me pressoit , vainquirent enfin mon petit orgueil ; & je lui avouai franchement , que je n'avois pas un sol dans ma poche , attendu quelques em-

plettes que j'avois faites le jour même. M. *Watson*, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'une des plus fameuses tavernes de Londres; où, n'imaginant pas que je fusse encore à jeun à cinq heures du soir, il se contenta de demander une bouteille de vin. Ce n'étoit pas mon compte: aussi les mêmes emplettes que je supposois avoir faites dans la journée me servirent-elles encore de prétexte pour le prier de faire ajouter une grillade à notre bouteille, ayant lui dis-je, à peine eu le tems en courant les boutiques, de manger un morceau à la hâte. Après avoir bû & mangé comme un Ogre, je commençai à trouver quelque plaisir dans la conversation de mon camarade, avec qui je me sentoiss d'autant plus à mon aise que je le croyois moins instruit de l'opprobre que j'avois essuyé à *Oxford*. Mais il ne me laissa pas long-tems dans une erreur aussi flatteuse: le drôle sçavoit tout, & me l'apprit au mo-

ment où je m'y attendois le moins, en me complimentant, le verre à la main, sur mon vol de *deux cent Guinées*, & sur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire.

Un coup de foudre ne m'eût pas plus frappé ! Je ne songeai pas même à me défendre, mon trouble étoit trop grand ; je niai seulement que la somme que j'étois accusé d'avoir prise, fût à beaucoup près aussi considérable.

J'en suis fâché, répondit mon homme ; & j'espère qu'une autre fois vous serez plus heureux. Vous pouvez pourtant, si vous voulez m'en croire, vous enrichir avec moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dez de sa poche, voilà le moyen ; voilà les restaurateurs des fortunes délabrées ! soumettez-vous à mes lumières, & vous remplirez votre bourse, sans crainte de voyager à Tyburn. * Dans la situation cruelle où je me voyois réduit, j'étois homme à tout

* C'est la Grève de Londres.

faire : je consentis à tout. Nos bouteilles étant vidées , M. *Watson* me pressa de l'accompagner dans un brelan voisin , pour essayer ma fortune. Il avoit sans doute oublié combien ma bourse étoit légère ; je l'en fis ressouvenir , en le priant au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer , de me prêter quelque petite somme pour me mettre en état de jouer. Fi donc ! me dit-il , de quel monde venez-vous ?.. je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoissez peu ce pays.

On avoit apporté la carte de notre dépense , & mon homme se dispoisoit à sortir. Payez du moins ma part , lui dis-je : vous sçavez que je suis sans argent. Bon , me dit-il , qu'importe : demandez hardiment crédit..... ou plutôt..... non , demeurez.... je vais descendre le premier. Voilà ma part sur la table : prenez-la pour la donner , comme si c'étoit la vôtre , au cas qu'on vous arrête en passant. Je ne suis pas en peine de ma sortie ; & je

vais vous attendre au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaisoit guères : je le lui témoignai , en le priant instamment de payer le tout , & de ne pas m'exposer à quelque nouvel affront. Il me jura , qu'il ne lui restoit pas un demi *shelling* dans la poche ; & je me vis forcé d'en passer par tout ce qu'il voulut.

Mon homme descendit alors , & je l'entendis dire d'une voix ferme à un garçon du cabaret qu'il rencontra sur l'escalier , que la dépense étoit sur la table. Heureusement ce garçon montoit plus haut , d'où l'on sonnoit très-fort ; je saisis ce moment pour déloger à mon tour , avec mon argent dans la main ; je traversai la boutique du cabaret , sans que personne me dît un mot , & je trouvai M. *Watson* qui m'attendoit dans la rue à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu , où je ne fus pas peu surpris de voir M. *Watson* , à l'exemple des autres joueurs , étaler sur la table une

grosse somme en or. Chacun de ces Messieurs arrangeoit & contemploit son propre tas comme un appas très-propre à attirer bientôt celui de son voisin, qu'il regardoit déjà comme destiné à grossir bientôt ses richesses.

Tous les caprices de fortune dont je fus alors témoin, seroient trop ennuyeux à raconter. Des monts d'or en un instant réduits à rien, & s'élevant le moment d'après à l'autre bout de la table; le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre soudainement enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inspirer le mépris des richesses, & l'incertitude de leur durée, que tous les raisonnemens des Philosophes tant anciens que modernes.

Quant à moi, après avoir multiplié plus d'une fois mon modique trésor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un seul coup de dé. *M. Watson* lui-même, après avoir long-tems éprouvé la fortune diverse, déclara en

se levant tout à coup, avec quelque émotion, qu'il avoit perdu cent *Guinées*, & qu'il ne tenoit plus. Il voulut ensuite me ramener à notre Taverne; je le refusai net, & même avec quelque colere, après le tour qu'il m'avoit joué, ayant ses poches pleines d'argent, & qu'à plus forte raison il me joueroit encore maintenant, puisqu'il avoit, disoit-il, tout perdu. Bagatelle! me répondit cet homme singulier: je viens d'emprunter deux *Guinées* à un ami; en voilà une à votre service. Il me la mit en effet dans la main, & je n'eus garde de me faire presser davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maison dont nous étions sortis si mal. Que j'étois peu au fait de tout ce monde-là! Le garçon, dès qu'il nous vit paroître, vint à nous le chapeau à la main, & parut à peine oser nous demander si nous n'avions pas oubliés de payer en sortant notre dépense de l'après-midi? j'affectai quelque surprise de

notre distraction ; & tirant négligemment ma *Guinée* de ma poche , je lui dis en riant de se payer.

M. *Watson* ordonna alors le souper le plus extravagant. Il s'étoit contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun : le *Bourgogne* le plus fin , n'étoit pas maintenant trop bon pour lui.

Notre compagnie se trouva bientôt grossie de bon nombre des joueurs que nous venions de quitter , qui sous prétexte de mauvaise fanté, mangeoient peu, & buvoient encore moins ; mais , qui verfoient abondamment à de jeunes gens entrés avec eux , & que l'on avoit intérêt de mettre de bonne humeur , pour les pouvoir piller plus aisément. C'est aussi ce qui fut exécuté sans miséricorde. J'eus même le bonheur de partager au butin , quoique je n'eusse pas encore l'honneur d'être initié dans les mystères de cette honnête Compagnie.

Je n'oublierai jamais un événement remarquable, arrivé dans cette fameuse partie de jeu. Lorsqu'on

la commença , la table étoit couverte d'or : mais ce même or diminua tellement par degrés , que le lendemain matin avant la fin du jeu , à peine y pouvoit-on compter quatre *Guinées*. Ce qu'il y eut de plus étrange , quoique personne n'eût quitté la partie , c'est que chacun excepté moi se plaignoit amèrement de ses pertes !

C H A P I T R E X I I .

*Suite de l'Histoire de l'HOMME DE
LA MONTAGNE.*

M On Associé me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il me procura la connoissance de toute la Confrairie des Escrocs de la Ville ; & je m'attachai si bien à leur plaisir , que je fus bientôt instruit de la plûpart de leurs secrets. J'entens, de ces tours vulgaires parmi les Initiés , de ces finesses d'usage pour duper la mul.

titude inexpérimentée : car il en est d'un genre plus sublime , & réservés aux *Matadors* de la Clique , à ceux enfin qui par la sagesse de leur conduite ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes espérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes passions m'interdisoit les grands succès dans un Art qui exige autant de sang froid que l'Étude de la Philosophie la plus austère.

M. *Watson* , avec qui je vivois alors dans la plus grande intimité, avoit malheureusement les mêmes foiblesses : en sorte , qu'au lieu de fonder sa fortune comme la plupart de ses camarades , il étoit alternativement riche & gueux ; & souvent dans le cas , en buvant une bouteille , dont son ami plus sobre que lui ne tâtoit pas , de restituer tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours sur les dupes de sa connoissance.

Notre société dura cependant

deux ans, pendant lesquels j'éprouvai toutes les variations de la fortune, quelquefois nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un Duc, le soir comme un cocher.

Un soir, en revenant du jeu, où j'avois été mis à sec, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voisine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filoux; curieux seulement de sçavoir de quoi il s'agissoit, je suivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, disoit-on, d'être attaqué, & blessé par des voleurs: il étoit tout en sang, & paroissoit se soutenir à peine. Quoique mon genre de vie actuel m'eût insensiblement affranchi de toute espece de honte, & de tous sentimens d'honneur, ceux de l'humanité n'étoient pas encore totalement éteints en moi; l'état de ce malheureux me toucha, je courus lui offrir mon assistance. Il me pria, en me remerciant, de le

conduire au cabaret le plus voisin ; d'où il pût faire au plutôt appeler un Chirurgien , se trouvant , me disoit-il , extrêmement affoibli par la perte de son sang. J'étois très-bien mis ; tout ce qui environnoit ce bon-homme , ne lui avoit point paru , du moins à l'extérieur , digne de sa confiance ; il étoit enchanté de ma politesse , & de ma générosité. J'e pris le blessé dans mes bras ; la taverne où nous tenions nos assises ordinaires se trouvant la plus voisine , je l'y fis entrer. Le hazard y avoit amené un Chirurgien , que je priai de visiter ses blessures ; & j'eus le plaisir d'entendre qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le Chirurgien , après avoir fait sa besogne avec autant de promptitude que d'adresse , demanda au blessé , en quel quartier de la Ville il demouroit ? celui-ci répondit , que n'étant arrivé que le matin même , il avoit laissé son cheval à une Auberge dans *Piccadilly* ; qu'il n'avoit pas encore pris
d'autre

D'autre logement , & qu'il avoit très-peu , pour ne pas dire point de connoissances dans Londres.

Ce Chirurgien , dont j'ai oublié le nom , quoique je me rappelle fort bien qu'il commence par un R , * étoit du premier ordre dans sa profession , & l'un des Chirurgiens du Roi : très-galant homme à tous égards , ami des humains ses semblables , & toujours prêt à les secourir dans leurs besoins. Il offrit son carrosse au malade , pour le conduire à son Hôtellerie , & lui glissa en même-tems, à l'oreille , *que s'il manquoit d'argent , il en avoit à son service.*

L'Inconnu n'étoit point alors assez à lui-même , pour le remercier dignement de ses offres : ce bon vieillard m'avoit envisagé ; jugez de ma surprise , en le voyant tout à coup renversé sur sa chaise ,

* On sent ici la finesse dont l'Auteur Anglois louë sans doute un Chirurgien de ses amis.

s'écrier d'une voix mourante , ô mon fils , ô mon fils !

Tous les assistans attribuèrent d'abord cet accident à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu : je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipations , la nature me retraça dans le moment des traits que je chériffois encore..... Je me précipitai sur l'inconnu : ses lèvres pâles , son visage déjà glacé par le froid de la mort , tout fut en un instant couvert & réchauffé par mes vives careffes.

Je tire le rideau sur une scène que je voudrois envain décrire. Je n'avois pas encore , ainsi que l'inconnu , totalement perdu mon Etre ; mais la surprise & l'effroi que causèrent à la fois dans mon cœur une rencontre aussi imprévue , agirent si puissamment sur mes sens , que j'ignore tout ce qui s'est passé jusqu'au moment , où me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres , je me trouvai dans les bras de mon pere !

Plus cette reconnoissance touchante intéressoit l'Assemblée, plus l'affluence des Spectateurs gênoit les Acteurs principaux : nous ne songeâmes qu'aux moyens de nous en débarrasser , afin d'être plus libres. Mon pere ne se fit plus presser d'accepter la voiture du Chirurgien , & je l'accompagnai à son Auberge.

Dès que nous fûmes seuls , il me reprocha avec bonté l'oubli total que j'avois fait de lui pendant un si longtems , mais sans toucher un mot du crime qui en avoit été la cause. Il m'apprit ensuite la mort de ma mere , & me pressa de retourner en province avec lui. L'incertitude de votre sort , me dit-il , en soupirant , n'a fait que trop long-tems le supplice de ma vie ; j'ignore même si j'ai plus craint que je n'ai souhaité votre mort !

Il me dit , qu'un Gentilhomme de notre voisinage avoit depuis peu ramené son fils de Londres ; c'étoit par lui qu'il avoit appris le genre de vie que j'avois embrassé ;

& que l'espoir seul de m'en retirer avoit occasionné son voyage. Il bénissoit enfin le Ciel de l'accident fatal qui avoit menacé sa vie, puisqu'il avoit la consolation de la tenir de moi, & le plaisir d'avoir trouvé dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur, que tous les devoirs de piété filiale que j'eusse pû lui rendre s'il eût été mieux connu de moi.

Je n'étois pas assez pervers pour être insensible à tant de bonté : plus je m'en sentoits indigne, plus mon cœur en étoit pénétré. Je consentis à tout ce qu'il plût à mon pere d'exiger de mon obéissance ; & la joye de ma conversion, jointe aux soins assidus de l'habile homme qui avoit entrepris sa cure, le mit en peu de jours en état de soutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant sa maladie : je sortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de tous mes amis, & particulièrement de M.

Watson , qui s'épuisa en raisonnemens pour me détourner d'un acte de complaisance, qu'il traitoit de pure foiblesse. J'eus même à effuyer les sermons , & les railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me dissuader , disoit-il , de tomber dans un ridicule aussi pitoyable. Je tins bon ; j'abrégeai les adieux , je revolai vers mon pere , & je goûtai enfin le plaisir de revoir ma Patrie.

A peine y avois-je passé quinze jours , que mon pere me sollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établissement de cette nature étoit trop contraire à mes inclinations. Je n'avois déjà que trop connu l'amour ; & peut-être avez-vous déjà passé, ainsi que moi , par toutes les extravagances de cette passion aussi tendre que violente.... ici , le vieux Solitaire s'arrêta un instant, en regardant fixement *Tom Jones* , dont la physionomie , en moins d'une minute , changea six fois du blanc au rouge. Sur quoi

L'Hermite , sans paroître y faire attention , continua ainsi son histoire.

Sûr des aifances de la vie , je me replongeai de nouveau dans l'étude avec plus d'ardeur & d'application que jamais. Mes livres favoris, étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie Philosophie , science aujourd'hui décriée par bien des gens , comme la chimère la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les Ouvrages d'*Aristote* & de *Platon* , & le reste des trésors que nous a laissés l'ancienne Grèce , comme ce que l'esprit humain a pû produire jusqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres pensans.

Ces Auteurs , quoiqu'ils ne m'enseignassent aucun des moyens par lesquels les hommes peuvent se flatter de parvenir à la moindre opulence , ou d'acquérir la moindre autorité sur leurs semblables , m'apprenoient du moins à mépriser également l'une & l'autre de ces acquisitions.

Leurs principes , bien sentis & bien réfléchis , élèvent l'ame , l'affermissent , l'endurcissent même contre les coups de la fortune. Ils nous instruisent non seulement dans la science de la sagesse , mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien ; ils lui répètent sans cesse , que la probité seule doit être son guide , s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux : en préparant son ame à tous les maux de cette vie , ils la disposent à n'en être jamais accablée.

A cette étude , j'en ajoutai une autre , vis-à-vis laquelle toute la Philosophie des Payens les plus éclairés , peut tout au plus être regardée comme un rêve. C'est cette Sagesse véritablement Divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les Livres Saints : c'est là seulement , où l'ame en tous points satisfaite , trouve les assurances d'un bonheur bien plus digne de son attention , que celui dont le monde peut flatter ses desirs : félicité suprême , dont sans le secours de la révélation , l'ame

humaine la plus sublime n'eût jamais pû concevoir la moindre idée! Oui, mes amis, je compris alors que l'étude des Philosophes anciens, avoit été pour moi un tems à peu près perdu : quelque utiles, quelques délicieuses que soient leurs leçons, quelque conformes qu'elles puissent être à la conduite régulière qu'exige ce monde seulement, si vous les comparez aux promesses que nous fait l'*Ecriture*, ce ne sont plus des Philosophes, ce ne sont plus que des enfans que vous croyez entendre. Rendons pourtant quelque justice à la Philosophie, elle nous rend plus sages; mais la Religion nous rend meilleurs. Elle élève & fortifie l'ame; mais la Religion la dompte, & l'adoucit. L'une nous concilie l'estime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur; l'une enfin ne promet qu'une félicité passagère, l'autre l'affure pour jamais... Je crains pourtant, interrompit le bon Hermite, d'abuser de votre

patience , en m'étendant si fort sur une matière.....

Point du tout , s'écria *Partridge* , Dieu nous garde d'être ennuyés de si bonnes choses !

J'avois passé , continua le Vieillard , environ quatre années d'une façon si agréable pour moi , totalement livré à la contemplation , & entièrement débarassé des affaires de ce monde , lorsque je perdis le meilleur & le plus aimé des pères. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres , & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon désespoir. Le tems , seul médecin des ames , m'apporta pourtant enfin quelque consolation..... Oh , sans doute , interrompit *Partridge* : *Tempus edax rerum*..... mes études que je repris , continua l'Hermite , acheverent de me guérir : car la Philosophie , encore un coup , & la Religion , peuvent être appellées les exercices de l'ame , & lui sont aussi salutaires dans ses dérangemens , que les exercices matériels le sont au corps dans ses maladies. E v

Ma situation n'étoit pourtant plus la même , depuis la mort de mon pere : je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maison , étoit d'un caractère tout différent ; nous ne pûmes vivre longtems ensemble. Mon extrême mélancolie , jointe à la vie sédentaire que j'avois menée , avoient altéré mon tempérament : les Médecins m'ordonnerent les Eaux de *Bath* ; & je faisis cette occasion pour me séparer d'un frere , dont toutes inclinations étoient diamétralement opposées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée ; étant allé me promener le long de la riviere , je trouvai le Soleil si brûlant , quoique dans l'arriere-saison , que je jugeai à propos de m'asseoir à l'abri de quelques faules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure , sans entendre quelqu'un au-dessus de moi qui soupiroit & se plaignoit amérement. J'allois me lever , lorsqu'un bruit semblable à celui d'un corps qui

tombe dans l'eau , vint fraper mon oreille. Je criai , j'appellai du secours : un Pêcheur accourut , & m'aida à retirer de la riviere un homme , à qui il restoit à peine quelques signes de vie. On le porta dans une maison voisine , où je le laissai entre les mains d'un Apotiquaire , qui demouroit à quatre pas de là , avec ordre de lui donner tous les secours nécessaires , & de le mettre au lit.

Touché de compassion pour ce malheureux , je me hâtai de l'aller voir le lendemain de grand matin , dans l'intention de sçavoir la cause de son désespoir , & d'en prévenir d'autres fuites.

Je n'eus pas mis le pied dans sa chambre , que nous nous reconnûmes tous deux : c'étoit mon ancien ami *Watson* ! Le détail de cette premiere entrevuë ne feroit pas amusant pour vous , & je crains la prolixité ; ainsi abrégeons.... Non , non , Monsieur , s'écria *Partridge* , je brûle de sçavoir ce qui l'amenoit à *Bath* , & surtout pour s'y noyer.

Il faut vous satisfaire , répondit le Vieillard , je n'ai rien à vous refuser.

Mais , si l'Hermite n'est point las de parler , l'Auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant , en attendant que le bon-homme reprenne son discours , comme on va le voir.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

M. *Watson* m'apprit en peu de mots , & sans aucuns détours , qu'après avoir essuyé différens revers de fortune , il s'étoit trouvé réduit si bas & si dépourvû de ressources , qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

- Je le tançai très-sérieusement d'une résolution aussi criminelle ; je tâchai de combattre le plus for-

vement qu'il me fut possible le principe infernal du Paganisme qui autorise le *suicide* ; je rassemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un Payen même , en lui ouvrant les yeux sur son erreur. Mais j'aperçus que je parlois en vain : le dessein de mon homme étoit pris , & tout m'annonça qu'il n'attendoit qu'une autre occasion pour l'exécuter. J'insistai encore ; mais avec aussi peu de fruit. *Watson* , après m'avoir regardé long-tems d'un œil tranquillement sinistre , ouvrit enfin la bouche pour me dire , que j'étois bien changé depuis notre séparation ; que nul de nos Evêques ne prêchoit plus scavamment que moi ; mais , que si quelqu'un n'avoit pas cent *Guinées* à lui prêter dans la journée , il scavoit bien ce qu'il lui restoit à faire.

Je suis changé, en effet , lui répondis-je : j'ai eu le loisir de penser à mes égaremens , & le bonheur de m'en repentir ; il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois

convaincu que la somme à laquelle vous attachez le prix de votre vie , pût rétablir vos affaires , & ne dût pas être hazardée sur une carte ou sur un coup de dé , je serois peut-être homme à vous l'offrir. Parlez , sçachons du moins si je puis compter sur vous.

M. *Watson*, que la première partie de mon discours avoit paru assoupir , se réveilla tout à coup à la seconde. Il me ferra les mains avec ardeur , m'embrassa avec transport , & m'appella cent fois le seul ami qu'il eût au monde. Il voulut me persuader ensuite, qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu , après en avoir été si cruellement maltraité. Non , non , s'écria-t-il , que l'on me mette en état de reparôître décemment dans le monde , & d'y choisir une occupation honnête ; si la fortune me séduit , & me trahit encore , je le lui pardonne.

Je confirmai M. *Watson* dans des dispositions aussi louables, dont

j'avois cependant quelque peine à ne pas soupçonner la sincérité. Il me les confirma par mille sermens; & je lui lâchai un billet de cinquante livres sterlin, avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain dans la matinée.

Je lui tins parole beaucoup plutôt qu'il ne pensoit. Mais, quel fut mon étonnement, lorsque l'après-dîné même, arrivant sans être annoncé dans sa chambre, je trouvai mon homme assis sur son lit, & jouant aux cartes avec un des plus fins Escrocs de notre ancienne Société! Cette vision, comme vous jugez bien, ne m'indigna pas médiocrement; & surtout, après avoir vu le malade livrer mon billet de 50 livres, moyennant 30 *guinées*, à son Antagoniste, qui se hâta de fortir, en affectant de ne pas plus me reconnoître que s'il ne m'eût jamais vû.

Watson étoit confondu..... J'ai voulu faire une dernière épreuve, me dit-il; & je suis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut se dé-

mentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés, & je vous réitère mes promesses : vous pouvez désormais , cher ami, compter sur leur exécution.

Jugez , combien j'avois lieu d'y ajouter foi ! j'achevai cependant de compléter la somme que j'avois promise , & dont M. *Watson* voulut absolument me donner son billet , que je regardai comme tout ce que j'aurois jamais en retour de mon argent.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de l'Apotiquaire , qui sans s'informer de l'état de son malade , n'eut rien de plus pressé que de nous annoncer une grande & très-intéressante nouvelle , dont lui seul , disoit-il , venoit d'être informé , & qui seroit bientôt publique. Le Duc de *Monmouth* étoit débarqué dans l'Ouest d'Angleterre, avec une armée Hollandoise ; une autre flotte formidable , croisoit à la hauteur de *Norfolk* ; & cherchoit à y faire une descente, pour favoriser l'entrepris-

le du Duc, par une puissante diversion de ce côté.

Cet Apotiquaire, étoit un des plus grands Politiques du canton : le plaisir d'être informé d'un aussi grand événement deux heures plutôt qu'un autre, le transportoit de joie. Ses nouvelles étoient cependant très-rarement de bon aloi : son ridicule étant si vulgairement connu, que chacun prenoit plaisir à abuser de sa crédulité. C'est ce qui étoit encore arrivé en cette occasion ; car nous ne tardâmes pas à apprendre, que le Duc de *Monmouth* avoit en effet pris terre dans notre Isle, mais sans armée, & suivi de très-peu de troupes : quant à la prétendue diversion dans le Comté de *Norfolk*, c'étoit une chimère.

Cependant, notre Apotiquaire ne resta avec nous qu'autant de tems qu'il en falut pour nous débiter ses nouvelles ; après quoi, sans proférer une syllabe qui eût trait à la situation de son malade, il disparut comme un éclair, pour al-

ler répandre sa relation dans la Ville.

Les événemens de cette nature , font ordinairement taire les intérêts particuliers : notre conversation devint totalement politique. J'étois attaché à la Religion & au gouvernement de mon pays ; le Roi sembloit menacer l'une & l'autre : je me persuadai que *Monmouth* , qui venoit , disoit-on , les défendre , feroit bientôt suivi de tous les zélés Anglicans : je me déterminai à le joindre. *Watson* , par différens motifs peu nécessaires à détailler , prit la même résolution ; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige , & nous allâmes offrir nos services au Duc à *Bridgewater*.

Le malheureux succès de cette entreprise, vous est sans doute aussi connu qu'à moi-même.

J'échappai avec M. *Watson* , de la déroute de *Sedgemore* , où j'avois été légèrement blessé. Après avoir erré long-tems à travers champs dans le Comté d'*Exeter* ,

nous trouvâmes enfin dans un endroit peu habité une vieille femme, qui nous retira dans sa cabane, & pansa ma blessure.

M. *Watson* me laissa là le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à *Cullumpton*. J'attendois son retour avec toute l'impatience & l'inquiétude que l'amitié inspire, lorsque je me vis enveloppé & saisi par un détachement de Cavalerie du parti du Roi *Jacques*.

En déplorant mon sort, je déplorais celui de mon ami, qui suivant mes craintes ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les Cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avoient déjà lié, & me traînoient hors de la cabane pour me conduire dans les prisons de *Taunton*: Quelle surprise! quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'aperçus *Watson* au milieu des soldats qui gardoient les dehors de la maison. Le perfide m'avoit trahi; le

traître m'avoit vendu aux Royalistes , dans l'espoir d'obtenir sa grace à mes dépens ! . . Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon ame.

Ce monstre eut d'abord l'impudence de vouloir encore s'excuser. Mais, dès qu'il apperçut qu'il n'avoit à attendre de moi que les mépris & les reproches les plus sanglans , il changea tout à coup de langage. Il me dénonça à nos conducteurs , comme le plus déterminé & le plus dangereux des rebelles ; il rejetta sa propre révolte sur moi ; & m'accusa , non seulement de l'avoir séduit , mais de l'avoir forcé par mes menaces de prendre les armes contre son légitime Souverain.

Si jamais l'indignation pénétra vivement un cœur dans le degré le plus suprême , je lui laisse à se former l'idée de tout ce que le mien sentit alors.

Cependant la fortune , par un de ces caprices qui n'étonnent presque jamais que le vulgaire, ou

ceux qui les éprouvent , me regarda enfin d'un œil de pitié. En entrant dans un chemin creux , aux environs de *Willingthon* , mes gardes eurent le vent qu'un parti de cinquante Révoltés étoit à leur fuite , & alloit tomber sur eux. Il n'en falut pas davantage pour leur inspirer une allarme si chaude , qu'ils se disperferent en un moment , & me laisserent libre , ainsi que mon odieux Camarade ; qui à son tour , crut n'avoir rien de mieux à faire que de se hâter de me fuir. Je n'en suis pas fâché maintenant : quoique privé de l'usage des mains , j'eusse tenté sans doute de me venger de son infâme lâcheté.

Maître alors de mes pas , je jugeai à propos de quitter le grand chemin. Je traversai beaucoup de pays , sans suivre de routes certaines , & sans sçavoir précisément où chercher un azile : toute figure humaine m'étoit suspecte ; je lisois sur tous les visages un dessein formé de me trahir,

Enfin , après plusieurs jours de

marche, durant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes alimens que la Nature offre toujours aux Sauvages nos semblables, le hazard me conduisit sur cette Montagne, où la solitude & l'éloignement apparent de toute espece de commerce avec les hommes, me fixerent.

La premiere personne avec qui je fondai mon habitation, étoit la mere de cette vieille femme, avec laquelle j'ai vécu ignoré jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre a mis fin à mes craintes, & m'a permis d'aller encore une fois revoir ma Patrie. J'y ai réglé, à l'amiable, tous mes intérêts avec mon frere; je lui ai abandonné mes biens, à la charge d'une Pension viagere, qu'il me paye exactement; & qui est plus que suffisante, au genre de vie que je mene, pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux traits de mon histoire: le reste n'est, je

crois, pas digne de vous être raconté.

Se peut-il, lui dit *Jones* après l'avoir remercié de sa complaisance, que vous ayez pû persister depuis si long-tems sans ennui, ou sans dégoût, dans un genre de vie aussi uniforme ?

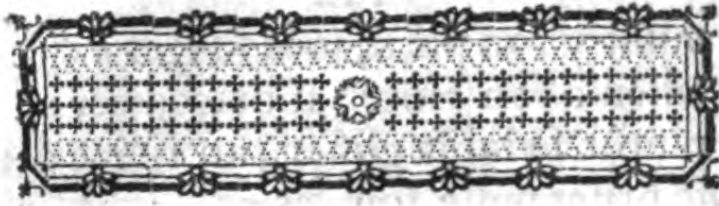
J'ai beaucoup voyagé, lui répondit le Solitaire, il est même peu de parties de l'Europe qui me soient inconnuës. Mais c'est une histoire à part, & qui demanderoit trop de tems : le jour commence à luire, vous êtes sans doute fatigué ; votre compagnon dort profondément ; je vous conseille d'en faire de même, & de vous croire en sûreté. Quant à moi, comme je vous l'ai dit, soumis aux besoins de la Nature, je ne les satisfais, que lorsque je m'en sens pressé : l'aurore me paroît belle ; & je vais jouir du haut de ces montagnes, d'un spectacle toujours aussi beau, que nouveau pour mes yeux.

Jones, qui n'avoit nulle envie de dormir , pria son Hôte de vouloir permettre qu'il l'accompagnât. Ils sortirent ensemble , & laisserent *Partridge* dans les bras du sommeil.

Fin du huitième Livre.



L'ENFANT.



L'ENFANT TROUVÉ ;

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture surprenante.

TOm Jones & le Solitaire , en s'entretenant des beautés de la Nature , étoient parvenus au haut de la Montagne , au bas de laquelle , du côté du *Nord west* , on voyoit un grand Bois , lorsque des cris perçans qui paroissoient en sortir , vinrent tout à coup frapper leurs oreilles. Jones écouta pendant quelques instans ; & prenant

aussitôt son parti, sans songer à dire adieu à son Hôte, il descendit, ou plutôt se laissa glisser, au risque de se briser mille fois les os, jusqu'au bas de la Montagne, & s'enfonça dans le plus épais du Bois.

Les cris qui redoubloient, lui servoient de guide : il vit bientôt un spectacle aussi cruel qu'intéressant. C'étoit une femme, demi-nuë, se défendant encore à peine contre les efforts d'un homme, qui à l'aide d'une jarretiere passée au col de cette malheureuse, l'entraînoit vers un arbre où il paroissoit avoir dessein de l'attacher. Notre Héros, sans perdre le tems en informations inutiles, appercevant un gros bâton de chêne que cet homme avoit laissé par terre à quelques pas de lui, s'en servit si utilement avant que ce scélérat eût le tems de se mettre, en défense, que la femme même, croyant son ennemi hors d'état de jamais l'offenser de nouveau, crut devoir demander sa grace au redoutable *Jones*.

Cette belle affligée étoit aux pieds de *Tom*, & lui marquoit par ses gestes uniquement toute la sincerité de sa reconnoissance. Il étoit tendre, il en fut ému ; & s'empressant de la relever, il l'assura en bégayant de toute la joye qu'il ressentoit d'avoir eu le bonheur d'être utile à une femme aussi charmante.

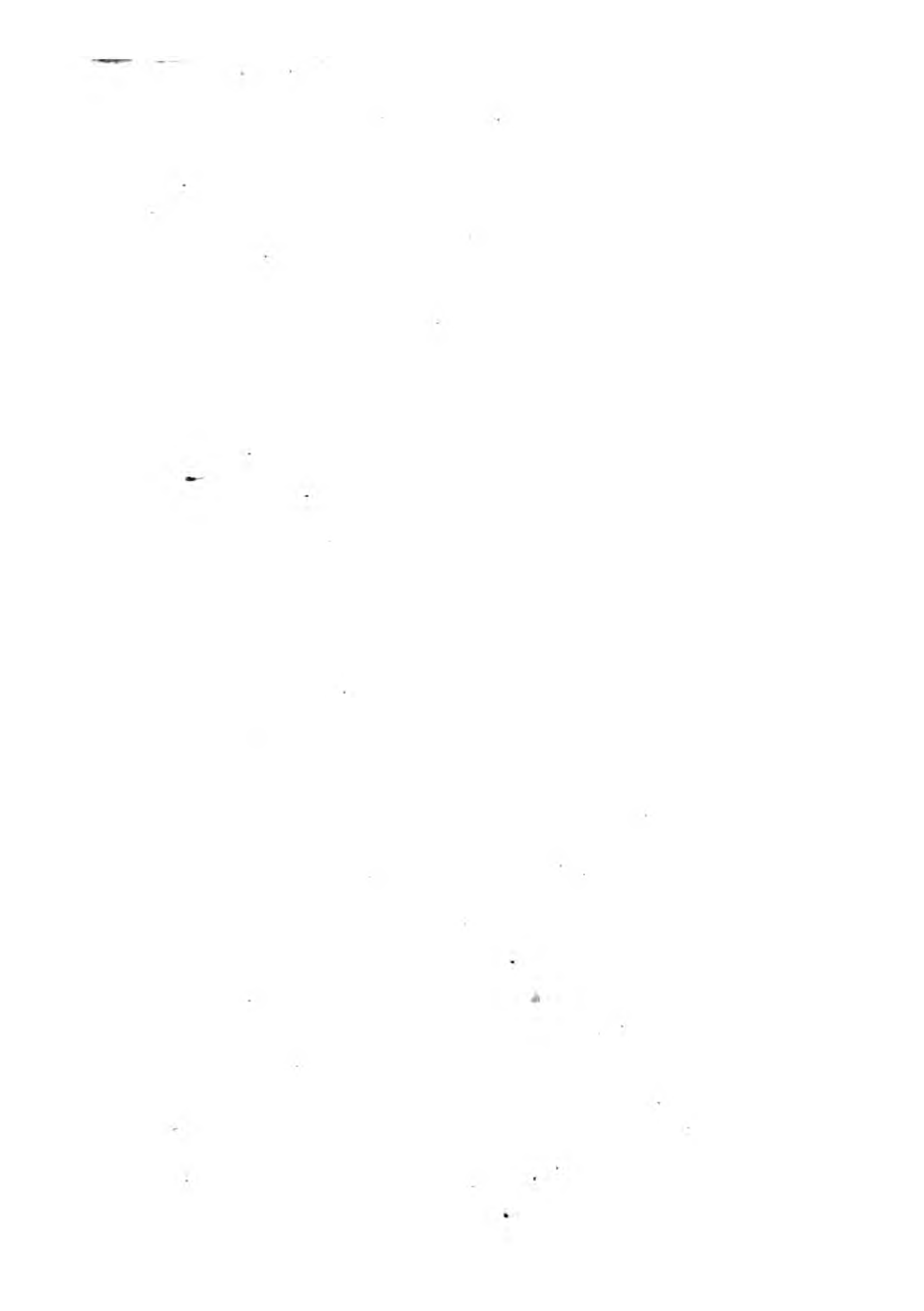
La vérité du fait est, que l'inconnüe n'étoit pas ce qu'on appelle une beauté ; elle n'étoit point non plus de la première jeunesse : mais elle étoit aimable, & fraîche ; & le désordre de son habillement, qui laissoit voir une gorge d'albâtre, avoit tellement exagéré le mérite du reste aux yeux du susceptible *Tom*, qu'il ne sçavoit plus qu'admirer, & se taire.

La Dame se trouvoit à peu près dans la même situation : *Jones* étoit beau, & fait à peindre, nous l'avons déjà dit ; tout cela joint à un service aussi essentiel, & si à propos rendu, avoit fait naître une foule de sentimens si divers dans le

cœur de l'inconnuë , que sa bouche manquoit de termes pour les exprimer à son gré.

Leur silence mutuel ne fut interrompu que par les mouvemens du blessé, qui tentoit de se relever : ce que *Jones* n'eût pas plutôt aperçu , qu'il lui lia les mains derrière le dos avec la même jarretière dont ce perfide avoit prétendu faire un usage bien plus funeste. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre , & *Jones* ne l'avoit point encore envisagé : il ne fut pas peu surpris , ni peut-être moins satisfait , de reconnoître en lui ce même Enseigne , ce même *Northerton* , qui quelques jours auparavant , l'avoit si indignement blessé à la tête !

Jones eut bientôt pris son parti. Il demanda à la Dame si elle étoit éloignée de chez elle , ou si elle n'avoit aucunes connoissances dans le voisinage chez lesquelles il pût la conduire , en attendant qu'il pût s'affurer de cet homme en le remettant dans la prison la plus pro-





chaîne. L'inconnue lui apprit qu'elle étoit absolument étrangère dans ce pays ; & *Jones* commençoit à se trouver dans un grand embarras , lorsqu'il se ressouvint du bon *Hermite* , qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Ce ne fut qu'un fait pour notre *Héros*. Il trouva , en effet , le Solitaire assis au même endroit , avec un fusil à la main , & attendant tranquillement la fin de l'aventure.

Le Vieillard lui conseilla de mener la Dame à *Upton* , ville voisine , & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les secours nécessaires dans sa situation présente.

Jones satisfait sur l'article qui l'intéressoit le plus , remercia l'*Hermite* , prit congé de lui , le pria d'envoyer *Partridge* à l'endroit convenu , & revint à toutes jambes au Bois. Lorsque notre *Héros* étoit parti pour aller consulter l'*Homme de la Montagne* , il avoit bien pensé que le misérable *Norsherton* , avec les mains liées der-

riere le dos , n'étoit pas en état de rien entreprendre de criminel contre la femme qu'il laissoit avec lui. Il sçavoit , d'ailleurs , que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de la portée de la voix de cette même femme , au cas qu'il prît encore envie à *Northerton* de vouloir tenter de nouveaux outrages ; & il avoit menacé l'Enseigne d'être lui-même son bourreau , s'il donnoit lieu à la Dame de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cela étoit fort prudent , à un point près , que *Jones* avoit malheureusement oublié. *Northerton* avoit les bras très-bien liés , mais ses jambes étoient libres ; & l'Enseigne , pendant l'absence de *Jones* , avoit jugé à propos de s'en servir pour se sauver , en s'enfonçant dans le plus épais du Bois.

L'imprudent *Jones* , à son retour , piqué de cette escapade , vouloit absolument courir après : mais la Dame effrayée de la nouvelle absence que projettoit son libérateur ,

qui pouvoit s'égarer dans la forêt ; & la laisser seule dans un état très-peu décent , le pria de si bonne grace d'abandonner cette poursuite , que le complaisant *Jones* ne put résister à ses instances.

Elle avoit encore une grace à lui demander : nous avons dit qu'elle étoit à demi-nuë ; & sa pudeur souffroit de se voir ainsi exposée aux regards de son jeune libérateur. C'est ce qu'elle lui fit entendre, avec tous les ménagemens possibles. Ils étoient alors en route pour aller à *Upton*. *Jones* sçavoit trop bien vivre , pour ne pas chercher tous les moyens de calmer les scrupules d'une belle Dame : il lui offrit son habit pour la couvrir ; mais j'ignore par quelle raison l'Inconnuë refusa absolument d'accepter son offre. Ce que je sçai positivement , c'est que *Jones* , sans doute pour la rassurer contre l'inquiétude que pouvoit lui causer l'avidité de ses regards , lui proposa de marcher devant elle jusqu'à la ville, & qu'ils y arriverent ainsi.

Quelques malins prétendent pourtant , que dans le cours de cette marche , assez semblable à celle d'*Orphée* & d'*Euridice* , notre moderne *Orphée* fut plus d'une fois tenté , & succomba même à la tentation de regarder derrière lui sous différens prétextes. Cependant, plus heureux que le pauvre Chantre de la *Thrace* , il parvint à amener sa compagne sans accident , jusques dans les murs de la fameuse ville d'*Upton*.

C H A P I T R E I I.

Arrivée de JONES , & de la Dame Inconnue , dans l'Hôtellerie d'UPTON. Nouvelles aventures.

Jones , qui comme nous venons de le dire , marchoit en avant , choisit en entrant dans la Ville l'Hôtellerie qui lui parut la plus apparente , & y entra tout de suite. Il demanda une chambre hau-

te ; & la servante alloit l'y conduire , lorsque la Dame échevelée & demi-nuë, qui le suivoit alors en doublant le pas, fut arrêtée tout court par l'Hôte. Cet homme , très-choqué de ce qu'une *créature* (c'étoit son expression la plus modifiée) osât en pareil équipage entrer chez lui , prétendoit la mettre à la porte avec scandale , lorsque *Jones* revenant au bruit sur ses pas , lui parla d'un ton si imposant, que l'Aubergiste alloit lâcher prise, si sa femme n'étoit pas accouruë à son secours. Grand carillon ! grand tapage dans la cour de l'Hôtellerie !..... l'Hôtesse jure , en mettant les mains sur l'inconnuë , que jamais femme de son espèce n'a logé ni ne logera jamais chez elle. Cette femme épouvantée veut répondre ; *Jones* indigné veut se faire entendre ; l'Hôte , qui se sent secondé par sa femme , hurle à l'unisson avec elle ; la servante , méchante bête de sa nature , vient aussi mêler sa voix à la leur ; *Partridge* , qui arrive tout ésoufflé ,

& qui ignore le motif de cette *Bacchanale*, y foure auffi fa musique : tous parlent , tous crient , tous tempêtent , tous jurent à la fois , tous enfin alloient fe battre , lorsque l'arrivée d'un caroffe à quatre chevaux qui se fit entendre à la porte , attirant tout-à-coup de ce côté toutes les attentions de l'Hôte & de fa femme , laiffa enfin l'entrée de l'escalier libre à nos Voyageurs. La chambre , dont ils s'emparèrent , étoit fans contredit la plus belle de la maifon ; & *Jones* félicitoit déjà fa belle inconnuë de fon arrivée , fans autre accident , dans *Upton* , lorsque l'Hôteffe entrant , avec un air radouci , les pria de vouloir bien céder cet appartement à une jeune Dame de la plus grande condition qui venoit d'arriver dans le caroffe à quatre chevaux , avec fa femme-de chambre.

Jones , & fon inconnuë , crurent devoir y consentir , à condition d'avoir une autre chambre dans l'Hôtellerie : l'Hôteffe la pro-

mit ; & l'on descendit dans la cuisine , en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Ils y entroient à peine , lorsqu'un détachement de Soldats , conduisant un déserteur , arriva dans l'Hôtellerie. Le Sergent s'informa d'abord à l'Hôte du nom & de la demeure du principal Magistrat du lieu ; & fut fort surpris d'apprendre, que c'étoit l'Hôte lui-même. Il lui demanda à la fois les billets de logement , & une bouteille de biere ; & se campa auprès du feu en attendant. Tandis que tout ceci se passoit , *Jones* étoit occupé à consoler sa Dame affligée , qui assise vis-à-vis une table de la cuisine , & la tête appuyée sur son bras , pleuroit ses infortunes..... mais , de crainte que le Lecteur (attendu certaine circonstance qu'il n'a sûrement pas oubliée , ne soit ici dans l'embaras) je crois qu'il est bon de l'avertir , que notre inconnue , avant que de quitter la chambre haute , s'étoit emparée d'une taye d'oreil-

ler , dont elle s'étoit servie de façon à pouvoir paroître dans un état à peu près décent vis-à-vis tant de monde.

Le Sergent , qui du coin du feu la regardoit très-attentivement depuis quelques minutes , fût alors de ne se point méprendre , quitte sa place avec vivacité , vient à elle le chapeau à la main , & lui demande si ce n'est point à l'épouse du Capitaine *Waters* qu'il a l'honneur de parler ? La pauvre femme , qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux sur personne , reconnut d'abord le Sergent , l'appella par son nom , & lui avoua qu'il ne se trompoit point. Ce qui m'étonne , dit-elle , en soupirant , c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire ! Vous voyez mon libérateur (ajouta-t'elle en montrant *Jones*) c'est à lui que je dois la vie , c'est à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoique ce Gentilhomme ait fait pour vous , s'écria le Sergent ,

en retrouvant sa moustache , il peut compter sur la reconnoissance du Capitaine , & j'en suis le garant. En attendant , Madame , si je puis vous rendre quelque service , ordonnez , disposez de moi sans façons : je connois la générosité du Capitaine ; ce sera m'obliger.

Tous les yeux furent alors fixés sur cette Dame. L'Hôtesse , qui avoit tout entendu , accourut à elle , l'accabla d'excuses , rejeta la réception qu'on lui avoit faite sur la crainte de deshonorer une Hôtellerie bien famée , & finit par la supplier de disposer de sa plus belle robe , en attendant que l'équipage de la Dame , volé sans doute , pût être retrouvé.

Madame *Waters* avoit peine à pardonner à cette femme : l'intercession de *Jones* l'y détermina. La robe fut acceptée , on fit faire grand feu dans une autre chambre de l'Hôtellerie , où l'Hôtesse accompagna la Dame , qu'elle vouloit absolument avoir l'honneur

d'aider à sa toilette. Le calme ainsi rétabli partout, *Jones* en attendant que la Dame fût habillée, & que le dîner qu'il commanda alors fût prêt, rassembla toute la compagnie auprès du feu, & fit faire un jatte de *Punch* qui fut buë à la ronde (suivant l'usage) pour sceller la paix générale.

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre.

LA Table mise, & le dîner servi dans la chambre de Madame *Waters*, *Jones* ne se fit point attendre. Il n'avoit pas mangé depuis près de vingt-quatre heures; on peut juger s'il s'en acquitta bien. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Dame: elle avoit déjà trop regardé *Jones*, elle le regardoit encore, & ne voyoit que lui; un sens n'est presque jamais pleinement satisfait qu'aux dépens des autres.

Notre Héros, sans être petit maître, interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée ; il en faisoit son profit à part lui, & mangeoit d'autant, très-resolu de sçavoir à quoi s'en tenir dès que la table seroit levée. Ce moment arriva.

Les sentimens d'une reconnoissance très-légitime, de la part de la Dame, ouvrirent la scène. *Jones* y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif & pressant, l'amour & l'occasion le dictoient ; point de raisonnemens, point de digressions inutiles, rien qui s'écartât du but ; bien attaqué d'un côté, assez bien défendu de l'autre, jusqu'au moment où certain point cédé mit enfin les interlocuteurs d'accord, à leur satisfaction mutuelle.

Jones profita de la trêve qui suivit ce premier débat, pour laisser entrevoir quelque curiosité sur l'aventure extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer

Madame *Waters*. Mais il apperçut bientôt, par l'adresse avec laquelle elle écartoit ses demandes, qu'elle avoit des raisons pour n'entrer dans aucun détail sur ce sujet. Notre Héros étoit poli, il n'insista pas davantage: mais il ne présuma pas moins, qu'une femme qui se tait en pareil cas, craint de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la Dame détourné cette conversation, & la remet sur une autre matière, écoutons un instant celle que l'on tient sur leur chapitre dans la cuisine.

Partridge, le Sergent, & le cocher qui avoit amené la jeune Demoiselle avec sa femme de chambre, buvoient auprès du feu; l'Hôte & l'Hôtesse, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*Homme de la Montagne*, concernant la situation dans laquelle Madame *Waters* avoit été trouvée par notre Héros, dans

Le bois ; le Sergent procéda à son
 tour , à débiter ce qu'il sçavoit des
 antécédens de cette histoire. La
 Dame , disoit-il , étoit regardée
 comme l'épouse du Capitaine *Waters* ; on l'avoit vuë partout en
 quartier avec lui , elle portoit mê-
 me son nom ; mais il ignoroit , ainsi
 que bien d'autres , si elle étoit vé-
 ritablement sa femme. Peu impor-
 toit pourtant : elle étoit d'un ex-
 cellent caractère , elle protégeoit
 le Soldat , & étoit aimée de tous
 les Officiers. Il est vrai , qu'elle
 avoit quelque prédilection pour
 l'Enseigne *Northerton* : mais qu'im-
 porte encore ; le Capitaine l'igno-
 roit , ou n'en étoit pas inquiet ; il
 n'en aimoit pas moins sa femme ;
 qu'avoit-on à y dire ? J'ai à y dire ,
 répondit l'Hôtesse , qui arrivoit
 alors , qu'il y a des gens qui fe-
 roient mieux de se taire. Elle est
 sa femme légitime , j'en mettrois
 ma main au feu ; voyez-la seule-
 ment habillée comme elle l'est
 maintenant , & dites-moi si vous
 avez jamais yû une femme de con-

dition ? beau connoisseur, en vérité ! une gredine donne-t'elle une *Guinée* pour le louage d'une robe ? allez, allez encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le Sergent, piqué de la *sortie* que lui faisoit l'Hôteffe, lui préparoit une réponse militaire. Mais l'Hôte, dont le présent de la *Guinée* avoit frappé l'oreille, lui coupa la parole pour chanter pouille à sa femme, sur l'imprudence qu'elle avoit eue de recevoir d'abord si impoliment une aussi bonne pratique. Tandis qu'ils se querelloient réciproquement sur ce sujet, le Sergent après avoir versé rasade à la ronde, interrogea *Partridge* sur ce qu'étoit son maître, & sur l'objet de son voyage. *Partridge*, offensé d'être pris pour un Domestique, répondit qu'il n'avoit point de maître ; que M. *Jones* étoit son ami ; que ce même M. *Jones*, étoit fils unique de M. *Alworthy* ; qu'il voyageoit pour son plaisir ; & qu'il avoit laissé son Equipage à *Glocestre*, pour aller voir plus familièrement l'*Homme de la Montagne*.

Au nom de M. *Alworthy*, l'Hôte & l'Hôtesse ouvrant les oreilles aussi grandes que les yeux, Quoi ! s'écrièrent-ils, ce Gentilhomme est fils de M. *Alworthy* ? de ce M. *Alworthy* si riche, & qui fait tant de bien à tout le monde dans sa Province ?

Lui-même, répliqua gravement *Partridge*.

Je m'étois doutée, interrompit l'Hôtesse, que ce jeune homme étoit d'une grande naissance. Tout est noble en lui, sa physionomie enchante, son premier abord m'a charmée

L'Hôtesse en eût sans doute dit bien davantage, si elle n'eût pas été interrompue par les ordres qui vinrent de la part de la jeune Demoiselle, de faire préparer son carrosse pour le départ. Mais elle s'en flattoit envain : le cocher, ainsi que le Sergent, étoient hors d'état de mettre un pied devant l'autre : *Partridge* n'étoit guère plus raffiné ; quant à l'Hôte, dont le seul talent étoit celui de boire, le vin, la

bière , & l'eau-de-vie même , ne faisoit pas plus d'effet sur lui que sur les vaisseaux de sa cave.

Tel étoit l'état de la cuisine ; lorsque la sonnette de l'appartenance de Madame *Waters* appella , & fit monter l'Hôteffe. C'étoit du thé que l'on demandoit. L'Hôteffe , en le servant, n'avoit garde de manquer à amuser nos deux Amans du détail de l'embarras où se trouvoit la jeune Demoiselle étrangere, par l'intempérance de ses gens. Hélas ! ajouta-t'elle , avec un air de compassion , il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir poursuivre actuellement son voyage. C'est , en vérité , la créature la plus douce , & la plus aimable ; & je crois l'avoir déjà vue ailleurs. Je la soupçonne même , d'avoir quelque passion dans le cœur , & de suivre quelque infidèle..... mais non , elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un Amant. Il l'attend sans doute , en quelque endroit convenu entr'eux ; & son inquiétude égale certainement celle de sa maîtresse.

Jones, à ces mots, laissa échapper un soupir, auquel Madame *Waters* parut ne point faire attention tant que l'Hôtesse demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laissant entrevoir à notre Héros qu'elle le soupçonnoit de n'avoir pas le cœur aussi libre qu'elle avoit pû le croire. L'air embarrassé de *Jones*, en essayant de lui répondre, dut la convaincre que ses soupçons étoient fondés. Mais cette Amante n'étoit pas assez délicate pour s'en trop allarmer. *Jones* lui plaisoit par la figure, elle étoit sûre de ce point : elle connoissoit peu son cœur ; eh, qu'importe ? Jouissons toujours de ce que nous connoissons... Que de femmes pensent comme elle, & agissent en conséquence !



CHAPITRE IV.

Eclaircissemens.

NOUS avons fait remarquer, dans le Chapitre précédent, avec quelle politesse notre héros s'étoit prêté à la répugnance de Madame *Waters*, concernant le détail des aventures de sa vie. Mais, comme le Lecteur, qui n'a pas les mêmes motifs d'indulgence, pourroit probablement souhaiter d'en être instruit : il faut, en peu de mots, le satisfaire.

La Dame *Waters* n'étoit donc, en effet, comme le Sergent l'avoit soupçonné, que la Maîtresse de son prétendu mari. Nous sommes même bien fâchés d'être obligés d'ajouter, qu'elle avoit eu quelque amitié pour l'Enseigne *Norsherton*. La division du Régiment où servoit M. *Waters*, ayant deux jours de marche au-dessus de la

Compagnie dans laquelle M. *Northerton* étoit Enseigne , étoit arrivée à *Worcestre* le lendemain du jour même du démêlé sanglant ci-devant mentionné, entre *Northerton* & *Tom Jones*.

Le Lecteur sçaura donc , qu'il avoit été convenu entre Madame *Waters* & le Capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit sa marche jusqu'à *Worcestre* seulement , pour de là retourner à *Bath* , où son prétendu mari iroit la rejoindre après la campagne finie.

M. *Northerton* avoit été instruit de cet arrangement par la Dame , qui avoit même promis de rester à *Worcestre* jusqu'à ce que la Compagnie de l'Enseigne y arrivât. A quel dessein ? Le Lecteur peut le deviner. Notre devoir est de narrer fidèlement les faits , & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractère , par d'injurieux commentaires sur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt

Échappé de l'Hôtellerie, ou il avoit si brutalement blessé *Jones*, qu'il avoit couru à *Worcestre* à la rencontre de Madame *Waters*, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'Enseigne n'avoit pas cru devoir cacher à cette Dame son démêlé avec *Tom Jones*: il avoit seulement cru devoir supprimer toutes les circonstances qui eussent pû le faire croire coupable, mais sans dissimuler le danger qui pouvoit menacer sa tête au cas que cette affaire fût mal prise par les Juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes sont généralement plus compatissantes, & plus désintéressées que les hommes. Madame *Waters*, instruite du péril qui menaçoit son ami, n'eut plus d'autres considérations devant les yeux que celle de sa sûreté. Il fut arrêté entr'eux, que *M. Northerton*, après avoir passé à travers champs le Comté d'*Hereford*, se rendroit dans un des Ports de la Principauté de *Galles*, où il pouroit, en s'embarquant

barquant , défier le reſſentiment
de ſes ennemis.

Il eſt vrai que la Dame , toujours par un même principe de compaſſion & d'amitié pour lui , s'étoit abſolument déterminée à lui tenir fidèle compagnie Oh , dira-t'on, ceci eſt de trop ! Patience Lecteur : pouvoit-elle moins faire ? Ce malheureux , comme nous l'avons dit , n'avoit rien ; il avoit laiffé ſon argent à l'Hôteſſe qui avoit facilité ſa fuite : comment eût-il vécu ? Elle , au contraire , étoit dans l'opulence , & le prouva à M. *Northerton* , en lui mettant ſous les yeux trois billets de banque de 90 livres ſterlin chacun , ſans compter l'argent comptant , & un diamant d'un prix aſſez honnête.

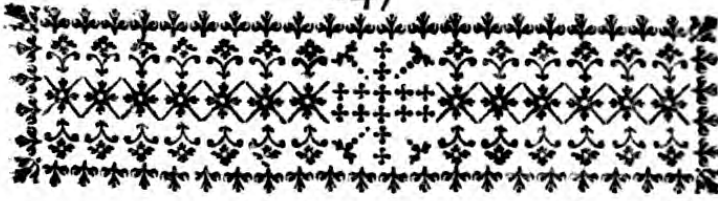
On ſent que M. *Northerton* , dans la ſituation de ſes affaires , n'étoit pas homme à s'oppoſer aux deſſeins d'une amie aſſi tendre que généreufe : cela ſeroit trop étonnant. Ce qui l'eſt moins , attendu les foibleſſes auſquelles certains ca-

raâctères ont une pente si connue ; c'est que le projet de voler cette Dame ait entré dans la tête de M. *Northerton*.

Sans doute , il est des gens qu'il ne faut point tenter : maudite occasion ! C'est toi qui fait le crime. Madame Waters auroit dû le sçavoir , & ne l'ignoroit pas sans doute : son imprudence fut punie.

Quoiqu'il en soit, il paroît maintenant assez inutile d'entrer dans un ample détail sur la façon dont *Northerton* parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le moindre prétexte de se croire poursuivis étoit plus que suffisant pour en imposer à une amie aussi chaude que Madame *Waters* ; & nous croirions faire injure à la sagacité de nos Lecteurs, en surchargeant de circonstances vraisemblables un fait si vraisemblable par lui-même.

Fin du neuvième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DIXIÈME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée d'un Gentilhomme Irlandois.
Grandes Aventures dans l'Hôtellerie.*

IL étoit minuit sonné, tout dormoit, on étoit censé dormir dans l'Hôtellerie, excepté la servante *Susanne*, lorsqu'un Cavalier arrivant à toute bride frappa brusquement à la porte, & demanda en entrant, s'il n'étoit point arrivé quelques femmes dans la maison ?

A l'air effaré de cet homme, la Servante effrayée ne sçavoit que

lui répondre. Parlez , parlez , lui dit-il ; c'est ma femme que je cherche : je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si elle est ici , faites-la-moi voir ; si elle en est partie , dites-moi le chemin qu'elle a pris , & foyez fûre de votre fortune. Il ouvroit , en prononçant ces mots , une main pleine de *Guinées* , spectacle séduisant , & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre Servante à de plus grandes choses !

Susanne , qui sur ce qu'elle avoit oui-dire par le Sergent de Madame *Waters* , ne doutoit pas qu'il ne fût ici question d'elle ; & qui crut ne pouvoir jamais trouver une occasion de faire plus légitimement sa fortune , qu'en rendant une épouse à son mari , offrit sans balancer de le conduire dans l'appartement de cette Dame.

Le fougueux Irlandois ne se le fit pas répéter deux fois. Il monte , sans chandelle , avec *Susanne* ; il trouve la porte fermée en dedans : il frappe , on ne lui répond point

allez-tôt ; il reffrappe de façon que la ferrure faute , & voilà mon homme tombé tout de fon long dans la chambre.

A peine étoit-il relevé , qu'un autre homme fortant du lit s'offrit à fes regards... nous l'avouons avec honte , & même avec douleur..... c'étoit notre Héros lui-même ! qui , d'une voix menaçante , lui demanda à quel titre on oſoit ainſi venir troubler fon repos ?

L'Irlandois , qui croyoit s'être trompé de chambre , ſe préparoit à de grandes excuſes , lors que les rayons de la Lune lui montrèrent une robe , des cotillons , des bas , & des ſouliers de femme répandus confuſément dans la chambre. Quelle viſion pour un jaloux ! la rage ne lui permet pas de parler ; il vole droit au lit. *Jones* , indigné de ſon audace , s'y oppoſe ; les Parties s'irritent ; les coups tombent comme la grêle ; & Madame *Waters* (car il faut confeſſer que c'étoit elle) crie à tuë tête au meur-
tre , & au voleur ! C iij

Un autre Gentilhomme Irlandois, arrivé trop tard le soir même dans l'Hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voisine. C'étoit un cadet de famille, qui n'ayant pas grande fortune à attendre chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de *Bath*.

Ce jeune homme, éveillé par le tapage qui se faisoit à côté de lui, se lève, prend une chandelle qu'il avoit laissé brûler dans la cheminée, d'une main, & son épée de l'autre, & arrive dans la chambre de Madame *Waters*.

Si l'aspect de ce Survenant, en chemise, ajouta à l'indignation que ressentoit déjà la Dame, il diminua pourtant considérablement ses craintes, lorsqu'elle l'entendit s'écrier, Eh, mon cher *Fitz-patrick* ! que D.... fais-tu donc ici ? sur quoi, l'autre répondit sur le champ, O *M. Macklachland*, que je suis charmé de vous y rencontrer !... Cet

infâme a débauché mon épouse...
 Je les surpris enfin ensemble.....
 Quelle épouse , interrompit M.
Macklachland ? Ne connois-je pas
 Madame *Fitz-patrick* ? Où diantre
 la voyez-vous donc ici ?

Fitz-patrick , ouvrant de grands
 yeux, & s'appercevant enfin de son
 erreur , demanda mille pardons à
 Madame *Waters*; puis se retournant
 vers *Tom Jones* : quant à vous , lui
 dit-il , en le regardant fièrement, je
 n'ai rien à vous dire. Vous m'avez
 frappé ; demain matin vous m'en
 ferez raison.

Jones ne répondit à cette bra-
 vade , qu'avec mépris ; & M. *Mac-
 klachland* , prenant son Compä-
 triote par le bras , après lui avoir
 reproché vertement son impru-
 dence, se mit en devoir de l'entraî-
 ner dans sa chambre.

Pendant tous ces propos , la
 Dame qui avoit eu le tems de res-
 pirer & de reprendre ses sens ,
 avoit remarqué une porte de com-
 munication entre sa propre cham-
 bre , & celle qui avoit été destinée

à *Tom Jones* : il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à sauver sa réputation.

Elle se mit à crier de nouveau au meurtre ! à la violence ! & l'Hôteſſe étant enfin accourüe au bruit, la Dame *Waters* l'accabla des reproches les plus aigres , ſur le peu de ſureté d'une maiſon , ou une femme de condition ſe trouvoit expoſée à ſe voir ravir dans ſon lit & la vie & l'honneur.

L'Hôteſſe cria bientôt auſſi haut qu'elle , en ſoutenant que ſa maiſon, ainſi que ſa réputation, avoient toujours été ſans tache ; & demanda , en jurant , aux hommes la cauſe de toute cette avanie.

Fitzpatrick , la tête baiffée , répéta qu'il avoit fait une mépriſe , & qu'il en demandoit pardon ; après quoi , ſon ami l'emmena dans ſon appartement.

Jones , qui avoit trop d'eſprit pour n'avoir pas faiſi l'idée de Madame *Waters* , (à propos de la porte qui communiquoit dans ſa chambre) ſoutint fermement , qu'ayant

entendu enfoncer celle de cette Dame, sans sçavoir à quel dessein, il étoit accouru pour la défendre.

L'Hôteffe affirma à son tour, qu'il n'avoit jamais été commis dans sa maison ni vol, ni violence; & leur fit une longue énumération de toutes les personnes de qualité qui, de tems immémorial, avoient logées chez elle. On l'écouta patiemment: la Dame feignit enfin de s'appaiser; *Jones*, après l'avoir assurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger aussi imminent pour le déterminer à paroître devant elle dans un état aussi peu régulier, prit congé d'elle, & se retira dans sa petite chambre. Et l'Hôteffe, en souhaitant plus de repos pendant le reste de la nuit à Madame *Waters*, se retira dans sa cuisine.



C H A P I T R E - I I .

Conversation de l'Hôtesse avec sa Servante. Arrivée d'une autre jeune Demoiselle dans l'Hôtellerie.

LA tête encore toute échauffée de cette aventure, l'Hôtesse se ressouvint que *Susanne* seule avoit pû ouvrir la porte de la maison au nouveau venu, Auteur de tout le désordre. Elle courut interroger cette fille.

Susanne lui raconta toute l'histoire, à quelques circonstances près, telle que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, dont elle imaginoit que sa maîtresse n'avoit pas grand intérêt d'être instruite.

Mais l'Hôtesse ayant témoigné à *Susanne* combien elle compatissoit aux allarmes que la pauvre Dame avoit ressenties, par rapport à sa vertu menacée, la Servante ne put s'empêcher de consoler sa Maîtresse, en lui affirmant qu'elle

avoit très-distinctement vû M. *Jones* sauter à bas du lit de Madame *Waters*.

Cette déclaration renouvela toute la fureur de l'Hôteffe, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre *Susanne*. La belle histoire ! s'écria-t-elle ; elle est en vérité bien vraisemblable ! une femme, en pareil cas se fera avifée de crier, & de s'accuser elle-même ?..... Eh, quelle preuve prétends-tu donc qu'elle pût donner de son innocence, que celle d'avoir appelé du secours ? vingt témoins ne font-ils pas en état de le déposer ? Dispensez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir répandre un tel scandale sur mes Hôtes : songez du-moins que ma maison s'en ressentiroit ; & que jamais gens capables de pareilles indignités ne logerent chez moi.

Ainsi, lui dit *Susanne*, je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non sans doute, repartit l'Hôteffe, il faut s'en défier ; & je démentirois les miens en pareil cas : il faut

bien d'autres preuves pour accuser des personnes de condition. Ai-je livré, depuis six mois, un plus beau souper que celui qu'ils me commanderent hier au soir ? vis-tu jamais des personnes plus polies, & de meilleure humeur ? ont-ils trouvé un mot à redire au poiré de *Worcestre* que je leur ai donné pour le plus fin *Champagne* ? n'en ont-ils pas bû deux bouteilles ? Il est vrai qu'il vaut le meilleur *Champagne* du Royaume, sans quoi je me ferois bien gardée de le présenter à gens comme eux. Non, non, encore un coup, je ne croirai jamais que des personnes si bien élevées soient capables de s'oublier jusqu'à ce point.

Susanne ainsi condamnée au silence, on parla d'autre chose. L'Hôteffe apprit, que l'Irlandois nouveau venu, étoit arrivé en poste, & que ses domestiques & les chevaux étoient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à ce Gentilhomme s'il ne souhaitoit point souper.

La Servante lui rapporta , que les deux Irlandois étoient déjà couchés , & endormis dans le même lit : ce qui indigna l'Hôteffe jusqu'au point d'en conclure , que deux hommes de cette espèce avoient fans doute pû former de longue main le complot de voler Madame *Waters*.

Elle avoit pourtant grand tort ; car M. *Fitz-Patrick* étoit réellement né Gentilhomme , quoique très-gueux. Il est vrai , que s'il n'avoit pas le cœur beaucoup meilleur que la tête , il étoit pourtant incapable , ainsi que son ami , d'aucune lâcheté de cette espèce. Sa générosité avoit même été poussée si loin , qu'après avoir eu de gros biens de sa femme , il lui restoit à peine de quoi vivre , s'il ne la forçoit pas à vendre certaines rentes assignées sur sa tête. C'étoit même les efforts qu'il avoit faits pour l'y contraindre , qui joints à son extrême jalousie , avoient enfin déterminés Madame *Fitz-Patrick* à se sauver de chez son mari.

La fatigue que ce Gentilhomme avoit effuyée depuis *Chester*, quelques contusions dont il avoit le corps un peu moulu, & le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse, étoient donc les seules raisons qui avoient engagé M. *Fitz-Patrick* à accepter sans façon la moitié du lit de son compatriote.

Le Laquais & le Postillon ne pensoient pas tout-à-fait de même : ils demanderent à manger ; & l'Hôteffe, après s'être à peu près assurée, par plus d'un interrogatoire, que M. *Fitz-Patrick* n'étoit pas en effet un larron, venoit de leur servir quelques morceaux de viande froide, lorsque *Partridge* arriva dans la cuisine.

Il avoit d'abord été éveillé par la scène bruyante que nous venons de raconter ; mais, tandis qu'il faisoit ses efforts pour se rendormir, une choüette l'avoit régélé d'une si belle aubade, qu'après avoir sauté à bas de son lit en tremblant, & s'être habillé à la hâte,

Il s'étoit venu mettre sous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuisine.

Son arrivée empêcha l'Hotesse de retourner au lit, quoiqu'elle se fût déjà déterminée à laisser ses deux nouveaux Hotes à la garde de *Susanne*. Mais l'ami du jeune M. *Alworthy* n'étoit pas pour elle un homme à négliger, surtout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le Laquais Irlandois se retiroit, & le Postillon alloit le suivre : *Partridge* l'arrêta, en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avoit commandé. Le bon Pédagogue n'osoit pas retourner seul au lit : il ignoroit si l'Hotesse seroit d'humeur à lui tenir longtems compagnie ; il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant, un autre Postillon frappa à la porte de l'Hotel-lerie ; sur quoi *Susanne* dépêchée, rentra bientôt, suivie de deux jeunes Demoiselles en habits de voyage, l'une desquelles étoit si riche-

ment galonnée , que *Partridge* & son postillon se leverent tout étonnés de leur place , tandis que l'Hostesse courant au-devant de ces Dames , les accabloit de complimens.

La jeune Dame , au bel habit , s'approchant avec un sourire gracieux , demanda seulement qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine , attendu le froid excessif de la nuit , pourvu cependant que personne ne se déplaçât pour elle.

Ceci regardoit *Partridge* , qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre , frappé d'étonnement & d'admiration. Il est vrai que rien n'étoit plus beau que cette jeune personne.

Après avoir envain prié *Partridge* de reprendre sa place , la Dame ôta ses gants , & laissa voir des mains , * dont la blancheur &

* L'Original dit... *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés , excepté celle de se fondre au feu.* Eudroit-il

La beauté éblouirent la compagnie. Sa compagne , qui avoit l'honneur d'être sa femme-de-chambre , tira auffi les fiens , fans doute pour montrer aux yeux des assistans le plus parfait de tous les contrastes.

Je voudrois bien , Madame , dit la dernière , que vous ne vous exposassiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains terriblement que vous ne vous trouviez hors d'état de soutenir tant de fatigue !

Cela n'est pas douteux , s'écria l'Hôteffe , & ce n'est sûrement pas l'intention de Madame. Ah , bon Dieu , vouloir aller plus loin cette nuit ! Madame me permettra de la supplier de n'en rien faire : ce seroit vouloir absolument périr. Soupevez plutôt ici , Madame , & ordonnez tout ce qui pourra vous plaire.

Je crois , répondit la jeune Dame , qu'il seroit plutôt heure de déjeuner ; mais je ne puis rien manger

parler ainsi , pour éviter le reproche de trop franciser les Traductions Angloises.

maintenant ; & si je reste ici , ce sera seulement pour m'y reposer une heure ou deux. Cependant , si vous pouvez me faire un petit *chaudeau* * bien foible , j'essayerai de le prendre.

Oh , cela sera fait , Madame , répliqua l'Hotesse , nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne ? lui dit la jeune Etrangere.

Pardonnez-moi , Madame , & je défie qu'on en trouve de meilleur dans tout le pays ; mais souffrez que je vous supplie de manger un morceau !

Je ne le puis en vérité , lui dit la Dame. je n'ai besoin que de repos ; faites-moi préparer une chambre : c'est tout ce que je vous demande.

L'Hotesse , alors , dont les chambres les plus propres étoient occu-

* *Sack-whey*. Cette Boisson se fait en Angleterre , avec du vin d'Espagne , ou de Canaries , du petit-lait , du sucre , &c.

pées, voulut faire lever les deux Irlandois : l'Inconnuë s'y opposa, & se contenta d'une autre, où l'on envoya allumer du feu. L'Hotesse toujours officieuse, ne vouloit pas absolument que l'Etrangere montât, jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant, répliqua-t-elle ; il n'y a peut-être que trop longtems que j'empêche Monsieur (en montrant *Partridge*) de s'approcher du feu ; & dans un tems aussi froid que celui-ci, c'est une espèce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, tenant sa femme de chambre sous le bras, & conduite par l'Hôtresse, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuisine retentissoit des louanges de la jeune Demoiselle. Il est certainement dans la beauté une puissance à laquelle peu de personnes sont capables de résister : car l'Hôtresse elle-même, quoique piquée du refus qu'on avoit fait de man-

ger chez elle , avoua qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus aimable.

C H A P I T R E I I I .

Grande Découverte !

DÈS que la femme-de-chambre eut mis sa Demoiselle au lit , elle redescendit dans la cuisine , & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter , que sa Maîtresse l'étoit peu : elle dénigra tout , trouva tout détestable , & s'empara seule du feu , sans égards pour M. *Partridge* même , à qui elle y laissa à peine une petite place. Elle mangea pourtant , & but à proportion , c'est-à-dire beaucoup ; puis s'humanifant par degrés vers la fin du repas , elle interrogea l'Hôteffe sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

L'Hôteffe , très-mal édifiée des

airs de hauteur de la Soubrette ,
 fait l'occasion de lui prouver que
 cette même Hôtellerie , pour la-
 quelle on avoit d'abord marqué
 tant de mépris , étoit pourtant ac-
 tuellement remplie de gens de con-
 dition.

Elle en groffit le détail avec em-
 phase , & ne manqua pas de citer
 parmi ses Hôtes , M. *Alworthy* , fils
 & héritier du fameux *Squire Al-*
worthy , du Comté de *Sommerfet*.

Vous m'apprenez , dit la femme-
 de-chambre étonnée , une étrange
 nouvelle ! je connois M. *Alwor-*
thy du Comté de *Sommerfet* ; mais
 je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonneriez , Ma-
 dame , dit *Partridge* un peu dé-
 concerté tout le monde le
 connoît pour son fils , quoiqu'il
 n'ait pas été marié à sa mere
 mais il n'en est pas moins certai-
 nement son fils , & ne sera pas
 moins certainement son héritier ,
 qu'il est certain que son nom est
Tom Jones.

A ces mots , la femme-de-cham-

bre , laissant tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche , quoi ! s'écria-t'elle , est-il possible que M. *Jones* soit actuellement ici ? *Quare non ?* répondit *Partridge* , la chose est non seulement possible , mais elle est vraie.

La Soubrette ne dit plus mot. Elle se hâta d'achever son souper ; & courut à la chambre de sa Maîtresse.

Madame !.... Madame , s'écria-t'elle en entrant , devinez , devinez s'il est possible , qui est couché sous même toit que vous ?

Sophie , car c'étoit elle-même , tressaillant tout-à-coup , & sautant à bas de son lit , Dieu ! dit-elle d'une voix entrecoupée , feroit-ce mon pere ?

Non , non , rassurez-vous , Madame , lui dit *Honora* en souriant , c'est bien un autre homme qu'un pere ! c'est M. *Jones* , c'est lui-même qui est dans la maison..... M. *Jones* ! interrompit *Sophie* en rougissant ; cela n'est pas possible , je ferois trop heureuse.

Le fait ayant été certifié par la femme-de-chambre Cours , vole , va le chercher , ma chere *Honora* , s'écria *Sophie* : je veux le voir dans le moment.

Honora n'avoit pas fitôt quitté la cuisine pour aller retrouver sa Maîtresse , que celle du logis avoit donné carrière à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme , qui s'étoit trop long-tems contrainte , avoit le cœur si gros , qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. *Partridge* , qui étoit dans les mêmes dispositions , fit *chorus* avec elle ; & (ce qui surprendra peut-être le Lecteur) poussa son ressentiment contre la femme-de-chambre jusques sur la Maîtresse. L'une , disoit-il , étoit plus aimable , mieux vêtue , & plus polie que l'autre : mais ni l'une ni l'autre , à les bien priser , ne valoient pas grand argent. C'étoit , tout au plus , deux aventurieres de *Bath* , forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel , suivant lui , que des

femmes de qualité courussent ainsi la nuit sans domestiques.... Dieu me pardonne ! interrompit l'Hôteffe , vous avez touché le but : jamais femme de condition n'arriva dans une Hôtellerie , sans commander à souper , fût-elle fûre de n'en pas manger un morceau.

Ils en étoient-là , lorsque Mlle *Honora* vint s'acquitter des ordres de *Sophie* , en priant l'Hôteffe d'envoyer éveiller M. *Jones* , & de lui dire, qu'une Dame qui venoit d'arriver , avoit à lui parler. Adressez-vous à Monsieur , répondit l'Hôteffe , en montrant *Partridge* , il est l'ami de M. *Jones* : ce que vous exigez de moi , n'est pas de mon métier ; & je vous donne le bon soir.

Honora , voyant l'Hôteffe décampée , s'adressa à *Partridge* , & n'en fut pas mieux accueillie : mon ami , dit-il , s'est couché fort tard , & trouveroit fort mauvais d'être éveillé sitôt. Il en sera ravi , répondit *Honora* , c'est moi qui vous le garantis !.... En tout autre tems
peut-

peut-être , repartit l'autre ; mais maintenant , *non omnia possumus omnes* : il est occupé , vous dis-je.... il est occupé. Eh , avec qui donc , s'il vous plaît ? interrompit la femme-de-chambre. Eh, mais.... avec une autre femme apparemment , lui dit *Partridge*. Que veut dire ce drôle-là , avec son autre femme , s'écria *Honora* toute émuë ? Point de drôle , s'il vous plaît , mamie , s'écria à son tour *Partridge* , je sçais ce que je dis , apprenez à en faire de même ; & allez rendre compte du succès de votre message.

Honora furieuse , & indignée des propos de *Partridge* , bien moins honnêtes que nous ne les rapportons , remonta toute enflâmée chez sa maîtresse , à qui loin de rien cacher de ce qu'elle venoit d'apprendre , elle crut devoir l'exagérer encore , pour la détacher d'un Amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de *Moly* fut même remise sur le tapis , & ornée de toutes les circonstances qu'*Honora*

crut les plus capables de piquer sa maîtresse contre un infidèle qui l'avoit toujours trompée.

Sophie étoit trop abattuë pour songer à opposer une digue au torrent d'éloquence de sa femme-de-chambre. Elle l'interrompit pourtant enfin. Je ne croirai jamais cette horreur, lui dit-elle : C'est quelque infame calomniateur qui noircit mon amant.... Et tu prétens, qu'il se dit son ami ! Vit-on jamais l'amitié trahir de pareils secrets ?...

Tandis que *Sophie*, déchirée par ses incertitudes, ne sçavoit plus que croire, ni que résoudre, *Susanne* étoit arrivée dans sa chambre avec le *chaudeau*. *Honora* en avertit sa maîtresse, en lui conseillant tout bas de fonder cette fille, qui probablement pouvoit l'instruire de la vérité. *Sophie* approuva cette idée ; elle interrogea adroitement *Susanne*, qui, au moyen de quelques *Guinées*, & d'une promesse solennelle qui lui fut faite de ne rien dire à sa maîtresse, déclara tout ce qu'elle sçavoit : c'est-à-dire

beaucoup plus que la triste *Sophie* n'en eût voulu sçavoir.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de *Sophie*, pendant le cruel récit de la servante. Elle n'ouvrit la bouche, quand cette fille n'eut plus rien à dire, que pour la prier d'ordonner au Postillon de préparer au plutôt les chevaux.

Restée seule avec sa fidelle femme-de-chambre : je ne fus jamais si tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques instans. Je suis maintenant convaincuë combien l'objet de ma tendresse est véritablement méprisable. Oui, ma chere *Honora*, oui, je te jure que je suis tranquille, & que mon cœur est libre !..... Ceci se disoit pourtant en versant un torrent de larmes.

Après quelques minutes employées de la part de cette Amante affligée à assurer *Honora*, que son cœur étoit libre, *Susanne* vint avertir que les chevaux étoient prêts ; & *Sophie*, en s'essuyant les yeux, se dispoit à partir, lors-

qu'il lui vint une idée que sa passion rendoit en cet instant bien naturelle. Elle voulut que *Jones* pût ne pas ignorer qu'elle avoit passé une partie de la nuit dans cette Hôtellerie ; & qu'il en fût instruit de façon à détester sa propre ingratitude , au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre de tendresse pour l'Amante qu'il avoit volontairement perdue.

Le Lecteur se ressouvient sans doute du manchon , qui a déjà joué un si grand rôle dans cette Histoire. Ce même manchon n'avoit jamais quitté le bras de *Sophie* depuis le départ de *Jones*. Elle chargea *Susanne* , après y avoir attaché son nom avec une épingle , de le porter sur le lit de *Jones* ; & de le mettre si bien en vue, que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son perfide , lorsqu'il rentreroit dans son appartement.

Cette disposition exécutée , *Sophie* , en protestant toujours à sa chère *Honora* , que son cœur n'avoit jamais été plus libre , paya l'Hôte

tesse , monta lestement à cheval ;
& partit.

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l'Hôtellerie

IL étoit environ six heures du matin , & le monde commençoit à descendre dans la cuisine , lorsque *Jones* , qui étoit retourné dans son lit , fit appeller *Partridge*. Ce dernier se plaignit amèrement de la mauvaise nuit qu'il avoit passée , & tenta encore une fois d'engager notre héros à ne pas pousser plus loin son voyage : mais la façon dont cette proposition fut reçue fit bientôt changer de propos au Pédagogue. Je crois , dit-il , Monsieur , que cette maison n'est pas une des plus honnêtes de ce monde : ce n'est même pas sans peine que j'ai empêché deux femmes de troubler votre repos cette nuit.... mais , que vois-je ! je crois , Dieu

me pardonne , qu'elles ont trouvé le secret de pénétrer dans votre chambre ? J'apperçois à terre un manchon qu'elles y ont fans doute oublié.

Partridge , après l'avoir ramassé , alloit le mettre dans sa poche. Notre héros voulut le voir auparavant.

Ce manchon étoit si remarquable , qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée , *Jones* l'eût certainement reconnu. Mais , que ne devint-il pas , en lisant sur le petit papier *Sophie Western !.....* O Ciel , s'écria-t'il , par quel prodige ce manchon se trouve-t'il ici ?

Je l'ignore , répondit *Partridge*. Ce que je sçais , c'est qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre sommeil , si je l'eusse voulu souffrir. Où sont-elles ? lui cria *Jones* , en sautant à bas de son lit , & s'habillant déjà. A quelques milles * d'ici ,

* On compte par milles en Angleterre , & non pas par lieuës.

si elles ont toujours marché , répondit *Partridge*.

Notre héros n'eut pas besoin de plus grands éclaircissemens pour être pleinement convaincu que la porteuſe du manchon étoit ſa chère *Sophie*.

Quel moment pour lui ! ſes penſées , ſes regards , ſes diſcours , ſes actions , ſeront ſuppléées par l'imagination du Lecteur.

Après avoir maudí mille fois *Partridge* , ſans s'être trop épargné lui-même , il ordonna à ce pauvre haíre qui trembloit de tous ſes membres , de courir lui louer des chevaux à quelque prix que ce pût être. Enſuite , ayant achevé de s'habiller à la hâte , il descendit , pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit de donner.

Mais avant que d'en venir à ſon arrivée dans la cuiſine , il faut néceſſairement rendre compte de ce qui s'y étoit paſſé depuis que *Partridge* en étoit forti pour monter chez ſon Maître.

Le Sergent venoit de partir avec

son détachement , lorsque les deux Gentilshommes Irlandois se leverent , & descendirent en , se plaignant du tapage de la nuit qui les avoit empêché de fermer l'œil.

Il faut encore sçavoir , que le carosse à quatre chevaux , arrivé de la veille , avec une jeune Dame & sa femme-de-chambre , n'étoit qu'un carosse de louage , dont le cocher apprenant que M. *Maklachland* alloit à *Bath* , étoit venu lui offrir une des deux places qui restoient vuides dans sa voiture. M. *Maklachland* , non seulement accepta la proposition , mais engagea même son ami *Fitz-Patrick* à remplir la quatrième place vacante : ce qu'il accepta d'autant plus volontiers , qu'il se croyoit sûr de rencontrer sa femme à *Bath*.

Maklachland , qui étoit le plus délié des deux Irlandois , ayant appris du cocher , que la Dame qu'il avoit amenée venoit de *Chester* , soupçonna d'abord que ce pouvoit être la femme de son ami , & lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut

pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. *Fitz-Patrick*, qui sans chercher d'autres lumières, regrimpe l'escalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir ou les enfonce, insulte l'un, demande excuse à l'autre, cherche, remuë, renverse, visite tous les coins de la maison, & finalement ne trouve rien.

Il redescendoit tristement dans la cuisine, lorsqu'un homme aussi bruyant que lui y faisoit son entrée, avec une suite nombreuse.

Mais, pour sçavoir qui c'est, ainsi que bien d'autres choses importantes, il faut, s'il vous plaît, attendre le Chapitre suivant.



CHAPITRE V.

Conclusion des aventures de l'Hôtellerie d'UPTON.

A Pprenez donc d'abord , ami Lecteur , que ce Gentilhomme arrivant , étoit M. *Western* en personne , courant après sa fille ; & qui non seulement l'eût rencontrée , s'il étoit arrivé deux heures plutôt ; mais encore sa nièce avec elle : car il faut aussi vous apprendre , que cette nièce n'étoit autre que l'épouse de M. *Fitz-Patrick* ; qui , ayant été élevée par la sage Madame *Western* , s'étoit sauvée de chez elle , il y avoit environ cinq ans , pour épouser cet Irlandois , contre le gré de sa famille.

Cette Dame étoit partie de l'Hôtellerie à peu près en même-tems que *Sophie*. La voix redoutable de son mari , qu'elle avoit reconnu dans le corridor , lors de son incur-

sion chez Madame *Waters*, l'avoit tellement effrayée, qu'ayant sur le champ fait appeller l'Hôtesse, à qui elle avoit abondamment graissé la patte, elle en avoit obtenu des chevaux pour s'esquiver au plûtôt par une porte de derriere.

M. *Western*, & M. *Fitz-Patrick* son neveu, ne se connoissoient point; & l'espece de rapt que ce dernier avoit commis pour parvenir à son mariage, avoit tellement irrité l'oncle, qu'il n'avoit plus voulu entendre parler ni du mari ni de la femme.

La cuisine étoit maintenant un vrai théâtre de confusion. *Western* juroit en demandant sa fille, *Fitz-Patrick* rugissoit en demandant sa femme, lorsque *Jones* parut, avec le manchon de *Sophie* à la main.

A cet aspect, *Western* pouffant le cri ordinaire des chasseurs à la vuë du gros gibier, s'élança sur *Jones*: le voilà! le voilà, dit-il, je le tiens le maudit renard! à moi! à moi! la femelle n'est sûrement pas loin!.....

Le jargon qui suivit ce coup de surprise pendant quelques minutes , est un composé de différentes choses , dites & criées en même-tems , qui seroient aussi difficiles à rendre , & aussi peu agréables pour le Lecteur , que certains Chœurs d'Opera pour certaines oreilles.

Jones s'étant enfin dépêtré de *M. Western* , & quelques-uns des assistans s'étant mis entre eux deux , notre Héros protesta hautement de son innocence , & affirma qu'il n'avoit pas vû *Mlle Western*. Vous avez tort de le nier , lui dit en se levant le *Ministre Supple* , surtout dans le moment où la preuve convainquante du contraire se trouve dans vos mains. Je suis moi-même en état d'affirmer , que le manchon dont vous faites parade , est celui de *Mlle Sophie* : je le lui ai vû si souvent , que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille ! s'écria *Western* en fureur. Quoi ce grelin auroit pris le manchon de ma fille ! Messieurs , soyez témoins du vol :

Le criminel est pris les mains garnies : où est le *Juge de paix* ? coquin, où est ma fille ?

Eh, de grace, Monsieur, lui dit *Jones*, daignez calmer vos sens. Ce manchon, j'en conviens, est celui de Mlle *Sophie* ; mais je jure, sur mon honneur, que je ne l'ai point vuë !

A ces mots, M. *Western*, suffoqué par la rage, se trouva hors d'état d'articuler sa réplique.

Quelqu'un des domestiques avoit trouvé le moment, pendant cette bagarre, d'instruire *Fitz - Patrick* de ce qu'étoit M. *Western*. Le bon Irlandois, croyant avoir trouvé l'occasion de rendre un service agréable à l'oncle de sa femme, s'approcha de *Jones*, & lui dit : vous devriez rougir, en soutenant devant moi, que vous n'avez pas vu cette jeune Demoiselle, tandis que je vous ai surpris tous deux en même lit.

Venez, Monsieur, dit-il à *Western*, je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Tout, jusqu'au Ministre même, suivit l'Irlandois, qui fit dans la chambre de Madame *Waters* une seconde entrée aussi éclatante que l'avoit été la première.

Cette Dame étoit endormie ; l'air sauvage & hagard de M. *Western*, premier objet qu'elle apperçut dans sa ruelle, pensa la faire mourir de peur. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems : le premier coup d'œil avoit suffi au pere de *Sophie*, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il se retira sans rien dire ; & la compagnie de même. Toute la maison ayant été visitée du haut en bas avec le même succès, M. *Western* très-désolé, revint dans la cuisine, où il retrouva *Jones* gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à luire, un vacarme aussi violent avoit tout mis sur pieds dans l'Hôtellerie. Le *Juge de paix* du Comté de *Worcestre*, étoit par hazard logé dans la maison. M. *We-*

Stern lui porta sa plainte ; le manchon fut produit comme pièce de conviction ; & notre Héros alloit être arrêté juridiquement , lorsque la servante *Susanne* , après avoir demandé audience , déclara que *Sophie* elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accusé.

Si ce fut l'amour de la justice , si ce fut un autre sentiment moins désintéressé qui porta *Susanne* à faire cette démarche , c'est ce que nous ne déterminerons pas ; mais son témoignage parut d'un si grand poids aux yeux du Juge , qu'il leva l'audience , en déclarant notre Héros déchargé de l'accusation intentée par *M. Western* ; qui , parlant à son tour , & donnant le Juge & tous les assistans au D..... remonta à cheval , pour poursuivre sa fille , sans répondre aux complimens de son neveu *Fitz-Patrick* , réclamant envain la parenté , & sans reconnoissance pour l'important service que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Foucade cependant très-

heureuse pour l'ami *Jones* , puisqu'elle empêcha M. *Western* de se souvenir du manchon qu'il laissoit au bras de notre Héros , & que ce dernier n'eût jamais rendu qu'avec la vie.

Il ne tarda pas non plus à se mettre en route avec le bon *Partridge* , dans la ferme résolution de ne jamais abandonner la recherche de son adorable *Sophie* , jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Il ne put même se résoudre à prendre congé de Madame *Waters*. Il détestoit jusqu'à son souvenir , n'attribuant qu'à elle seule le malheur qu'il avoit eu de manquer l'occasion d'une si chere entrevüe avec *Sophie* , à qui il jurtoit de nouveau , & bien sincérement , une constance éternelle.

Quant à Madame *Waters* , elle profita de la commodité du carosse , pour se rendre à *Bath* , avec les deux Gentilshommes Irlandois , après avoir payé pour le louage des habits de l'Hôteffe à peu près le double de leur valeur. Des gens prétendent , qu'elle n'aida pas peu

M. *Fitz-Patrick* à se consoler , chemin faisant , de la perte de son épouse : c'est pourtant ce que nous n'osons certifier , faute de preuves suffisantes.

Telle fut la fin des étonnantes aventures que rencontra M. *Jones* dans la fameuse Auberge d'*Upton* , où l'on parle encore aujourd'hui des charmes & de la beauté de *Sophie* , sous le nom du bel Ange de *Sommerfet*.

C H A P I T R E VI.

Où l'Histoire rétrograde.

Avant que de pousser plus loin notre Histoire , il paroît assez convenable de rendre raison de ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'apparition de *Sophie* & de son pere à l'Hôtellerie d'*Upton*.

Le Lecteur est prié de se rappeler , que dans le quatrième Chapitre du septième Livre de cette

Histoire , nous avons laissé *Sophie* après un long débat entre l'amour & le devoir , décidant suivant l'usage , en faveur du premier. Ce débat , comme nous l'avons dit , s'étoit élevé à la suite d'une visite que son pere lui avoit faite , & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à consentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. *Blifil* & elle.

Repartons maintenant de -là , pour suivre notre narration.

L'espece de promesse que *Sophie* avoit faite à son pere , de ne plus résister à sa volonté , avoit tellement enchanté M. *Western* , que toute la maison s'en étoit sentie au souper. La biere avoit été si libéralement prodiguée dans la cuisine , qu'avant onze heures sonnées , tout étoit yvre dans le Château , excepté Madame *Western* , & sa belle *Sophie*.

Le lendemain , de grand matin , un Messager fut dépêché à M. *Blifil* , pour l'avertir des heureuses dispositions de sa future , afin qu'il vînt les confirmer par sa présence. On

peut juger qu'il ne se fit point attendre.

A son arrivée, le déjeuner fut servi dans la belle Salle du Château, & l'on envoya un Laquais pour en avertir *Sophie*.

Divin *Shakespeare*, que n'ai-je ta plume ! sublime *Hogarth*, que n'ai-je ton pinceau ! J'espérerois peut-être de peindre avec énergie l'air pâle & triste, les regards égarés, & les frémissemens du malheureux Domestique, qui vint annoncer en bégayant..., que l'on ne trouvoit point *Sophie*.

On ne la trouve point ! s'écria *M. Western*, en se levant de son fauteuil. Mor ! tête ! ventre ! sang & furies ! Où, quand, comment, quoi ?..... On ne la trouve point ! Où donc est-elle ?

Là, là ! mon frere, lui dit *Madame Western*, avec son sang froid politique : vous vous passionnez toujours pour rien, ou sans sçavoir pourquoi. Ma nièce, j'en suis sûre, se promène actuellement dans le jardin ; & vous voilà aux champs !

Vous devétez , en vérité , si déraisonnable , qu'il n'est plus possible de vivre avec vous.

Oh !... en ce cas , répondit-il , en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en étoit sorti , si ce n'est que cela , à la bonne heure ! mais , sur mon ame , la réponse de ce drôle-là m'avoit d'abord renversé la cervelle. Que l'on sonne la cloche , que l'on cherche dans le jardin , qu'on lui dise que nous sommes ici.

Ces ordres donnés , *M. Western* se replongea tranquillement dans son fauteuil.

Deux choses ne furent jamais plus exactement le revers l'une de l'autre , que ce frere & cette sœur. L'un ne prévoyoit jamais , n'entrevoit même jamais rien dans l'avenir , mais faisissoit avec beaucoup de sagacité les choses présentes ; la sœur discernoit , réalisoit tout dans le plus grand éloignement , mais ne voyoit plus rien dès que l'objet étoit devant ses yeux. Le Lecteur connoît sûrement

des gens faits comme cela. Les talens de ceux-ci étoient vraiment extraordinaires. Car , si la sœur prévoyoit souvent ce qui ne pouvoit jamais arriver , le frère voyoit presque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame *Sophie* , suivant le rapport des domestiques, ne se trouvoit pas plus dans le jardin que dans sa chambre.

Pour le coup , rien ne fut plus capable de retenir le père : toute la maison accourut à sa voix ; hommes , femmes , enfans , tout fut rassemblé dans le jardin , tout eut ordre de chercher & de crier *Sophie* , & lui-même s'en acquitta jusqu'à perte d'haleine. La confusion regnoit partout , dura longtems , & ne produisit rien ; c'est assez l'ordinaire. Fatigué , triste , & très-enroué , le bon M. *Western* retourna enfin dans la salle , se rejeta en jurant dans son fauteuil , & sa sœur lui parla ainsi :

Je suis véritablement touchée ,

mon frere , du malheur imprévu qui vous arrive ; & de ce que la conduite de ma nièce jette un opprobre aussi humiliant sur une famille telle que la nôtre ; mais vous sçavez à qui vous en prendre , & si vous êtes juste , vous vous en accuserez seul. Tout dépend de l'éducation , mon frere ; & celle qu'a reçüe de vous ma nièce , fut toujours contraire à mes avis. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condescendance ridicule pour les volontés d'un enfant ! Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée ! mais, que dis-je, n'ai-je pas plus fait encore ? n'ai-je pas entrepris , en prenant cet enfant chez moi , de déraciner tous les mauvais principes dont vous l'aviez infectée ? de rectifier ses erreurs ? de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté en elle ? Vous m'enviâtes mon ouvrage ! vous reprîtes votre fille. Vous détruisîtes , en huit jours , tous les travaux de deux années. N'imputez donc rien qu'à vous-

même. Si vous m'eussiez laissé faire, jamais pareil accident ne seroit arrivé, jamais ma nièce n'eût fouillé la gloire de son sang. Ainsi consolez-vous, mon frere, en pensant bien que vous l'avez voulu; en convenant qu'une telle indulgence.....

Eh morbleu, ma sœur, interrompit *Western*, vous feriez jurer un Martyr..... que D..... m'allez-vous chercher? qu'appellez-vous mon indulgence?..... pas plus loin qu'hier au soir, ne l'ai-je pas encore menacée, si elle osoit résister à ma volonté, de l'enfermer pour jamais au pain & à l'eau dans sa chambre?..... Dieu me pardonne, vous seriez femme à impatienter *Job* même!.... Entendit-on jamais pareil propos? répliqua la sublime sœur. Ah, mon frere! si je n'avois pas le sang froid de cinquante de vos *Jobs* ensemble, vous me feriez perdre de vue toute décence. Pourquoi récriminer de mauvaise foi? ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas pressé cent fois de

vous reposer sur moi du soin de la conduire ? il vous a plû de tout gâter en un moment. Jamais pere sensé fit-il de telles menaces à sa fille ? Ne vous ai-je pas répété mille fois , que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de *Ciracsie* ? * Que ce monde-ci protege les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont seuls droit de nous gagner ? & que la violence & la rusticité ne peuvent rien sur nous ? La Loi *Salique* , grace au Ciel , n'est point connue ici ! Parlons vrai , mon frere ; vous avez une durété de caractère , une rudesse dans les façons , que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Il n'est pas étonnant que ma nièce n'ait pû s'y faire , & n'ait été mortellement faisie de votre dernier compliment. L'aveu que vous en faites , suffit même , puisqu'il faut tout vous dire , pour la jus-

* Peut-être vouloit-elle dire *Circassie*.

tifier devant le monde : traita-t-on jamais ainsi une femme ? Je le répète encore , consolez-vous , consolez-vous , mon frere , en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois , si vous m'en eussiez voulu croire.... Ici M. *Western* se leva brusquement , & après avoir lâché deux ou trois grosses imprécations, se sauva de la chambre.

Dès qu'il fut parti, sa sœur témoigna encore (s'il est possible) plus d'aigreur contre lui qu'elle n'avoit fait en sa présence ; elle prit M. *Blifil* , à témoin de la légitimité de son ressentiment ; & il se garda bien de n'être pas de son avis. Il excusa pourtant avec ménagement, M. *Western* , en rejetant sa faute sur les foiblesses trop ordinaires de l'amour paternel. Foiblesses inexcusables , s'écria Madame *Western* , puisqu'elles font la perte des enfans ! sentence à laquelle le poli *Blifil* accéda.

Madame *Western* , touchée de sa docilité , lui exprima combien elle

étoit sensible aux chagrins que lui caufoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de fon alliance. Elle condamna févérement la conduite de fa nièce , en rejetant pourtant toujours tout fur fon frere , dans tous les fens blâmable , & furtout pour ne s'être pas mieux affuré des vrais fentimens de fa fille.

Après une très-ample converfation fur ce fujet , dont le détail n'amuferoit peut-être pas le Lecteur , M. *Blifil* prit congé d'elle, & retourna chez lui , très-peu content de fa journée. Cependant les Principes de Philofophie qu'il avoit reçus de *Square* , & ceux de Religion que lui avoit inspirés *Tuakum* , joints à quelque autre chofe qu'il tenoit immédiatement de la Nature , le mirent en état de foutenir fon malheur avec plus de conftance que n'en ont les Amans vulgaires.



CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

IL est tems maintenant de revenir à *Sophie*, que le Lecteur, si tant est qu'il l'aime à moitié autant que nous l'aimons, fera bien-aise de voir échapper des griffes de son pere, & de celles de son très-peu tendre Amant.

Il étoit minuit sonné ; toute la maison, comme nous l'avons déjà dit, étoit plongée dans les bras du sommeil, & de l'yvresse ; Madame *Western* seule étoit profondément appliquée à la lecture d'une nouvelle brochure politique, lorsque notre héroïne, après avoir descendu doucement l'escalier, & ouvert aussi adroitement une des portes du Château, se trouva libre, & se hâta de se rendre au rendez-vous convenu avec sa femme-de-chambre.

Que l'amour donne de courage !
Sophie, la jeune & timide *Sophie* ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie, & arrêtée par son pere. Son cœur sentit pourtant quelque émotion d'une autre espece, lorsqu'arrivant à l'endroit désigné, au lieu d'y trouver *Honora*, elle apperçut de loin un Cavalier qui venoit vers elle à toute bride : mais sa terreur fut courte, & ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'*Honora* elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu de soupçonner cet homme, monta résolument en croupe derriere lui, & arriva bientôt à une petite Ville, distante d'environ cinq milles du Château, où elle eut la satisfaction de trouver sa chere *Honora*, couchée sur un gros balot de ses propres hardes, qu'elle n'avoit pû se résoudre à perdre un instant de vuë.

On mit alors en délibération,

quel chemin il convenoit de prendre , pour se soustraire aux poursuites de M. *Western* , qui selon toute apparence , seroit à cheval en peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londres , qu'elle avoit une extrême envie de voir, par plus d'une raison dont le Lecteur est déjà instruit.

Sophie , qui avoit plus à risquer qu'elle , pensoit différemment , & vouloit éviter tout grand chemin : elle parla haut , & l'emporta. Il fut arrêté , qu'on voyageroit à travers champs l'espace d'environ vingt milles , pour retomber ensuite avec plus de sûreté , dans la grande route de la Capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londres ; mais à peine eurent-ils fait deux cens pas hors du Cabaret, que le Guide eut ordre de prendre le chemin de *Bristol*.

A ces mots , soit hazard , soit malice de la part du Postillon , la Cavalerie s'arrêta tout à coup. *Sophie* , au risque de se tromper

dans sa conjecture, crut devoir promettre une récompense à son conducteur, s'il vouloit essayer de rendre la vigueur à ses chevaux ; mais il étoit aussi sourd qu'eux : le mot indéfini de *récompense*, opère rarement sur ses pareils. *Sophie* le sentit, & lui promit une *Guinée*. Il entendit alors, & voici sa réponse.

Mon Maître m'a expressément défendu de changer de chemin, sur peine d'être chassé : j'ai pensé l'être hier, pour avoir couru à travers le pays, avec un Gentilhomme venant de chez M. *Alworthy*, & dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez, Madame, si un pauvre homme peut hazarder de nouveau de perdre sa place, uniquement pour gagner une *Guinée* !

Eh bien, mon ami, tu en auras deux, répondit vivement *Sophie* ; mais quel est ce Gentilhomme qui venoit de chez M. *Alworthy* ? Je crois que c'est son fils, Madame, lui dit le Postillon, du moins l'appelle-t'on ainsi... Où alloit-il ? interrompit-elle. Aux environs de *Bristol*, à

vingt milles d'ici Conduis-moi au même endroit , lui cria *Sophie* , il y a trois *Guinées* pour toi.

Le fouet , & l'éperon , sembloient n'attendre que ces mots pour transformer nos mâtettes en vigoureux courriers , au grand regret de Madame *Honora* , qui croyoit ne pouvoir assez-tôt aller briller à Londres ; & à la grande satisfaction de l'aimable *Sophie* , qui croyoit ne pouvoir trop tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos Voyageuses arriverent au soleil levant dans le Village où *Jones* avoit rencontré le *Quaker* ; & *Honora* fut chargée , contre son gré , de s'informer adroitement de la route que notre Héros avoit prise. Nous difons , contre son gré , parce qu'elle avoit pris *Jones* en grippe depuis peu , à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle , & qu'elle auroit dû plutôt attribuer aux distractions qu'à l'avarice de notre Héros. Il est pourtant vrai , que le Guide auroit pû

donner à *Sophie* des éclaircissements plus aisés & plus sûrs : mais nous ignorons par quelle raison elle évita toujours de le consulter sur ce sujet.

Lorsqu'*Honora* eut pris ses informations de l'Hôtesse , *Sophie* envoya chercher des chevaux de louage , qui la conduisirent dans l'Hôtellerie où le pauvre *Jones* avoit été blessé par l'Enseigne *Northerton*.

Ici , la femme-de-chambre chargée de nouveau de la même enquête , n'eut pas plutôt interrogé l'Hôtesse , que celle-ci devina qui étoit , & ce que cherchoit *Sophie*. Bon Dieu ! s'écria-t'elle , (en s'adressant à *Sophie* elle-même qui entroit alors dans la cuisine) eh , qui l'auroit jamais pensé ! voilà , en vérité , le plus beau couple que l'on vit jamais de deux yeux ! ma foi , Madame , je ne m'étonne plus si le jeune Gentilhomme est si amoureux. Il m'avoit bien dit , que vous étiez la plus belle Demoiselle du monde ; mais je vois qu'il

ne m'a point menti. Dieu conserve le pauvre cher homme ! il me faisoit pitié ; oui , sans mentir , il me faisoit pitié , lorsque dans ses rêveries , je lui voyois embrasser tendrement son oreiller , qu'il appelloit sa chere *Sophie* ! j'ai fait tout mon possible pour le dissuader d'aller à la guerre ; je lui ai dit assez , qu'il n'y avoit que trop d'hommes qui n'étoient bons qu'à se faire tuer , & qui n'avoient pas , ainsi que lui , le bonheur d'être aimés d'une si belle Dame..... je crois , dit *Sophie* , en se retournant vers *Honora* , que la bonne femme extravague ?... Non , non , Madame , s'écria l'Hôteffe , je sçais ce que je dis : je suis au fait de tout le mystere , il ne m'a rien caché. Quel est donc le gredin , s'écria à son tour *Honora* , qui a eu le front de vous parler de ma maîtresse ? qu'appellez-vous gredin ? répondit l'autre ; parlez mieux , je vous prie , de celui-même dont vous me demandiez des nouvelles ; d'un jeune Gentilhomme char-

mant qui aime Madame *Sophie Western* de tout son cœur, & qui mérite aussi d'en être aimé. Il aime ma maîtresse, dites-vous !.... sçavez-vous bien ma bonne ?..... Eh, ma chere *Honora*, interrompit *Sophie*, ne vous emportez point contre elle : son intention n'est pas de me fâcher. Dieu men garde ! reprit l'Hôtesse, enhardie par la douceur des accens de *Sophie*, Dieu m'en garde, Madame !

Cette femme enfila alors un long & ennuyeux récit, de tout ce qui étoit arrivé à *Jones* dans l'Hôtellerie, & de tout ce qu'elle avoit appris de lui. Plus d'un passage de cette narration, eut droit de choquer notre Héroïne ; & plus encore sa Gouvernante, qui ne manqua pas cette occasion de nuire au pauvre *Jones*, en le dénigrant dans l'esprit de *Sophie*, dès qu'elles furent seules. Le joli galant ! répétoit-elle à chaque instant, avec un rire amer, qui prostituë le nom de sa maîtresse, dans tous les cabarets de Village !

Sophie ne voyoit pas cette imprudence de son Amant d'un œil aussi sévère, & se trouvoit peut-être plus flattée de ces violens transports d'amour exagérés par l'Hôteffe, qu'elle n'étoit choquée du reste. Elle imputoit le tout à l'extravagance, ou plutôt à l'effervescence de la passion d'un cœur franc & sincère.

Cet incident pourtant, lui ayant été rappelé dans la fuite, avec les couleurs odieuses dont *Honora* eut soin de le revêtir, ne servit pas peu à aigrir le ressentiment de *Sophie* contre *Jones*, lorsque l'aventure de l'Hôtellerie d'*Upton* donna si beau jeu contre lui à la Gouvernante.

Quelques Lecteurs austères n'auront sans doute pas attendu jusqu'ici à condamner la conduite de notre Héroïne, & à la regarder comme une de ces infantes de vertu hazardée, dont les amoureuses extravagances sont toujours plus dignes de mépris que de compassion légitime.

Ils font pourtant ici bien injustes. *Sophie* venoit d'être si violemment agitée par l'espoir & la crainte, par son devoir, par sa tendresse pour son pere, par sa haine pour *Blifil*, par sa pitié, (pourquoi n'avouërions-nous pas la vérité,) par son amour pour *Jones*; elle avoit été, dis-je, si effrayée par les menaces de *M. Western*, par celles de sa tante, & si touchée des derniers malheurs & des procédés de son Amant, que sa tête & son cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de sçavoir apprécier les conséquences de ses démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa femme-de-chambre. Le Guide eut ordre d'aller à *Glocestre*, pour de-là prendre directement la route de *Londre*.

Mais une rencontre qu'elles firent, les força de changer encore une fois de résolution. Ce Procureur, dont nous avons parlé

en dernier lieu dans le Chapitre sept du huitième Livre , & qui avoit dîné à *Glocestre* avec *Jones* , reconnut en passant Madame *Honora* , à qui il fit quelques politesses , auxquelles *Sophie* , pour le moment , fit peu d'attention.

Mais , à leur arrivée à *Glocestre* ; *Sophie* informée plus particulièrement par sa femme-de-chambre du caractère de cet homme , & de la promptitude avec laquelle il voyageoit , vit tout à craindre qu'il ne s'avifât d'aller donner des avis à son pere ; & d'être ratrapée , par M. *Western* , sur la route de Londres. Pour parer à cet inconvénient , elle loua des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas dessein de suivre ; & après s'être rafraîchie & reposée quelques heures à *Glocestre* , elle partit malgré l'obscurité de la nuit , & arriva en moins de quatre heures à l'Hôtellerie d'*Upton* , où nous l'avons vuë il n'y a pas longtems.

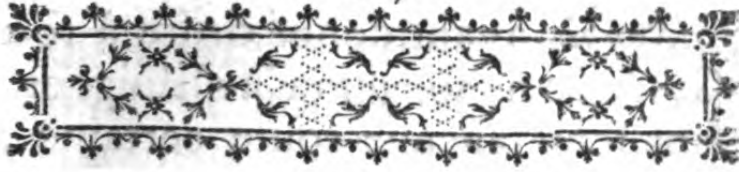
Après avoir ainsi tracé le voyage de notre Héroïne , depuis son

départ jusqu'à son arrivée à *Upton*, nous amenerons en peu de mots M. son pere au même endroit.

Le premier Guide que *Sophie* avoit pris , n'ayant pas manqué à son retour (sans doute par un pur esprit de charité) d'aller avertir M. *Western* de la route que sa fille avoit prise , il n'avoit pas été difficile de suivre ses traces jusqu'à *Glocestre* ; où M. *Western*, ayant appris que M. *Jones* étoit allé à *Upton*, n'avoit pas douté que sa fille n'eût choisi le même chemin.

Fin du dixième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

*Avantures de SOPHIE , après son
départ de l'Hôtellerie d'UPTON.*

Avant que notre Histoire eût été obligée de retourner en arriere , nous avons instruit le Lecteur des raisons qui avoient engagé *Sophie* & sa femme-de-chambre à partir si matin de cette fameuse Hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette jeune Amante , tandis que son peu digne Amant déplore son mauvais sort , ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie, ayant donné ordre à son Guide de ne songer qu'à s'éloigner, sans tenir aucune route certaine, avoit passé la *Saverne*, & n'étoit pas à un mille d'*Upton*, lorsque regardant derrière elle, la pauvre Demoiselle crut entendre plusieurs chevaux qui la suivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut lui fit ordonner à son Postillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vite, plus on les suivoit vivement; & les chevaux qui les suivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos Voyageuses.

Notre Héroïne, aussi accablée d'épouvante que de lassitude, alloit succomber à ce dernier malheur, lorsqu'une voix femelle des plus douces lui fit un compliment, auquel notre Héroïne effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui dissipa bientôt ses craintes.

Cette Cavalerie, qui avoit causé tant de frayeur à *Sophie*, consistoit en deux femmes & un Guide. Les deux troupes rassemblées a-

voient marché environ trois milles fans se dire un seul mot , lorsque *Sophie* , ayant abandonné un instant la bride de son cheval , se trouva tout de son long par terre.

On descendit pour la secourir : elle n'étoit heureusement point blessée ; & l'on se dispoit de toute part à remonter à cheval, lorsque les premiers rayons de l'Aurore ayant permis à deux de nos Dames de s'entre-regarder , on les entendit toutes deux s'écrier en même tems , ah ma chere *Sophie* ! ah , ma chere *Henriette* !

Cette rencontre imprévuë surprit beaucoup plus nos deux Cavalieres que je n'imagine qu'elle surprendra le Lecteur , qui s'est certainement déjà douté que la Dame Etrangere ne pouvoit être autre que l'Épouse de l'Irlandois *Fitz-Patrick* , cousine de *Sophie* , qui , comme l'on sçait fort bien , étoit partie du cabaret d'*Upton* quelques minutes après notre Héroïne.

La surprise & la joie de ces deux

cousines , qui avoient autrefois vécu ensemble dans la plus grande intimité chez Madame *Western*, ne leur permit pas d'abord de s'interroger mutuellement sur les causes d'une rencontre aussi singulière.

Madame *Fitz-Patrick* se trouva la première en état d'interroger *Sophie*. Mais, quoique la réponse parût devoir être aussi simple qu'aisée, notre Héroïne qui la trouvoit pourtant embarrassante, pria *Henriette* de vouloir bien suspendre sa curiosité jusqu'à la première Hôtellerie, que l'on espéroit de rencontrer bientôt.

Elles y arrivèrent enfin, mais si fatiguées, & surtout la pauvre *Sophie*, qu'il falut nécessairement l'enlever de dessus son cheval, & la porter dans une chambre, où Madame *Fitz-Patrick* informée que sa cousine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, obtint d'elle de se mettre au lit sur le champ.

Sophie se laissa d'autant plus ai-

fément persuader , que sa cousine ; après l'avoir assurée à tout hazard qu'elles n'avoient rien à craindre dans cet azile trop éloigné des routes ordinaires , offrit très-gracieusement de lui tenir compagnie , & de coucher à côté d'elle.

Les Dames ne furent pas fitôt au lit , que les deux Soubrettes convinrent aisément entr'elles d'en faire autant. Madame *Honora* , à l'exemple de sa Maîtresse , s'humanisa avec sa consœur *Abigail* ; & consentit, après beaucoup de complimens de part & d'autre , à l'admettre à l'honneur de partager sa couche.

L'Hôte , ainsi que tous ses pareils , avoit pour coûtume inviolable de s'informer soigneusement du nom , de la qualité , du pays , des affaires même des personnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord avec le Cocher , les Laquais , ou le Postillon , qu'il faisoit ses premières enquêtes ; il tiroit ensuite ce qu'il pouvoit des

Maîtres mêmes. Ici sa curiosité fut trompée : les Guides ne sçavoient rien , & les femmes - de - chambre dormoient. Grand sujet d'inquiétude pour lui !

Cet homme , quoique Cabaretier , passoit dans le Village pour un homme de poids : le Ministre même étoit à peine aussi considéré que lui. Son air rêveur & important , surtout lorsqu'il avoit la pipe à la bouche , (ce qui arrivoit souvent) sa façon mystérieuse de ne s'exprimer presque jamais que par monosyllabes , & à voix basse , n'avoient sans doute pas peu contribué à étendre sa réputation , & à le faire regarder comme l'Oracle de la Paroisse.

Ce politique Personnage , après avoir rêvé profondément quelques minutes sur l'arrivée de ces deux Dames ; sur ce qu'elles s'étoient mises au lit en plein jour , ainsi que leurs Suivantes ; & notamment , sur l'ignorance , peut-être affectée des Guides , tira tout à coup sa femme à part , & lui dit à l'oreil-

le , fçais-tu , *Marguerite* , quelles font les Dames logées actuellement chez nous ? ... Apprends que ce font sûrement les femmes ou les filles de quelques Seigneurs de la fuite du Prétendant , qui fans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du Duc de *Cumberland*.

Mon ami ! s'écria la femme , tu as certainement mis le nez dessus ; car l'une d'elles est vêtue comme une Princesse!... Cependant, quand je réfléchis à une chose.... Quand tu réfléchis , s'écria l'Hôte , d'un air & d'un ton méprisant..... Eh bien , à quoi réfléchis-tu ? Mais , dit la femme , c'est que cette Dame est trop humble & trop polie pour être une grande Dame : car , tandis que *Betty* bafinoit son lit , elle ne l'a appelée que *ma chere* , ou *mon enfant* ; & lorsque *Betty* a voulu la déchauffer , elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr ! répondit le mari , tout cela ne dit rien. Parce que tu as vû beaucoup de femmes de qualité , impertinentes , dures , & impolies

pour leurs inférieures , les crois-tu toutes faites dans le même moule ? Va , va , je me connois en gens ; & où je me mouille , d'autres se noyent. N'a-t-elle pas demandé un verred'eau, en entrant ici ? une bourgeoise auroit demandé du ratafia : ai-je menti ?..... Une femme de cette qualité , voyageroit-elle sans Laquais , si quelque occasion extraordinaire..... Va , c'est une des rebelles , j'en suis pour mon dire.

En vérité , dit la femme , elle est bien aimable ; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre , si tu te voyois forcé , comme je le crains , de la livrer à la cour ! Ne seroit-il pas bien fâcheux qu'une aussi-bonne , aussi douce personne , vînt à périr malheureusement !... Sotise , interrompit le mari. Mais , quant à ce que je dois faire dans un cas aussi grave , c'est ce qui n'est ma foi pas aisé à déterminer. J'espère , qu'avant son départ , nous aurons des nouvelles de la bataille : si le Prétendant avoit le dessus , cette femme , ne l'ayant pas

trahie , pourroit faire notre notre fortune.... Tu as ma foi raison , répliqua l'Hôteſſe ; & je ſuis ſûre qu'elle le feroit , car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme ; & je ferois au défefpoir qu'il lui arrivât mal... Pooh , ſ'écria l'Hôte , les femmes ſont toujours pitoyables ! Ne voudrois-tu pas que je riſquaſſe à me faire pendre , pour ſauver des rebelles ? Hem ! qu'en diſ-tu ? Non , en vérité , répondit la femme ; & ſuppoſé que nous la trahiſſions , qu'aura-t-on à nous reprocher ? C'eſt ce que tout autre feroit à notre place.

Tandis que notre Hôte , qui à ce qu'on voit , n'avoit pas tout-à-fait uſurpé la réputation de grand Politique , débattoit à part lui cette importante matiere , on vint lui apprendre que les rebelles , au moyen d'un ſtratagême , avoient gagné un jour de marche ſur M. de *Cumberland* , & pouſſoient droit à Londres. L'inſtant après , arriva un fameux *Jacobite* , qui prenant l'Hôte par la main , & la lui ferrant à

le faire crier : Tout est à nous, lui dit-il , mon ami ! dix mille braves François ont pris terre dans la Province de *Suffolk*. Tout est à nous, te dis-je ? Dix mille ? oui dix mille François !..... adieu , je cours me joindre à eux.

Ces nouvelles fixerent les irrésolutions de l'Hôte , qui se proposa de faire sa cour à la Dame , à son lever. Il ne doutoit plus maintenant , que ce ne fût Madame *Jenny Cameron* * elle-même.

C H A P I T R E II.

L'un des plus courts du Livre , où l'on trouvera pourtant un Soleil , une Lune , & en Ange.

LE Soleil venoit de se coucher, lorsque nos Dames se levèrent. Jamais *Sophie* n'avoit été plus fraî-

* Prétendue Maîtresse du Prince *Edouart*.
che

che ni plus belle ; & Madame *Fitz-Patrick* auroit pû passer pour une beauté , si elle n'eût pas été avec *Sophie*. Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la Servante de l'hôtellerie , qui en revenant dans sa cuisine , après avoir allumé du feu dans l'appartement des Dames , affirma à toute la maison, que si jamais Ange avoit paru sur terre , il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, & Madame *Fitz-Patrick* avoit consenti de l'y accompagner : la rencontre qu'elle avoit pensé faire de son mari à *Upton* , l'avoit dégoutée d'aller à *Bath* , où chez sa tante *Western*. Elles n'eurent donc pas fini de prendre leur thé , que *Sophie* , sans s'embarraffer du froid , ni de la nuit , proposa à sa cousine de profiter du clair de lune pour se remettre en chemin.

Mais la cousine, plus timide qu'elle , & encore émuë de la terreur que lui avoit inspirée la voix de

son mari , la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin ; & *Sophie* , qui étoit la complaisance même , n'osant combattre que foiblement les craintes de son ancienne amie , consentit enfin à tout ce qu'elle voulut.

Notre Héroïne ne se fût peut-être pas renduë si aisément , si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à *Upton*. Que n'eût-elle pas crû avoir à craindre de sa part ! quant à la poursuite de *Jones* , j'imagine qu'elle ne lui inspiroit pas grand effroi ; j'augure même , puisqu'il faut tout dire , qu'elle n'eût peut-être pas été trop fâchée de le voir arriver. J'aurois cependant pû cacher cette conjecture au Lecteur : car un honnête Auteur doit toujours supprimer les foibleffes de ses Héros , & surtout ces secrets mouvemens de l'ame auxquels la raison est presque toujours étrangere.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on passeroit la nuit dans l'Hôtellerie , l'Hôtesse vint recevoir les ordres

de nos Dames pour le souper ; & retourna si enchantée des charmes , de la douceur de la voix , & de l'affabilité de notre Héroïne , que la bonne femme intimement persuadée que c'étoit Madame *Jenny-Cameron* , qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle , devint tout-à-coup déterminée *Jacobite* , & fit les vœux les plus sinceres pour la prospérité du Prétendant.

Les deux cousines, restées seules , commencerent alors à se faire part de leur curiosité réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; & Madame *Fitz-Patrick* , après avoir tiré parole de *Sophie* d'en faire autant à son tour , raconta son histoire comme on verra dans le Chapitre suivant , s'il plaît au Lecteur de le lire.



CHAPITRE III.

Histoire de Madame FITZ-PATRICK.

Après un instant de recueillement, & un profond soupir, la Dame *Fitz-Patrick* commença ainsi.

Le souvenir de la félicité passée est toujours un surcroît de peine pour les malheureux. Je ne rappelle jamais sans douleur ces jours tranquilles & fortunés que nous avons passés ensemble sous la tutelle de Madame *Western*. Hélas ! pourquoi *Miss Graveair*, & *Miss Vertigène* ne sont-elles plus. Vous vous rappelez sans doute, ces noms de notre enfance. Que c'étoit bien à juste titre que j'avois reçu de vous le dernier ! l'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. *Sophie* fut toujours ma supérieure en tout ; puisse-t-elle l'être aussi dans sa fortune !

mon mariage m'a perduë, vous le sçavez: mais les circonstances vous en ont sans doute été si déguisées, puisque vous étiez partie de *Bath* quelques jours auparavant pour retourner chez votre pere; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été si chargés, ou altérés par Madame *Western*, qu'il est bon que je les reprenne dès leur origine.

M. *Fitz-Patrick* étoit un des jeunes Cavaliers qui brilloient alors aux eaux de *Bath*. Il étoit grand, bienfait, galant, & toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous sçavez, que les personnes du plus haut rang qui étoient alors aux eaux ne vivoient qu'entre elles. M. *Fitz-Patrick*, à force de souplesses & de complaisances, avoit trouvé le secret de se faire admettre dans toutes leurs parties de plaisir, & d'en être regardé avec une sorte de considération.

Ma tante, qui avoit toujours vécu à la Cour, étoit aussi reçue dans les mêmes compagnies; elle

Y avoit fait connoissance avec M. *Fitz-Patrick* ; & l'honneur qu'il avoit d'être faufile avec ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume étoit trop éminent à ses yeux, pour qu'elle songeât seulement à lui chercher d'autre mérite. Il en eut pourtant bientôt un autre, & celui-là les fit supposer tous ; il parut amoureux d'elle. Ses assiduités devinrent, en effet, si remarquables que tout le monde ainsi qu'elle le crut, & en parla d'une façon pas tout-à-fait avantageuse pour la bonne Dame.

Quant à moi, je ne supposai à M. *Fitz-Patrick* qu'un but assez excusable, c'est-à-dire celui de s'emparer de la fortune d'une femme, par la voye du mariage. Je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante pussent faire naître aucune intention criminelle ; mais, quant aux charmes matrimoniaux, je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les déférences, & les attentions respectueuses dont il m'accabloit

en toute occasion , fervirent encore à me confirmer dans cette idée. Je les attribuois uniquement à l'envie qu'il avoit de diminuer , s'il étoit possible , l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup souffrir. Il sembloit , en un mot , n'oser porter ses vœux jusqu'à la tante , que du consentement de la nièce ; & les politesses que ce but supposé m'attiroient , flattoient d'autant plus mon amour-propre , qu'il n'étoit pas accusé d'en trop avoir pour les femmes même les plus titrées.

J'ignorois que *M. Fitz-Patrick* étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit aucun ; & dès qu'il s'apperçut que j'étois sensible aux égards qu'il vouloit bien avoir pour moi , il me fit aussi appercevoir du changement dans ses manières , dès que nous nous trouvâmes seuls ensemble. Que vous dirois-je , ma chere *Sophie* ? je connus qu'il m'aimoit !..... & sa pas-

son étoit si tendre..... que l'aveu en fut bien reçu , interrompit *Sophie*. Eh pourquoi donc en rougir ? ajouta-t-elle , en soupirant : il y a sûrement un charme irrésistible dans la tendresse que trop d'hommes sont capables d'affecter.

Il est vrai , répondit la cousine : les hommes, qui en toute autre affaire n'ont pas le sens commun , sont autant de *Machiavels* en fait d'amour. Plût au Ciel que je ne l'eusse pas éprouvé !..... quoiqu'il en soit , ce secret fut bientôt le sujet de toutes les conversations de *Bath* ; quelques Dames charitables allerent même jusqu'à affirmer, que *M. Fitz-Patrick* étoit également bien avec la tante & avec la nièce.

Ce qui vous étonnera , comme bien d'autres , c'est qu'elle ne vit ni ne soupçonna jamais rien de ce qui étoit notoire & visible à tous les yeux de quiconque les jettoit sur nous. On croiroit presque que l'amour aveugle les femmes d'un certain âge : elles gobent avec tant d'avidité l'encens amoureux qu'on

leur adresse , que semblables à un glouton affamé qui se rencontre à une bonne table , elles sont toujours trop occupées pour appercevoir ce qui se passe à côté d'elles. C'est une remarque que j'ai faite en dix autres occasions , dans le cours de ma vie. Cette vérité se vérifia parfaitement dans celui-ci ; car quoique ma tante nous surprît souvent ensemble , en revenant de la fontaine , la moindre douceur , la moindre plainte que mon Amant faisoit de son absence , suffisoit pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pû concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable. M. *Fitz-Patrick* étoit convenu avec moi , quoique je n'eusse guères moins de dix-huit ans , de me traiter toujours en sa présence comme une petite fille : ma tante s'imagina si bien qu'il falloit que cela fût , puisque son Amant le pensoit ainsi , que très-peu s'en fallut qu'elle ne me remît en jacquette.

Que vous dirai-je , encore un coup , ma chère *Sophie* ? il faut

vous l'avouer, j'aimai M. *Fitz-Patrick* ! je fus flattée de ma conquête ; je fus charmée de l'emporter sur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes , que je croyois extrêmement jalouses de mon sort.

Tout *Bath* alors se déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refusèrent même de me voir davantage, & affectèrent de me mépriser, peut-être moins à cause des soupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des Compagnies dans lesquelles leur héros favori auroit pû n'avoir des yeux que pour moi. Je suis pourtant ici forcée, par un sentiment de reconnoissance, de vous rapporter un discours que me tint M. *Nash*, dont j'aurois bien plus sagement fait de suivre les conseils !..... Écoutez, mon enfant, me dit-il un jour, en me tirant à l'écart : je suis pénétré de voir la familiarité qui subsiste entre vous & un drôle qui n'est capable que de vous perdre. Quant à votre

vieille folle de tante , je ferois charmé , si ce n'étoit par rapport au dommage qui en rejailliroit sur vous , & sur mon aimable *Sophie Western* , (je répète ses propres mots) je ferois charmé , dis-je , qu'elle fût en tous points la duppe de cet Aventurier. Je n'ai point de pitié pour les femmes de son âge. Quand une vieille s'est fouré dans la tête d'aller au D..... il n'est pas plus possible de l'en détourner , que d'empêcher l'autre de la prendre. L'innocence , la jeunesse , la beauté , sont dignes d'un meilleur fort ; & je voudrois les sauver de sa griffe. Croyez-moi donc , ma chere enfant , ne souffrez pas que cet escroc ait rien à l'avenir de particulier avec vous.... il me donna encore d'autres conseils , auxquels je ne prêtai que l'attention du moment : l'amour , dans mon cœur , démentoit ses avis ; & rien n'eût pû me faire croire , que des femmes de condition voulussent frayer avec un homme tel que celui que *M. Nash* me dépeignoit.

Mais je crains bien , ma chere ; de vous ennuyer par le détail de tant de circonstances peu intéressantes. Ainsi pour abrégé , imaginez-moi mariée ; imaginez-moi , avec mon époux , aux pieds de ma tante ; imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à *Bedlam* , * c'est elle ; & votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

Ma chere tante , pour éviter de revoir M. *Fitz-Patrick* , pour me fuir moi-même , & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoissance de ses amours , décampa dès le lendemain matin. Je sçai , qu'elle a nié fermement toutes les particularités qui pouvoient la concerner dans cette aventure ; & sans doute son ressentiment dure encore , car malgré toutes mes foumissions , & malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens tems , je n'ai encore pû parvenir à en tirer un seul mot de réponse. Hélas , c'est pourtant elle ,

* C'est l'Hôpital des Fous à Londres.

qui , quoique sans dessein , est la cause de mon malheur ! si elle ne s'étoit pas ridiculement cruë aimée de M. *Fitz Patrick* , il n'auroit sans doute jamais trouvé les occasions de surprendre mon cœur. Je me flatte du moins , que ma conquête n'eût pas été si facile à faire pour un pareil Amant ; & je ne me serois peut-être pas trompée si grossièrement dans mon choix , si j'eusse été en état de juger par mes propres lumières. Mais , j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui ; & je fus assez sotte , pour regarder comme universellement reconnu , le mérite d'un homme que je voyois prôné par toutes les femmes. Pourquoi donc , chere *Sophie* , s'il est vrai que nous ayons la faculté de juger égale à celle des plus sages de l'autre sexe ; pourquoi donc , choisissons-nous souvent si mal ? je suis réellement indignée , lorsque je réfléchis sur le nombre des femmes sensées qui ont été trompées par des fots !..... Ici , Madame *Fitz-Patrick* reprit

haleine ; mais, voyant que *Sophie* ne répondoit rien, elle poursuivit, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

*Suite de l'Histoire de Madame
FITZ-PATRICK.*

NOus ne restâmes à *Bath* qu'environ quinze jours, après notre mariage. Nous n'avions plus d'espoir de réconciliation avec ma tante ; & mon époux avoit encore deux ans à attendre, avant que de pouvoir disposer en aucune façon de mes biens.

Cette considération l'engagea à me presser de passer avec lui en *Irlande* : proposition contraire à une convention expresse que j'avois faite long-tems avant que de me donner à lui. Je rappelai, j'invoquai envain ses promesses ; & très-résoluë de ne point partir, je me bornai à lui demander un

délai d'un mois. Mais il avoit fixé le jour du départ , & je n'obtins rien.

La veille de ce jour même , qui me coûtoit tant de larmes , mon mari sortant de très-mauvaise humeur pour donner quelques ordres , laissa tomber une lettre dont je m'emparai sur le champ ; & que j'ai trop souvent reluë , pour n'être pas en état de vous la rapporter presque mot pour mot. Écoutez , ma chere *Sophie*.

A M. BRIAN FITZ - PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre , & je suis très-surpris de votre façon d'agir avec un homme qui n'a jamais reçu un sol de vous , que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici ; & à qui vous devez maintenant , par compte arrêté , 250 livres sterlin. Rappelez-vous , Monsieur , depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage consi-

dérable avec une telle ou une telle !
 mais je ne puis vivre plus long-tems
 d'espérance & de promesses ; & mon
 Marchand de Drap ne se paye pas
 de cette denrée. Vous me dites , être
 assuré d'avoir ou la tante ou la nièce ;
 & que vous eussiez pû épouser la
 tante , dont le douaire est immense ;
 mais que vous préférez la nièce , à
 cause de l'argent comptant. De grâ-
 ce , Monsieur , prenez une fois dans
 votre vie l'avis d'un sot , & épousez
 bien vite celle des deux qui voudra
 le plutôt de vous. Pardonnez ce con-
 seil à l'intérêt que je prends à ce qui
 vous touche. Soyez cependant avisé ,
 que je tirerai sur vous , par la pre-
 miere poste , le montant de ce que
 vous me devez , payable dans quinze
 jours à M. Jean Drugget & Com-
 pagnie, ou ordre ; & que je me flatte
 que vous y ferez honneur. Je suis ,
 Monsieur ,

Votre humble serviteur ,
 SAMUEL COSGRAVE.

Telle étoit exactement cette let-

tre. Peignez-vous, chere *Sophie*, toute l'indignation qu'elle dut exciter dans mon ame ! *Vous préférez la nièce à cause de l'argent comptant....* Ah ! que chacun de ces mots n'étoient-ils autant de poignards : Avec quel plaisir ne les euffai-je pas plongés dans le cœur de mon perfide ! Je ne vous raconterai pas toutes les extravagances que m'inspirerent ma douleur & mon désespoir. J'avois eu le tems, avant son retour, de me soulager par mes larmes. Il revint ; & feignant de ne pas s'appercevoir de mon état, mon traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Lassé enfin de mon silence : Eh bien, Madame, me dit-il d'un ton arrogant, peut-on sçavoir si vos coffres sont faits ? Vous n'ignorez pas, sans doute, que le Carosse sera prêt demain au point du jour ?

Ma patience étoit à bout. Non, Monsieur, lui dis-je, mes coffres ne sont pas faits ; il reste à y enfermer cette lettre.

Et je la jettai sur la table , en l'accablant des reproches les plus amers.

Quoique le plus colérique des hommes , soit que la honte , soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé , M. *Fitz-Patrick* , à mon grand étonnement , nés'emporta point. Il essaya , au contraire , tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura , que ce qui me piquoit le plus dans cette Lettre , n'étoit pas de lui ; & qu'il n'avoit jamais pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoua , qu'il avoit fait mention de son mariage a M. *Cosgrave* , & de la préférence qu'il me donnoit sur ma tante ; mais il nia , avec mille sermens , d'en avoir mandé des raisons aussi basses & aussi insultantes. Il s'excusa enfin d'avoir marqué en termes généraux quelque esperance d'un prochain mariage , forcé par le besoin où il se trouvoit de crédit ou d'argent , attendu sa longue absence de chez lui , dont ses affaires domestiques

avoient extrêmement souffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais osé me dire ; & la seule raison qui l'eût engagé à me presser si fortement de passer en *Irlande* avec lui : proposition qu'il ne m'eût jamais faite, si d'aussi cruelles extrémités eussent pû l'en dispenser. Les protestations & les caresses les plus tendres terminerent cette apologie, qui me parut plus vraisemblable que je ne l'avois pensé d'abord.

Une circonstance, qu'il n'avoit pas eu soin de relever, parloit même suivant moi beaucoup en sa faveur. Il étoit fait mention dans la lettre du Tailleur, du doüaire de ma tante, & M. *Fitz-Patrick* n'ignoroit certainement pas que Madame *Western* n'avoit jamais eu d'époux.... Je supposai, par conséquent, que ce créancier avoit pû écrire de sa tête, ou sur des oui-dires ; & que tout ce qui me touchoit, dans sa lettre, pouvoit être dans le même cas... Le beau raisonnement, ma chere ! J'étois bien

meilleur Avocat, que Juge. Mais, fans chercher à justifier le pardon que j'accordai à mon perfide : il me témoignoît alors tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vû qu'innocent.

De ce moment, je cessai de m'opposer à notre départ ; & en moins de huit jours, nous arrivâmes à la campagne de M. *Fitz-Patrick*.

Si j'étois aussi gaye qu'autrefois, je vous peindrois cette antique Gentilhommiere, trop grande eu égard aux appartemens, trop petite eu égard aux meubles, & à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une vieille, au moins contemporaine de l'érection du bâtiment, & très-ressemblante à la maîtresse forcier de *Macbeth*,* nous reçut à la porte ; & dans un langage, ou plutôt un hurlement que j'eus peine à croire humain, célébra la bienvenue de son maître.

La Scène entiere, en un mot,

* Tragédie de Shakespeare.

fit si disgracieuse , & si mauffade à mes yeux , que je pensai m'évanouir. Mon mari , qui s'en apperçut , loin de chercher à me consoler , aggrava encore ma peine par les railleries les plus plattes , & les plus piquantes.

Par ce commencement , vous pouvez présumer les suites. Mon époux quitta le masque , ne se contraignit plus , & me rendit bientôt la plus malheureuse de toutes les créatures.

Vous concevez aisément , ma chere *Sophie* , qu'une femme , qui aux yeux du monde a fait un mauvais mariage , doit nécessairement avoir eu beaucoup d'inclination pour l'objet qu'elle a choisi. Vous concevez aussi aisément , que cette inclination peut diminuer dans le cœur de la femme , & surtout quand le mépris s'en mêle : c'est une épreuve que j'ai faite. Sitôt que j'eus découvert tout le mauvais du caractère de mon époux , je cessai de l'aimer ; je détestai même jusqu'à la vue.

Dès que ma vingtième année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens , notre maison nagea dans l'abondance , & ne désemplit pas de voisins aussi grossiers & aussi crapuleux que mon époux , qui l'aiderent très-volontiers à se faire honneur de la fortune de sa femme. J'avois du moins alors une consolation : je ne le voyois presque pas.

Heureuse , si j'avois pû éviter aussi aisément une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins désagréable : hélas ! j'entends celle de mes tristes & désespérantes idées , qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit plus qu'un malheur , ce fut celui de devenir mere , par l'homme que je méprisois , que je haïssois , que j'abhorrois le plus. Je passai par toutes les horreurs d'un état (cent fois plus pénible à supporter dans de si tristes circonstances , que lorsque nous le souffrons pour quelqu'un qui nous est cher !) ie supportai , dis-je , tous les maux de l'enfantement ,

dans un désert , ou plutôt dans une infâme taverne , car telle étoit devenue notre maison , sans amis , sans parens , sans consolation , sans aucuns de ces tendres adoucissements , qui non-seulement soulagent , mais compensent peut-être quelquefois les souffrances de notre sexe dans de si douloureux momens !

CHAPITRE IV.

*Méprise de l'Hôte. Terreurs
de SOPHIE.*

M Adame *Fitz-Patrick* alloit continuer , lorsqu'elle fut interrompue , au grand déplaisir de *Sophie* , par l'arrivée du souper. Notre Héroïne prenoit tant d'intérêt aux infortunes de sa parente , qu'elle ne se sentoit d'autre envie que d'en apprendre la conclusion.

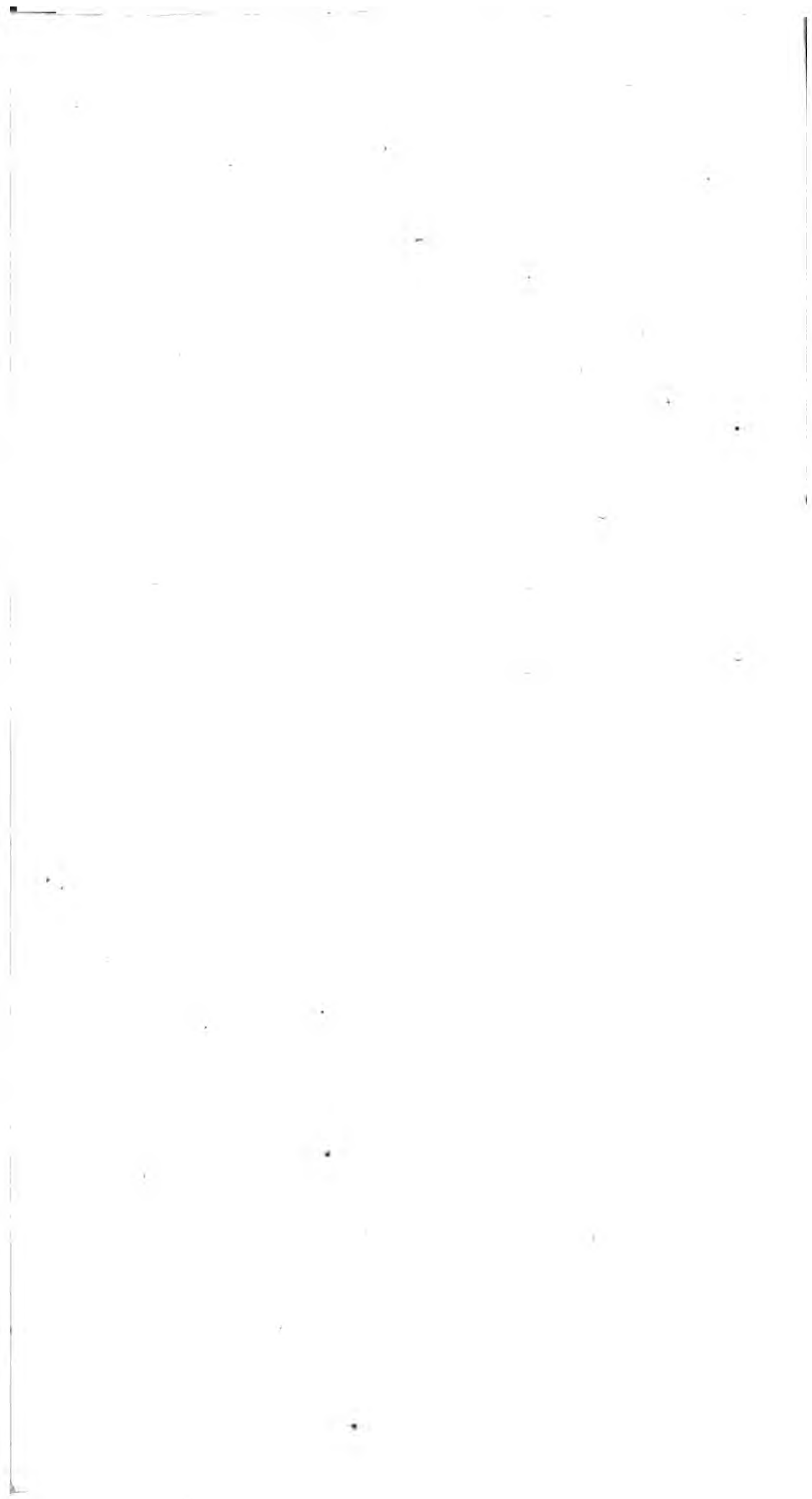
L'Hôte étoit debout , une serviette sous le bras , & dans un

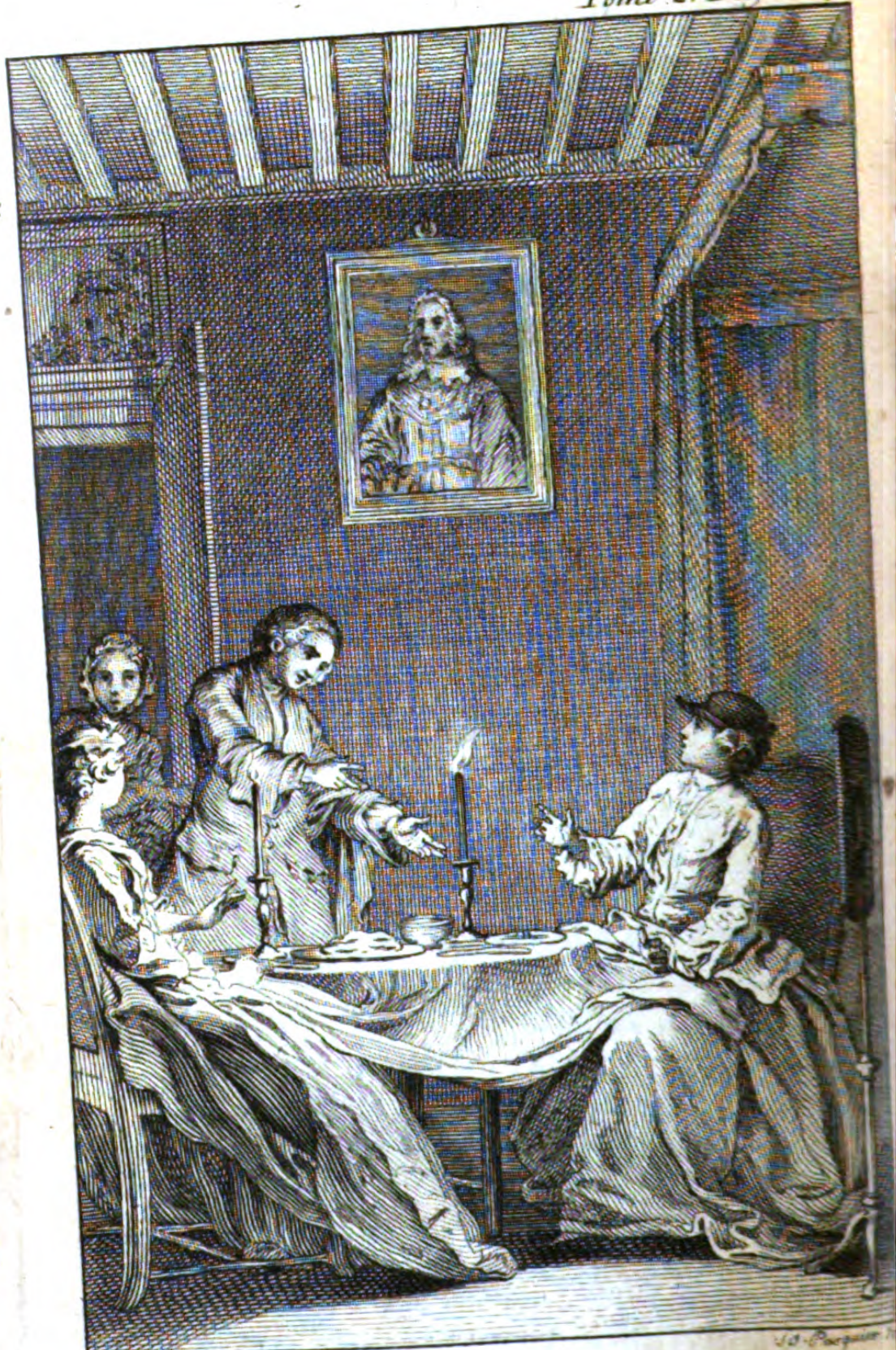
maintien aussi respectueux que si nos Dames fussent arrivées dans un carrosse à six chevaux.

Madame *Fitz-Patrick* avoit l'air moins affligée que *Sophie*, qui pouvoit à peine avaler un morceau.

Notre Hôte, qui brûloit depuis long-tems d'avoir occasion de parler, ne laissa pas échapper celle-ci. Je suis fâché, Madame, dit-il, en s'adressant à *Sophie*, que votre *Grandeur* ait si peu d'appétit : depuis le tems qu'elle n'a mangé, elle devroit pourtant avoir faim. J'espère que Madame n'est pas maintenant dans le cas d'avoir de grands chagrins ; car, on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'osoit le penser d'abord. Un Gentilhomme, qui ne fait que de partir, a apporté d'excellentes nouvelles ; certaines gens qui ont fait prendre le change à d'autres, feront peut-être arrivés à Londres avant qu'on les rattrape ; & si cela arrive, ces gens-là trouveront gens qui leur feront un très-bon accueil.

Quiconque





H. Gravelot. inven.

J. B. Ponceau. sculp.

Quiconque craint est bien malheureux ! tout ce qu'il voit , soupçonne , entend , tout a rapport à l'objet de ses craintes. *Sophie* ne manqua pas de conclure, de ce discours , qu'elle étoit poursuivie par son pere , & connue dans l'Hôtellerie. Son saisissement lui ôta pour quelques instans la faculté de parler. Dès qu'elle crut l'avoir recouvrée , elle pria l'Hôte de renvoyer les domestiques ; & s'adressant ensuite à lui : j'apperçois , Monsieur , lui dit-elle , que vous nous connoissez..... mais , souffrez que je vous prie en grace..... oui , je suis convaincuë , si vous connoissez la pitié.... que vous ne nous trahirez pas !.....

Moi , vous trahir , Madame ! s'écria l'Hôte. Moi , vous trahir ! Non , (ici notre homme entassa mille sermens les uns sur les autres) Non , dis-je , duffai-je affronter mille supplices , non je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître , Madame ; & ce n'est point par une aussi aimable personne que vo-

T *ome II.* **L**

tre Grandeur , que je commencerai à l'être. Ne ferois-je pas bien condamnable , puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre Grandeur de récompenser mon zèle & ma fidélité ? Ma femme vous certifiera , Madame , que j'ai connu votre Grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup , rassurez-vous , Madame ; je périrois plutôt mille fois , que de trahir votre secret.

Et moi , je vous promets , lui dit affectueusement *Sophie* , que s'il est jamais en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits , vous ne vous plaindrez pas d'avoir été trop généreux. Ah , Madame ! répondit l'Hôte , au pouvoir de votre Grandeur ?..... puisse le Ciel seulement permettre que ce soit votre volonté. Hélas , je ne crains rien que votre oubli. Votre Grandeur fera-t-elle assez bonne pour se souvenir d'un pauvre malheureux Aubergiste ? elle se ressouviendra , du moins , de la récompense que j'ai refusée..... refusée , oui , cela re-

vient bien au même ; puisque je l'aurois sûrement obtenuë ; & votre Grandeur eût pû tomber dans d'autres maisons où.... mais, quant à moi, je ne voudrois pas, pour le monde entier, avoir conçu cette pensée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je sçais.....

Eh, quelles sont, je vous prie, ces bonnes nouvelles ? interrompit *Sophie*, avec vivacité.

Bon ! s'écria l'Hôte : se peut-il que votre Grandeur les ignore ?.... cela se pourroit pourtant, car ce n'est que de ce moment que je les sçais..... mais, les eussai-je ignorées toute ma vie, que le Ciel me confonde, si j'eusse jamais songé à trahir votre Grandeur ! Oui, je le jure encore..... il joignit ici grand nombre de fermens & de protestations aux autres ; mais dont *Sophie* interrompit le cours, pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ses nouvelles ? & l'Hôte ouvroit la bouche pour l'en instruire, lorsque *Madame Honora*,

pâle , & toute hors d'haleine , se précipita dans la chambre , en criant à tuë-tête , nous sommes perdus , Madame ! nous sommes perdus ! ils sont arrivés , ils sont tous arrivés , ce malheur n'est que trop certain !.....

Ces mots glacerent le sang de *Sophie*. Mais , Madame *Fitz-Patrick* , moins effrayée qu'elle , ayant demandé à *Honora* de qui elle entendoit parler ?..... de qui ? s'écria *Honora* , Eh , des François apparemment ! plusieurs cent mille d'entr'eux sont débarqués ; ils violent , & massacrent tout !..... Un grand objet de crainte rend le cœur presque insensible à tout ce qui y est étranger. *Sophie* , qui s'attendoit à voir son pere & *Blifil* entrer au moment même dans sa chambre , ne fut presque point émuë du prétendu débarquement des François dans son pays. Elle gronda même , mais doucement , sa femme-de-chambre , de l'allarme qu'elle lui avoit donnée : vous m'aviez fait craindre pire que cela , lui dit-elle ;

& je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, s'écria l'Hôte en riant, sa Grandeur sçait à quoi s'en tenir ; elle est bien sûre que les François sont aujourd'hui nos vrais amis, & ne viennent ici que pour notre bien. Sa Grandeur, je le parierois cent contre un, s'imaginait que le *Cumberland* entroit dans le Village : en falloit-il davantage pour l'épouvanter à la mort ? écoutez donc, Madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre..... Sa Majesté, le brave Prince *Edouart*, a fait prendre le change au Duc ; il marche à grandes journées vers Londres ; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guère davantage à *Sophie*, que celui qui la racontait. Cependant, comme elle croyoit toujours être connue de lui (eh, quel soupçon pouvoit-elle avoir de la vérité des choses ?) elle n'osa laisser paroître aucune

marque de mécontentement.

L'Hôte, enfin, après avoir deservi, se retira ; non sans avoir encore répété plus d'une fois ses espérances, d'être un jour bien récompensé.

Sophie ne laissoit pas d'être inquiète, de se croire connue dans l'Hôtellerie : elle s'appliquoit à elle-même tout ce que l'Hôte croyoit avoir adressé à *Jenny Cameron*. Elle fit donc remonter sa femme-de-chambre, à qui elle ordonna de pénétrer adroitement par quel moyen l'Hôte étoit parvenu à la connoître ; & de qui il avoit refusé une récompense pour la trahir. Elle lui ordonna aussi, de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin, heure à laquelle *Madame Fitz - Patrick* consentoit aussi de partir. Toutes choses ainsi réglées, elle pria sa cousine de vouloir bien continuer son histoire.



 C H A P I T R E V.

*Conclusion de l'Histoire de Madame
FITZ-PATRICK.*

TAndis que Madame *Honora*, en conséquence des ordres de sa maîtresse, invitoit l'Hôte & sa femme à vuider une jatte de *Punch* avec elle, Madame *Fitz-Patrick* reprit ainsi son récit.

Presque tous les Officiers, qui étoient en quartier dans la Ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un Lieutenant; & nous nous plûmes tellement l'une à l'autre, que nous devînmes inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours de nos parties. C'en fut assez pour fâcher M. *Fitz-Patrick*, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites confola-

tions que je trouvois dans cette innocente Societé. Elle dura pourtant environ un an , & Dieu ſçait combien pendant ce tems j'eus de reproches à effuyer ! j'entends , quand il étoit au logis , car il faiſoit de fréquentes abſences d'un mois entier à *Dublin* , où à *Londre*.

Enfin , le Régiment changea de quartier , je perdis mon amie ; je n'eus plus d'autre compagnie que mes triftes réflexions , & de reſſources que mes Livres. J'eus tout le tems de m'ennuyer , & de m'orner l'eſprit.

Pendant cet intervalle , j'écrivis différentes Lettres à ma tante ſur le ton le plus ſuppliant ; mais toujours ſans ſuccès : je n'en eus jamais de réponſe. Mon époux repartit enfin pour *Londre* , où il reſta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractère auffi ſociable que le mien n'étoit pas fait pour ſupporter toujours une ſolitude auffi affreufe ; je tombai dans la plus

extrême mélancolie ; & la mort de mon enfant acheva de rendre mon malheur complet. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette tendresse extravagante dont j'aurois pû être capable , ainsi que bien d'autres , s'il fût né sous de meilleurs auspices : mais j'étois mere , je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs , & cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de six semaines , sans voir que mes domestiques , & sans parler à qui que ce fut , lorsqu'une jeune Dame , parente de mon mari , vint du fond de l'Irlande pour me voir.

Elle avoit autrefois passé quelques jours chez nous ; & j'en avois été si contente , qu'à ce second voyage je fis tous mes efforts pour la retenir le plus longtems qu'il me seroit possible.

Un jour , que j'étois plus abattue qu'à l'ordinaire , cette Dame après avoir plaint mon sort , & m'avoir assuré que la famille de

mon mari , informée de sa conduite à mon égard , en étoit très-scandalisée , & partageoit mes peines : cette Dame , dis - je , après bien d'autres préliminaires , & surtout après m'avoir demandé le secret , m'apprit..... que mon mari entretenoit une maîtresse.

Vous jugez certainement que j'entendis cette nouvelle avec la plus grande insensibilité ?..... vous vous trompez. Le mépris n'avoit pas adouci l'aigreur de mon ressentiment contre mon époux , au point d'empêcher la haine de se réveiller en cette occasion. Qui fait donc naître en nous cette contrariété de sentimens ? sommes-nous en effet assez abominablement exclusives , pour ne pouvoir souffrir que d'autres jouissent même de ce que nous méprisons ? Ou ce terme d'abominable doit-il tomber uniquement sur notre vanité que nous croyons alors blessée ? qu'en pensez-vous , chere *Sophie* ? Je ne me suis jamais , dit-elle , occupée de réflexions si pro-

fondes. Je pense cependant que cette Dame fit très-mal , & vous rendit un très-mauvais office.

Cependant, répliqua Madame *Fitz-Patrick* , cette conduite me paroît naturelle , dans une véritable amie ; & quand vous aurez lû autant que moi , sûrement vous en conviendrez.

J'en ferois fâchée , repartit *Sophie* , car je n'ai besoin ni de Lecture ni d'expérience , pour être convaincuë de l'indignité de ce procédé ; & je crois aussi imprudent , pour ne rien dire de plus , d'instruire un mari ou une femme des fautes de l'un l'autre , que de les avertir de leurs propres défauts.

Quoiqu'il en soit, reprit Madame *Fitz-Patrick* , mon mari revint ; & si je me rends un bon compte de mes idées , je le détestai un peu plus que jamais. Je le méprisai pourtant moins ; car il est certain que rien n'affoiblit le mépris que nous avions conçu pour quelqu'un , comme la moindre injure faite à notre orgueil ou à notre vanité.

Sa conduite , au retour de ce voyage , eut pourtant lieu de me surprendre : je le revis , avec étonnement , aussi tendre , aussi amoureux , aussi complaisant que dans les premiers jours de notre mariage. Mais , si la haine peut succéder au mépris , il n'en est pas de même de l'amour. Cette dernière passion est trop active pour subsister longtems sans retour de la part de son objet ; & il n'est pas plus possible d'aimer longtems sans être aimé , que d'avoir des yeux sans en faire usage. Ainsi , lorsqu'un époux cesse d'être l'objet de cette passion , il est plus que probable que quelque autre... je dis, ma chere, lorsqu'un mari nous est devenu absolument indifférent..... qu'il s'est même rendu méprisable... & surtout , pour peu qu'on ait un cœur.... dont la sensibilité.... Miséricorde ! Je m'embrouille dans l'abstraction de mes idées.... Ce que c'est , que de n'avoir pas assez lû *Loke* ! Bref , la vérité du fait est.... Bref , je ne sçais plus où j'en suis. Je vous di-

fois pourtant , je crois , que M. *Fitz-Patrick* étoit redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en fçus bientôt le motif , & j'y proportionnai ma reconnoissance. En un mot , il avoit dépensé tout l'argent comptant de ma dot ; & comme il ne pouvoit engager son propre bien plus qu'il ne l'étoit déjà , il désiroit que je signasse au contrat de certaines ventes qu'il ne pouvoit faire sans mon consentement.

Je le refusai net ; & je ne vous ennuyeraï pas des fureurs que ce refus fit naître , non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira.

Il lui faloit un prétexte apparent , pour les justifier en quelque façon aux yeux du Public : il devint , ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il encore ? De ce même Lieutenant , dont je vous ai déjà parlé , & qui étoit parti depuis plus d'un an !.... Vit-on jamais extravagance plus complète ! Mais il lui faloit un objet ; & il n'en avoit point d'autre pour

servir de prétexte à une passion ; qu'il ne sentoit peut-être pas en effet.

N'importe ; après plusieurs Scènes , trop indignes d'être rappelées , & dans lesquelles la parente de M. *Fitz-Patrick* tint toujours ferme de mon côté , il prit le parti de la mettre à la porte , & de me confiner dans une chambre , sans plume , sans encre , sans papier , & même sans livres ; avec une vieille Servante , pour faire mon lit , & m'apporter à manger.

Il vint me voir au bout de huit jours , pour me demander d'un ton de Pédagogue , ou de Tyran , (cela revient au même) si je me déterminois enfin à obéir ? non , répondis-je avec fermeté , je périrois plutôt. Eh bien , tu périras , s'écria-t-il , car tu ne sortiras jamais vivante de ta prison.

Je passai dans ces horreurs encore environ quinze jours ; & j'avouë que ma constance étoit à peu près subjuguée , lorsqu'un soir que mon mari étoit absent..... j'eus le

bonheur..... lorsque le désespoir commençoit à s'emparer de moi.... tout est excusable alors..... j'eus donc le bonheur, dans ce moment critique même..... mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela..... en un mot, pour vous épargner toutes ces circonstances, l'or, cette clef de toutes les portes, ouvrit tout-à-coup celle de ma prison, & me remit en liberté.

Je me réfugiai bien vîte à *Dublin*, d'où m'étant procuré un passage en Angleterre, je m'en allois à *Bath*, pour implorer la protection de ma tante, ou de votre pere, lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'Hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant; mais j'ai été assez heureuse pour lui échapper, & pour rencontrer ma chere *Sophie*!

Je vous plains, lui dit *Sophie* en soupirant, & de toute mon ame!..... mais aussi, que pouviez-vous attendre d'un tel mariage?

pourquoi épousiez-vous un Irlandois ? *

Ah , ma cousine ! répliqua Madame *Fitz-Patrick* , cette censure n'est pas fondée. Il est des hommes, en Irlande , aussi estimables que partout ailleurs : j'y ai connu beaucoup de bons maris , & je ne sçais si vous en connoissez ici plusieurs. Demandez-moi plutôt , pourquoi j'ai épousé un sot ; & je vous répondrai très-sincèrement , que je ne le croyois pas tel.... Eh , croyez-vous , lui demanda *Sophie* , d'une voix basse & altérée , qu'un homme qui n'est pas réellement un sot ne puisse pas faire un mauvais mari ?

La négative , répondit l'autre , feroit trop générale ; mais il n'en est point de plus casuels que les sots. Parmi toutes mes connoissances , je les ai toujours vus mauvais maris. J'oserai même affirmer ,

* Le préjugé des Anglois contre les Irlandois est assez connu. Les gens sensés sçavent aussi combien il est injuste.

comme un fait , qu'il est très-rare qu'un homme sensé en use mal avec une femme qui se conduit bien.

CHAPITRE VI.

*Grande allarme dans l'Hôtellerie.
Arrivée imprévuë d'un ami de Madame FITZ-PATRICK.*

Sophie , conformément à la convention faite avec sa cousine , raconta alors..... non pas ce qu'on va voir , mais ce qu'on a déjà vu dans le cours de cette Histoire. Ainsi nous espérons que le Lecteur nous pardonnera de ne le point répéter.

Une remarque que nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire , c'est que dans tout le cours de sa narration , il ne fut pas plus question de *Jones* , que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Qui eût cru que notre Héroïne dût re-

connoître ainsi la sincérité de sa cousine , dans le récit de son histoire !

Au moment que *Sophie* achevoit la sienne , une rumeur terrible se fit tout-à-coup entendre dans la chambre au-dessous de celle où étoient les deux Voyageuses. Cette orage subit , après avoir grondé quelque tems au loin , s'approcha par degrés , & toujours en grossissant , jusqu'à l'appartement des deux Dames, où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore, Madame *Honora*, après avoir crié en bas comme une furie , & comme deux en montant l'escalier , arriva toute enflammée dans la chambre de sa maîtresse , en s'écriant plus fortement encore, que direz-vous ? que direz-vous , Madame , de ce fripon , de cet insolent gargonier , de ce vilain coquin d'Hôte , qui a l'effronterie de me soutenir en face , que vous êtes cette *Jenny Cameron* , dont le peuple fait tant d'histoires !..... Ce vieil infâme a même l'audace

de prétendre que vous ne l'avez pas nié ; mais j'en ai bien puni le faquin , & mes ongles font gravés pour longtems sur son impudente face. Ma maîtresse ! ai-je dit , misérable que tu es : ma maîtresse ? sçais-tu bien qu'il n'en est , ni de plus belle , ni de plus riche , ni de plus sage dans tout le Comté de *Sommerfet* ? connois-tu , coquin , as-tu jamais oui parler du fameux *M. Western* ? eh bien , apprens à respecter sa fille unique , & la plus opulente héritière du pays.... ah , Madame ! ah , Madame , je suis au désespoir de l'avoir manqué ! de ne lui avoir pas cassé la tête avec la jatte de *Punch*..... non , je ne m'en consolerai jamais !.....

La plus grande inquiétude que *Sophie* conçut de tout ce bruit , fut celle de se sçavoir nommée par sa femme - de - chambre. Cependant , comme la méprise connue de l'Hôte éclaircissoit plusieurs passages des propos de cet homme , auxquels *Sophie* s'étoit trompée elle - même , cette aimable fille qui se

trouvoit un peu plus à son aise ; ne put s'empêcher de rire du *qui-pro-quo* , & de la colere de Madame *Honora* , qui en fut piquée jusqu'aux larmes.

Son amitié pour sa maîtresse , son amour-propre blessé au premier chef , ne lui permettoient pas de trouver le mot pour rire dans toute cette aventure. Ajoutons, que le *Punch* , qui n'avoit pas peu contribué à mettre le feu aux étoupes , agissoit encore passablement sur elle ; & le Lecteur sentira , que ce ne fut pas sans peine que les deux Dames parvinrent à calmer les flots impétueux de son courroux.

La tranquillité rétablie en haut , il n'en étoit pas de même en bas , où l'Hôteffe enragée des outrages faits à la face de son mari par les griffes de la femme-de-chambre , ne respiroit que haine & que vengeance. Quant au pauvre Politique , principale partie souffrante de cet éclatant démêlé , la honte que lui inspiroit sa méprise , & le

sang qu'il voyoit couler de ses blessures , sembloient avoir éteint en lui toute espece de ressentiment.

La franchise du procédé de Madame *Honora* , à son égard , ne lui laissoit plus de doute sur le compte de *Sophie* ; & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui se croyoit si raffiné ! ajoutons encore aux motifs de sa modération , qu'un personnage de très-grande apparence arrivé chez lui dans un carosse à six chevaux , lui prouvoit sans réplique , que l'une des deux Dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu , l'Hôte monta lui-même , en s'effuyant de son mieux , dans la chambre de nos belles Voyageuses , pour leur annoncer qu'un Seigneur arrivé chez lui , demandoit à leur faire l'honneur de les saluer. *Sophie* , à ce message , devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penser que l'Hôte , malgré sa fatale bévue , n'eût pas été si poli , s'il fût venu par ordre de

son pere. Mais la peur a cela de commun avec Mrs. les *Commis-faires* : * elle fait avidement les moindres circonstances , & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainsi , pour satisfaire à la curiosité , plutôt qu'aux appréhensions du Lecteur , nous lui dirons , qu'un Pair d'Irlande qui alloit à Londres , étoit arrivé le soir même dans notre Hôtellerie ; que ce Seigneur , au bruit qui s'étoit fait dans la cuisine , ayant quitté son souper , avoit reconnu la Suivante de Madame *Fitz-Patrick* , de qui il avoit appris que sa maîtresse , qu'il connoissoit particulièrement , étoit dans la maison. Instruit de cette nouvelle , il s'étoit adressé lui-même à l'Hôte ; il l'avoit apaisé , & envoyé chez les Dames chargé d'un compliment un peu plus poli que celui qu'on leur avoit rendu.

On s'étonnera peut-être , de ce que la femme-de-chambre de Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas été

* En Angleterre , bien entendu.

choisie par préférence pour cette commission : mais nous sommes fâchés d'être forcés d'avouer, qu'elle n'étoit pas , dans le moment , plus propre pour cet office que pour tout autre : *Le Rum* * (car, il plaisoit à l'Hôte d'appeller ainsi sa distillation de grain) avoit agi si puissamment sur la pauvre femme , qu'elle-même se trouvoit hors d'état d'agir.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les suites de cette Scène vraiment tragique : mais nous nous sommes crûs obligés par cette rare intégrité historique dont nous faisons profession , de toucher une matiere que nous eussions été charmés de pouvoir éviter. Plusieurs Historiens , faute de cette même intégrité , ou peut-être d'attention (pour ne rien dire de plus) laissent souvent le Lecteur dans l'embaras ; c'est ce que nous ne voulons pas que l'on puisse nous reprocher.

* Boisson extrêmement forte , que l'on fait dans les Barbades , & fort usitée en Angleterre.

Sophie fut bientôt soulagée de ses craintes , à la vuë du Pair Irlandois , qui étoit non seulement de la connoissance de Madame *Fitz Patrick* , mais encore son ami très-particulier. Pour parler vrai , c'étoit à lui-même à qui elle avoit l'obligation de sa liberté : car il faut vous apprendre , que ce Seigneur avoit les mêmes dispositions à la galanterie que nos anciens Chevaliers des tems héroïques ; & que son nom étoit déjà fameux par la délivrance de plus d'une Infante emprisonnée. Il étoit tout aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce , trop souvent exercée par les Epoux & les Peres sur les jeunes & aimables personnes de l'autre Sexe , que jamais Chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des Enchanteurs. J'avouë même , moi , & je l'avouë sincèrement , que j'ai soupçonné tous ces Enchanteurs dont nos vieux Romans abondent , de n'avoir été en effet que des maris de ces tems-là ; & que le mariage seul étoit
peut-être

peut-être le Château où toutes ces pauvres Nymphes étoient confinées.

Ce Seigneur qui avoit une Terre dans le voisinage de *Fitz - Patrick* , avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premières nouvelles de son emprisonnement , il avoit pris la résolution de briser ses fers , & il en avoit eu la gloire : non pas , à la vérité , en attaquant le Château de bonne guerre , à la façon des Héros anciens ; mais en gagnant le Gouverneur , à force d'argent.

Comme la Dame *Fitz - Patrick* avoit cru ces circonstances trop peu importantes , pour être racontées à sa cousine , nous avons presque pensé de même. C'est ce qui nous a fait prendre le parti de laisser au Lecteur le plaisir d'imaginer lui-même , pendant quelques minutes , où Madame *Fitz - Patrick* avoit pris l'argent nécessaire pour corrompre son Géolier , plutôt que d'interrompre indiscretement la narration de cette Dame.

Le Pair , après les premiers complimens d'usage , ne put se dispenser de marquer quelque surprise à Madame *Fitz-Patrick* , de la rencontrer dans cette Hôtellerie , tandis qu'il la croyoit à *Bath*. Elle lui en apprit les raisons ; ainsi que la résolution qu'elle avoit prise d'aller à Londres avec sa parente , qui , ajouta-t-elle , venoit aussi de s'échapper du pouvoir d'un Tyran aussi barbare que le sien même.

Mylord concluant de là , que ce Tyran étoit sans doute encore un époux , fit de grandes félicitations aux deux Dames , & invectiva beaucoup contre son propre sexe. Il termina son discours par leur offrir sa protection , & son carrosse à six chevaux , pour les conduire à Londres ; ce qui fut d'abord accepté sans façon , de la part de Madame *Fitz-Patrick* , qui enfin engagea *Sophie* à en faire de même. Les choses ainsi arrangées , Mylord prit congé des Dames , qui ne tarderent pas à se mettre au lit , où Madame *Fitz-*

Patrick entretint beaucoup sa cousine de l'excellence du caractère & des vertus du Seigneur Irlandois. Elle appuya particulièrement sur l'extrême tendresse qu'il avoit toujours eüe pour son épouse, & sur ce qu'il étoit peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir donné la moindre atteinte au lien conjugal : elle ajouta enfin, en finissant, ah ! ma chere *Sophie*, que cette vertu est rare parmi les gens de condition ! n'y comptez pas, je vous prie, si vous vous mariez jamais : vous seriez trop cruellement trompée.

Ces mots firent soupirer *Sophie*, & ne contribuerent peut-être pas peu à lui susciter un rêve peu agréable. Mais comme elle n'a jamais parlé de ce rêve à personne, le Lecteur nous dispensera de le raconter.



C H A P I T R E V I I .

*Départ de l'Hôtellerie. Arrivée
à Londres.*

LE lendemain , à sept heures , tout étant prêt pour le départ , il survint une difficulté. Le carosse , quoiqu'à six chevaux , ne contenoit que quatre personnes. Mylord , toujours galant , offroit de monter à cheval ; mais Madame *Fitz-Patrick* s'y opposa formellement. Il fut réglé , que les deux Soubrettes se relayeroient , & monteroient tour à tour un des chevaux de Mylord , qui fut sellé pour cet effet.

Sophie , après avoir fait un présent à l'Hôte , pour le consoler des blessures qu'il avoit reçues de sa femme - de - chambre , s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite , & qui lui causa quelque chagrin. C'étoit le billet de banque de cent li-

vres sterlin que son pere lui avoit donné la derniere fois qu'elle l'avoit vû ; & qui , joint à très-peu d'argent comptant , composoit tout son trésor.

Elle chercha , & renversa tout vainement dans la chambre , le billet ne se trouva pas. Elle se rappella enfin sa chute de la veille , lorsqu'elle avoit reconnu Madame *Fitz-Patrick* , & ne douta pas que ce ne fût alors que son portefeuille étoit tombé de sa poche.

Des pertes de ce genre , quelques suites qu'on en prévoye , sont incapables d'abattre une ame un peu forte , & exempte d'avarice. Aussi *Sophie* , quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus à contretens , prit assez sur elle-même pour cacher sa douleur , & pour rejoindre la compagnie avec sa sérénité ordinaire. Mylord aida les Dames à monter dans sa voiture , & même Madame *Honora* ; qui , après beaucoup de complimens , céda aux instances de sa très-bien *Eduquée* compagne *Abigail* ,

qu'elle laissa monter à cheval pour s'établir elle-même dans le carosse.

L'Equipage partit enfin , escorté par deux Chevaliers domestiques ; & fit si bonne diligence , que nos gens arrivèrent le lendemain au soir à Londres , sans aucun accident , ni aventures dignes d'amuser le Lecteur.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux Cousines.

Toute la Compagnie , en arrivant à Londres , alla descendre à l'Hôtel de Mylord , d'où , tandis que l'on se reposoit des fatigues du voyage , des domestiques furent dépêchés pour chercher un logement particulier que les deux Dames demandèrent. L'Epouse de Mylord n'étant pas en ville , Madame *Fitz Patrick* ne vouloit pas absolument accepter un lit chez lui.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet excès de délicatesse : il faut pourtant se rappeler la situation de cette Dame , & convenir de la méchanceté des médifans , après quoi l'on conseillera sans doute à toute femme d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé , & disposé à recevoir les deux cousines , *Sophie* voulut bien tenir encore compagnie pour cette nuit à Madame *Fitz-Patrick* , très-résoluë de s'informer dès le lendemain matin de la demeure de la Dame sous la protection de laquelle nous avons déjà dit qu'elle avoit projeté de se mettre en fuyant de chez son pere. Quelques remarques faites en route l'avoient tellement affermie dans cette résolution, que rien n'eût pû l'en faire changer.

Ce n'est pas que notre Héroïne fût capable de concevoir, sans fondement, le moindre soupçon odieux de la conduite de son prochain ; ce n'est pas non plus que Madame *Fitz-Patrick* , par ses démar-

ches, & encore moins par ses discours, eût laissé transpirer l'ombre même du scandale : mais Mylord, qui n'avoit pas au même degré qu'elle le talent de garder un secret, s'étoit assez peu observé dans la route, pour éclairer *Sophie* sur toutes les réticences que sa cousine lui avoit faites dans le récit de son histoire.

Sophie n'eut pas de peine à trouver la Dame qu'elle cherchoit : il n'étoit point de porteurs dans la Ville à qui son Hôtel ne fût parfaitement connu ; son messager revint, avec une invitation si gracieuse & si pressante, qu'elle se disposa à s'y rendre sur le champ.

Madame *Fitz-Patrick* ne fit d'autres instances pour la retenir, que celles qu'exigeoit la politesse. Soit qu'elle soupçonnât d'être soupçonnée, soit par quelque autre motif que nous ne pouvons pénétrer, il est certain qu'elle étoit aussi empressée de voir partir *Sophie*, que *Sophie* pouvoit l'être de s'en aller.

Notre jeune Héroïne, au mo-

ment qu'elle lui dit adieu ; ne put s'empêcher de lui donner une es- pece de petit avis. Au nom du Ciel, lui dit-elle, tenez - vous sur vos gardes, ma chere cousine, & réfléchissez mûrement sur les dangers de votre situation ! il est peut-être encore des voyes de conciliation avec votre époux : tâchez, je vous en supplie, de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes, ma chere, lui répondit Madame *Fitz-Patrick*, avec un sourire équivoque : vous êtes plus jeune que moi, gardez-les, je vous prie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Recevez pourtant aussi, en attendant, un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton & du caractère de Mlle. *Graveair* d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chere, cela ne prendroit pas dans ce Pays.

Tel fut l'adieu de nos deux cousines. *Sophie*, à son arrivée chez *Milady Belaston*, en reçut mille caresses. Cette Dame l'avoit prise

en amitié , dès le tems qu'elle l'a-
voit vuë autrefois chez Madame
Western : elle étoit charmée de la
revoir si belle ; & ne fut pas sitôt
instruite de la cause de son voya-
ge , qu'elle applaudit à la résolu-
tion de notre Héroïne , & promit
de la protéger de toute sa puissan-
ce envers & contre tous.

Puisque voilà *Sophie* en sûreté ,
& en très-bonnes mains , le Lecteur
voudra bien peut-être la laisser un
peu reposer , tandis qu'il jettera
les yeux sur nos autres personna-
ges , & particulièrement sur le pau-
vre *Jones* , que nous avons laissé
assez longtems en pénitence pour
ses péchés passés , qui , (telle est
la nature du vice !) suffisoient par
eux-mêmes pour le punir suffisam-
ment.

Fin du onzième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ ;

LIVRE DOUZIÈME.

*Contenant les mêmes trois jours que
les précédens.*

CHAPITRE PREMIER.

*Dans lequel M. WESTERN, ne
trouvant point sa fille, trouve au-
tre chose qui met fin à sa pour-
suite.*

NOtre Histoire retourne main-
tenant à l'Hôtellerie d'*Upton*,
d'où nous suivrons les traces de M.
Western; & comme elles ne nous
conduiront pas bien loin, nous re-
viendrons d'autant plutôt à notre

M vj

Héros , qui nous occupera un peu plus longtems.

Le Lecteur se reffouvient , fans doute , que le pere de *Sophie* étoit parti fort en colere de cette Hôtel-lerie , dans l'intention de courir après sa fille. L'Hôte l'avoit informé , que notre Héroïne avoit passé la *Saverne* ; il la passa aussi, avec tout son équipage , en jurant de se bien vanger de la pauvre *Sophie* , s'il étoit assez heureux pour la rattraper.

Il n'avoit pas encore été bien loin , lorsqu'il rencontra un chemin croisé. Là, il tint un petit conseil de guerre , dans lequel après avoir écouté impatiemment les différentes opinions de son monde , il laissa le succès de sa poursuite à la fortune , & enfila la route de *Worcestre*.

Il avoit à peine couru deux milles , dans ce nouveau chemin , lorsque s'arrêtant tout à coup..... Cela n'est-il pas déplorable ! s'écria-t-il , en soupirant amèrement. Fut-il jamais un chien plus malheureux

que le pauvre *Western* !..... & ces mots, selon sa louable coutume, furent suivis d'une ample volée de juremens & d'imprécations.

Le Ministre, qui le suivoit, se hâtant alors de le rejoindre, le supplia de ne point s'affliger, & surtout de ne pas désespérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé jusqu'ici, lui dit-il avec onction, il vous a mis sur les pas de Madame votre fille ; patientez, patientez, Monsieur : vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Bon ! que la peste l'étouffe, répondit *Western* : c'est bien elle qui m'inquiète maintenant !..... je déplore la perte d'une si belle matinée, & si propre pour la chasse. N'est-il pas pendable, d'être obligé de perdre un des plus beaux jours de la saison, & surtout après une aussi longue gelée ?

Soit que la fortune, quelquefois compatissante malgré sa légèreté, regardât alors en pitié le pauvre Gentilhomme ; soit qu'elle eût arrê-

té , qu'il ne rattraperoit point sa fille : nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures : mais , M. *Western* achevoit à peine de parler , lorsqu'une meute de chiens courans , déployant tout à coup , non loin delà , leurs goziers harmonieux , firent lever à la fois les oreilles au Gentilhomme & à son cheval , qui partant de la main & traversant un champ de bled , seconda si bien les intentions de son maître , qu'il se trouva en moins d'une minute à la queue des chiens.

C'est ainsi , dit la Fable , que la belle *Grimalkin* , cette chatte que Venus propice aux desirs d'un Amant passionné avoit enfin changée en femme : c'est ainsi , dis-je , que cette jeune épouse n'eut pas plutôt apperçue une souris , que rappelant ses anciens plaisirs , & retournant tout à coup à son naturel , elle sauta du lit de son époux pour courir après le petit animal !

Nous ne prétendons pourtant pas induire de-là , que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres

embrassemens de son amoureux époux : car , quoique le chat soit taxé par bien des gens d'être sujet à l'ingratitude , cependant les femmes , & les chats mêmes , en certaines occasions aiment fort à être caressés. Nous pensons seulement , comme le subtil *Sir Roger l'Estrange* , * qui dans ses profondes réflexions , observe , que si vous fermez la porte au nez à la nature , elle rentrera par la fenêtre ; & qu'une chatte , quoique *Madame* , n'en courra pas moins après les rats. Nous n'accusons donc pas *M. Western* de peu de tendresse pour sa fille , puisqu'il en avoit réellement beaucoup : nous remarquons seulement , qu'il étoit Gentilhomme campagnard & Chasseur , & , qu'à ces titres , la Fable , & nos judicieuses réflexions , ne lui sont pas si mal appliquées.

Notre homme s'en donna donc ; & chassa de tout son cœur , sans songer à *Sophie* , ni même à celui à qui appartenoient les chiens. Les

* Il a traduit en vers les *Fables d'Esopé* &c. avec des Commentaires.

domestiques suivirent l'exemple du Maître ; & le Ministre , après avoir exprimé , à part lui , tout son étonnement en beau latin , perdit ainsi que les autres toute idée de la jeune Demoiselle ; & s'occupa , en les suivant de loin , à méditer quelque point de *Doctrinè* pour le Dimanche suivant.

Le Gentilhomme , à qui appartenoit la meute , enchanté de la capacité & de l'expérience de son Confrere inconnu , se gardoit bien de le distraire de son enthousiasme , par des politesses hors de saison. Il attendit la fin de la chasse , pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite aussi supérieur avoit droit d'inspirer.

Leur conversation , quoique très-intéressante pour eux , ne trouvera point place ici. Nous dirons seulement , qu'ils se plurent beaucoup l'un à l'autre ; que l'on recommença une seconde chasse , qui fut suivie d'un grand dîner ; que ce dîner fut arrosé de beaucoup de vin ; & que M. *Western* , toujours réglé dans sa conduite , se fit mettre au

lit , pour pouvoir reparoître à la libation du soir avec toute la décence convenable à son caractère.

Il ne brilla pourtant pas en cette occasion autant qu'il s'en étoit flatté : son Hôte & le Ministre , moins fatigués & de corps , & d'esprit , eurent tellement tout l'avantage sur lui , qu'à peine le pauvre homme eut-il achevé sa troisième bouteille , qu'il fut sensé absent de la table.

M. *Supple* informa alors l'autre Gentilhomme de toute l'aventure de *Sophie* ; & le pria de joindre ses instances aux siennes , pour engager le lendemain matin M. *Western* à retourner chez lui. Cela fut trouvé juste , promis , & exécuté ; non pas sans peine cependant : mais le tems étoit si beau , si favorable pour la chasse ; la route de *Sophie* étoit d'ailleurs si incertaine ; & il y avoit si peu d'espoir de la rejoindre , après lui avoir laissé gagner près de vingt-quatre heures de marche , que M. *Western* consentit enfin , après avoir remer-

été son Hôte , de reprendre la route du Comté de *Sommerfet*.

C H A P I T R E I I.

*Départ de JONES de l'Hôtellerie
d'UPTON. Avanture du
MENDIANT.*

NOUS voici donc revenus à notre Héros ; & nous y revenons avec plaisir , malgré la situation misérable dans laquelle nous l'avons laissé , & qui sans doute , aura pû faire croire à quelques-uns de nos prudens Lecteurs que nous l'avions abandonné pour jamais.

Mais , dans la réalité , si nous ne sommes pas totalement vertueux , nous pouvons pourtant fermement assurer que nous n'avons pas non plus tous les vices dont certains caractères prudens font assez légitimement accusés ; & que malgré l'état déplorable où notre ami *Jones* se trouve maintenant , nous revenons à lui avec autant

de diligence , que s'il n'avoit plus rien à desirer de la fortune.

M. *Jones* , & son Compagnon *Partridge* quitterent l'Hôtellerie d'*Upton* quelques minutes après le départ de M. *Western* , & suivirent , à pied , la même route , n'ayant pû trouver de chevaux de louage dans *Upton*. Tous deux cheminoient tristement , quoique par différens motifs ; & si l'un soupiroit amèrement , l'autre à chaque pas grognoit à l'unisson.

Lorsqu'ils arriverent au chemin où M. *Western* s'étoit arrêté pour tenir conseil , *Jones* s'arrêta aussi ; & se retournant vers *Partridge* , le consulta sur la route qu'il convenoit de prendre. Ah , Monsieur ! s'écria *Partridge* , plût au Ciel que vous voulussiez suivre mon avis. Pourquoi non ? répliqua *Jones* , il m'est aussi indifférent de sçavoir où je vais , que ce que je dois devenir !..... en ce cas , reprit *Partridge* , mon avis est que nous retournions sur le champ chez vous. Quand on est sûr d'un pareil gîte ,

c'est être fou que de courir ainsi les champs comme des vagabonds. Pardon, Monsieur, *sed vox ea sola reperta est.*

Hélas ! s'écria *Jones*, où prétends-tu que je retourne ? il ne me reste plus d'azile !..... que dis-je ? quand même mon ami, quand même mon pere voudroit encore me recevoir, pourrois-je habiter un pays où ma *Sophie* n'est plus ?..... cruelle *Sophie* ! cruelle ? Non. Je suis le seul coupable..... non, je ne puis la condamner..... C'est toi, malheureux (dit-il, en s'adressant à *Partridge.*) c'est toi, détestable butor ! c'est toi qui m'as perdu : il faut que je t'arrache l'ame !..... à ces mots, cédant à sa fureur, & prenant *Partridge* à la gorge, il le secoua de façon à lui disloquer tous les membres.

Le pauvre Pédagogue tomba tremblant aux genoux du terrible *Jones*, pleurant, & protestant de son innocence.... notre Héros s'arrêtant alors, & jettant sur lui un œil farouche, recula quelques pas,

& acheva d'épuiser sur lui-même un accès de fureur, qui sans doute eût anéanti son Compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de *Jones* dans ce cruel moment.

Qu'il suffise au Lecteur de sçavoir, que cet Amant infortuné, après avoir joué très au naturel le rôle de *Roland* pendant quelques minutes, étant enfin revenu par degrés à lui-même, & trouvant encore le tremblant *Partridge* à ses pieds, le reçut dans ses bras; & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée dans la violence de sa passion. Il le pria pourtant de ne jamais lui reparler de retourner chez M. *Alworthy*, étant très-fermement résolu de ne plus revoir ce Château.

Partridge avoit l'ame bonne, & n'eut pas de peine à pardonner; il promit même, & de bonne foi, d'obéir exactement à la défense qui venoit de lui être faite. *Jones*, en cet instant, s'écria avec feu, puisqu'il m'est absolument impossible

de suivre plus longtems les traces de ma seule Divinité..... suivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami, partons, courons à l'Armée.

Il partit, en achevant ces mots ; & le hazard, lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avoit pris *M. Western*, le remit directement sur les traces de *Sophie*.

Ils marcherent très-long-tems, sans proférer une syllabe : *Jones* avoit assez à penser, & *Partridge* trop à craindre.

Cependant notre Héros se lassa enfin du monologue ; il acheva de rassurer *Partridge*, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler sans crainte de lui déplaire ; & un mendiant, qu'ils apperçurent de loin, fournit un texte abondant au Pédagogue pour s'indemniser du long silence qu'il avoit forcément observé.

Son Homélie roula d'abord sur la *Charité*, & sur la dureté du cœur humain ; de-là, passant par une transition naturelle, au Chapitre

de la Guerre , il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna enfin lui-même au point de le faire arrêter tout court , pour demander pardon à son Maître d'en avoir peut-être trop dit.

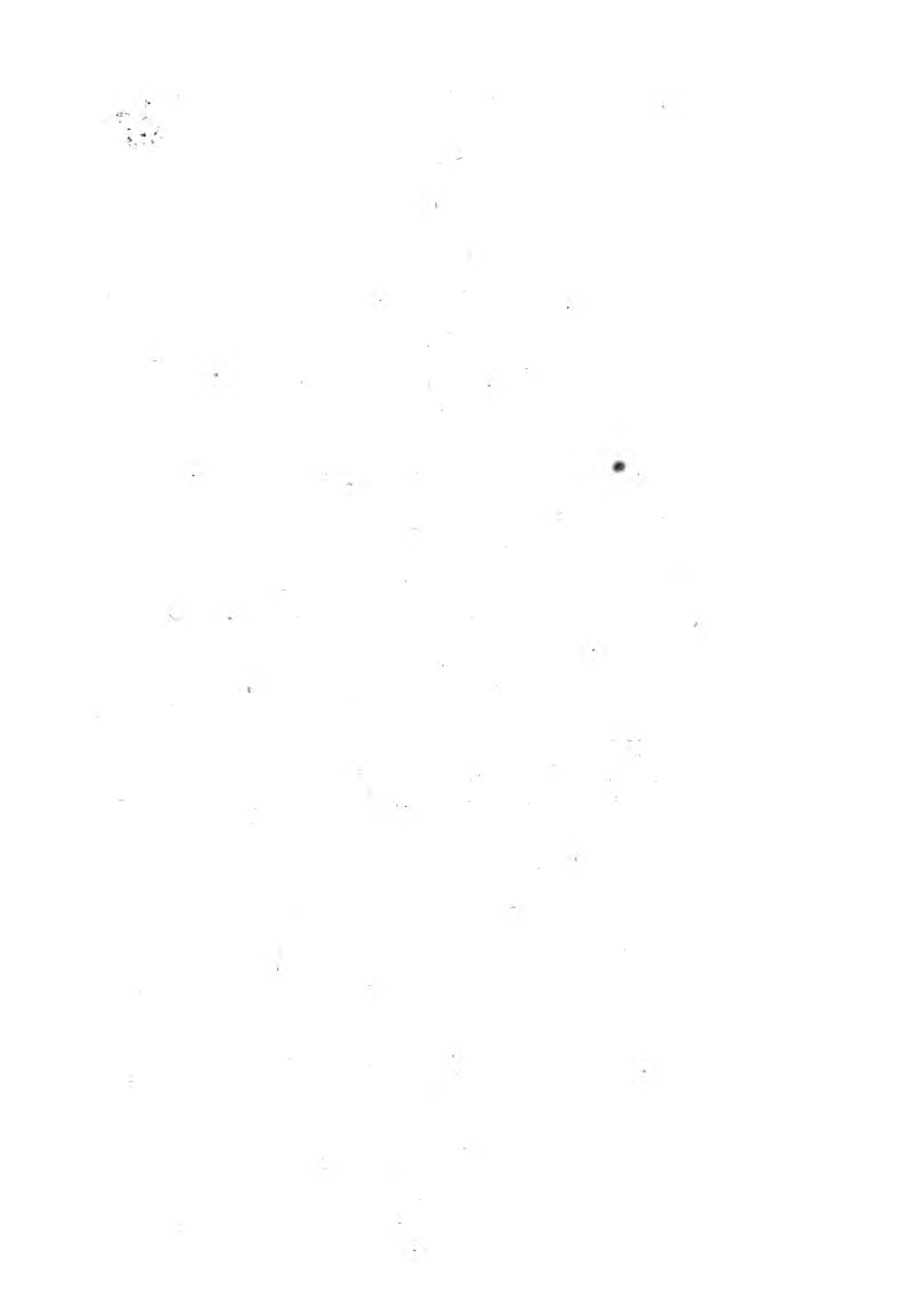
Ne crains rien , mon cher *Partridge* , lui dit *Jones* , en souriant , j'étois déjà si convaincu de ta poltronnerie , que rien de ta part sur ce Chapitre ne sçauroit m'émouvoir. Vous pouvez , Monsieur , lui répondit *Partridge* , me traiter de Poltron , & de tout ce qu'il vous plaira. Si le plaisir de conserver sa peau tout entière , rend un homme poltron , *non immunes ab illis malis sumus*. Je ne lûs jamais dans la Grammaire , qu'il ne fût pas possible d'être honnête homme sans aimer à se battre. *Vir bonus est , quis ? qui consulta patrum , qui leges juraque servat* : pas un mot de Bataille ; l'écriture même y est partout si contraire , que je suis tenté de ne pas regarder comme bons Chrétiens quiconque aime à répandre

le fang de ses semblables.

Partridge achevoit de déployer sa pieuse Doctrine , lorsqu'ils arriverent à un autre chemin croisé , où le mendiant qu'ils avoient aperçû de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le brusquer, en lui disant que chaque Paroisse étoit tenuë de nourrir ses Pauvres; & que de pareils vagabonds..... Arrêtez , lui dit *Jones* en riant ; n'êtes-vous pas honteux , avec tant de charité dans la bouche , d'en avoir si peu dans le cœur ? La Religion , à ce que je vois , vous sert admirablement à excuser vos fautes , mais ne vous excite guères à la vertu. Un homme , qui se dit Chrétien , peut-il voir son semblable dans cette affreuse misère , & ne pas le secourir ? notre Héros tira en même-tems un *Shelling* de sa poche , & le donna au Mendiant.

Monfieur, s'écria le pauvre homme , après l'avoir beaucoup remercié , j'ai trouvé à deux milles
d'ici





H. Gravelot. juv.

De Lafosse. del.

d'ici quelque chose de curieux : voudriez-vous me l'acheter ? je me ferois bien gardé de le montrer à d'autres ; mais vous m'avez l'air d'un si bon Gentilhomme , & vous êtes si charitable , que vous ne me soupçonneriez sûrement pas d'être un voleur , parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille doré , qu'il remit entre les mains de *Jones*.

Jones l'ouvrit d'abord , & (que le Lecteur juge de ce qu'il sentit !) trouva à la première page le nom de *Sophie Western* , écrit de sa propre main. Il n'eut pas plutôt lu ce nom , qu'il le pressa contre sa bouche , & tomba dans une extase d'où il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagans.

Tandis que *Jones* , en marmottant les sentimens de sa joye , baisoit & rebaisoit le petit Livre , *Partridge* en vit tomber un papier qu'il ramassa , & remit à son Maître. C'étoit ce même billet de banque

que M. *Western* avoit donné à sa fille la veille de son départ.

Les yeux de *Partridge* s'enflâment, à cette nouvelle, que notre Héros proclama hautement ; il en fut de même, mais dans un sens contraire, de ceux du pauvre Ménédiant qui avoit fait cette trouvaille, & qui faute de sçavoir lire, n'en avoit pas connu l'importance. *Jones*, qui jusques-là n'avoit senti que les transports de la joye la plus pure, fit alors une réflexion qui en altéra la douceur. Celle qui avoit perdu ce billet, étoit peut-être dans le cas d'en avoir besoin avant qu'il pût être assez heureux pour pouvoir le lui rendre !...

Le Porte-feuille étoit un présent que Madame *Western* avoit fait depuis peu à sa nièce. Sortant d'une boutique célèbre, il avoit coûté vingt *Shelling* ; & le Marchand, attendu sa valeur réelle, l'eût repris au moins pour trois. *Jones*, sans hésiter, en donna une *Guinée* au Ménédiant.

Le Ménédiant, qui de sa vie n'a-

voit été possesseur d'un si grand trésor, donna mille bénédictions à notre Héros, & parodia sans y penser tous les transports que *Jones* avoit laissé paroître, lorsqu'à l'ouverture du Porte-feuille il avoit lû le nom de *Sophie Western*.

Il consentit même volontiers à retourner avec nos Voyageurs à l'endroit où il avoit trouvé le petit Livre. Mais, quelque fut sa bonne volonté, le pauvre homme, étant boiteux, ne remplissoit pas à demi l'impatience de *Jones*, qui obligé de suivre son Guide, pouvoit à peine faire un mille en une heure.

Notre Amoureux, pendant le chemin regarda cent fois le Porte-feuille, & le baïsa aussi souvent, se parlant beaucoup à lui-même, & fort peu à ses Compagnons. Cette conduite étonnoit le Guide, qui par signes en marquoit sa surprise à *Partridge*, tandis que celui-ci secouoit la tête, & s'écrioit de tems en tems, pauvre Gentilhomme !
Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.

Ils arriverent enfin à l'endroit même, & reconnurent la place où *Sophie* étoit tombée, & où le Mendiant avoit ramassé le Porte-feuille. *Jones* prit là congé de son Guide, & se mit en devoir de suivre sa route : mais cet homme, qui avoit eu le tems de réfléchir, & chez qui la joye d'avoir reçu une *Guinée* étoit un peu abattue, affectant tout à coup un air mécontent, & branlant la tête, lui dit, j'espère que Monsieur ne me quittera pas ainsi ; il aura, sans doute, la bonté de songer que si j'eusse été un fripon, le Porte-feuille étoit à moi. Ainsi, je me flatte que Monsieur me donnera encore quelque chose. Si le billet vaut 100 livres *Sterlin*, il est dû plus d'une *Guinée* à celui qui a eu le bonheur de le trouver. Supposant même, que Monsieur ne retrouve point la Dame, ou ne le lui rende pas..... & quoique Monsieur ait bien l'air d'un très-honnête Gentilhomme..... je n'ai pourtant d'autre garant que la parole de Monsieur ; & certaine-

ment, si la personne à qui appartient le billet ne se retrouve pas, il est bien sûr qu'il appartient à celui qui l'a trouvé le premier. J'espère que Monsieur prendra tout ceci en considération. Il est vrai, que je ne suis qu'un pauvre homme : je n'exige pas tout non plus ; mais il est du moins juste que j'aye ma part de ce que j'ai trouvé.

Je te jure, sur mon honneur, lui cria *Jones*, que je connois la véritable propriétaire du billet, & que mon intention est de le lui rendre !

Vous pouvez, à cet égard, en agir comme il vous plaira, lui repliqua le Mendiant : donnez-moi la moitié de l'argent, & gardez le reste si vous voulez ; je vous jure, sur mon ame, que je n'en ouvrirai jamais la bouche.

Non, mon ami, lui cria *Jones*, la Propriétaire aura tout ce qu'elle a perdu : je ne puis, quant à présent, te récompenser davantage ; mais, dis-moi ton nom, & ta demeure, & tu pourras peut-être

t'en bien trouver dans la fuite.
C'est tout ce que je puis maintenant pour toi.

Allons, allons, lui dit *Partridge*, dis-nous ton nom, & où l'on pourra te trouver : tu n'auras pas lieu de t'en repentir ; c'est moi qui te le garantis. Le Calin, sentant bien qu'il n'auroit rien de plus pour le présent, donna son nom & sa demeure, que *Jones* écrivit avec le crayon de *Sophie*.

Il partit ensuite avec *Partridge*, à qui le billet donnoit une nouvelle vie, tandis que le boiteux qui gémissoit de ne pouvoir les suivre, les maudissoit de loin, ainsi que Messieurs ses parens, pour avoir oublié de lui faire apprendre à lire.



CHAPITRE III.

Autres Aventures , assez peu intéressantes.

NOs Voyageurs marchoient d'une vîtesse, qui ne leur permettoit guères une conversation suivie. *Jones* étoit totalement occupé de sa maîtresse, & *Partridge* des cent livres *Sterlin*.

Ils avoient fait environ trois milles, tout d'une haleine, lorsque le Pédagogue qui ne pouvoit plus suivre notre Héros, le pria de ralentir un peu son pas; & *Jones* y consentit d'autant plus volontiers, qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins, il commençoit à perdre les traces de *Sophie*, qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrétoit, pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre, lorsque le bruit d'un tambour vint

frapper leur oreille. *Partridge*, effrayé de ce son, eut à peine la force de s'écrier, miséricorde ! Seigneur, ayez pitié de nous ! les voilà, les voilà qui s'approchent!..

Qui donc s'approche ? lui demanda *Jones*, en regardant de tous côtés. Qui ? répondit *Partridge*, Eh, les rebelles apparemment ! Pour Dieu, Monsieur, ne vous avisez pas de les insulter ; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais, ne seroit-il pas plus prudent de nous mettre derrière ces buissons, en attendant qu'ils soient passés ? Pourquoi risquer de leur déplaire ? & que peuvent deux malheureux, sans armes, contre cinquante mille peut-être ?..... *Jones* interrompit cette Tirade inspirée par la crainte, & jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voisinage de quelque Ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoient le son, en assurant le tremblant *Partridge* qu'il n'étoit pas possible que les rebelles fussent si près d'eux.

Partridge un peu raffermi, par

l'assurance de son Maître ; suivit son Conducteur , quoiqu'à regret , jusqu'au moment où tombant tous deux dans un chemin aussi creux que resserré , le Pédagogue apperçut quelque chose de peint qui flot-
toit dans l'air à très-peu de distance. Son imagination déjà échauffée, n'en exigea pas davantage. Les voilà , Monsieur !..... je l'avois bien dit , s'écria-t-il , voilà leurs Drapeaux ! voilà la Couronne , & le cercueil !..... ah Ciel ! vit-on jamais rien de plus terrible ?..... adieu , Monsieur ! nous allons être fusillés !.....

Jones , n'avoit eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la méprise de *Partridge*..... Courage ami , lui dit-il ; ce péril est digne de ta valeur ; & je te garantis la victoire sur cette armée... de Marionnettes. De Marionnettes ? répondit *Partridge* , avec transport. Quoi ce n'est que cela ! & le tambour ?..... C'est celui des Marionnettes , lui dit froidement *Jones*.

Oh bien , je veux les voir , reparti le Pédagogue , en sautant de joye : j'aime ce spectacle à la folie ; de grace , Monsieur , allons de ce côté. D'ailleurs , voilà la nuit , je suis à jeun depuis trois heures du matin , & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une Hôtellerie , ou plutôt à un Cabaret à biere , où *Partridge* n'eut rien de plus pressé , que de visiter la cuifine , & *Jones* de s'informer si des Dames n'avoient point passé par-là dans la journée. L'enquête de *Partridge* fut plus heureuse que celle de son maître. L'un n'apprit rien de *Sophie* ; l'autre , à sa grande satisfaction , apprit qu'on leur serviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard qui sortoit du feu.

L'Amour n'agit pas également sur tous les hommes : Le caractère & surtout la constitution de l'Amant est presque toujours la règle de ses effets. Dans un tempérament foible , il détruit toute espece d'appétit tendant à la conservation de

l'animal ; dans un tempérament vigoureux , il fait naître des distractions , des négligences , l'oubli même des réparations nécessaires à la nature : mais mettez-moi ce dernier , s'il a faim , vis-à-vis un plat qui lui plaise , & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami *Jones* , s'il eût été seul , auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomach vuide ; dès qu'il vit le diner servi , il mangea d'aussi bon appétit que *Partridge*.

La nuit étoit venuë avant que nos Voyageurs eussent fini leur repas. La Lune étoit dans son décours , il faisoit extrêmement noir. Le bon *Partridge* fit tant d'instances à notre Héros , pour voir les Marionettes , qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle , quoique très-fort du goût de M. *Partridge* , ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour en rendre compte au Lecteur.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'Hôtellerie , jusqu'au lendemain matin : Car le Lecteur ,

fçaura , que notre Héros vaincu par les prières de *Partridge* , & par les remontrances de l'Hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins , avoit enfin consenti de coucher dans cette maison.

Jones, qui s'étoit couché fans souper au sortir des Marionnettes , avoit déjà dormi neuf bonnes heures , & en eût peut-être dormi davantage , si un bruit des plus violent qui se faisoit à la porte de sa chambre , ne l'eût pas réveillé en sursaut. On crioit au meurtre à l'assassin ! il se leva & trouva le maître des Marionnettes , qui sans pitié ni miséricorde , assommoit le *divertissant* de sa troupe.

Notre Héros, toujours généreux, se rangea du côté de la partie souffrante, & colla l'insolent vainqueur contre la muraille.

Le petit *divertissant*, quoique foible , étoit colérique. Il ne se vit pas plutôt hors de portée de son ennemi , qu'il commença à l'attaquer avec la seule arme qui fût égale entr'eux. Après beaucoup

d'Epithètes & d'injures générales ; il procéda aux accusations particulières. Double coquin ! lui cria-t-il , non seulement je t'ai servi pour l'amour de Dieu , car tu me dois encore tous mes gages , mais je t'ai encore sauvé du gibet. Ne voulois-tu pas, pas plus loin qu'hier, dans ce chemin étroit , voler cette aimable Demoiselle , & lui prendre son bel habit de voyage ? Peux-tu nier , que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voisine , pour la dépouiller , pour tout ravir à la plus charmante personne qui fut jamais ?..... Et tu t'avises de me maltraiter aujourd'hui ! de m'affommer comme un boureau , pour avoir badiné un instant avec une Servante de Cabaret, uniquement parcequ'elle m'a préféré à toi !....

Jones n'eut pas plutôt entendu ces reproches , que quittant tout à coup le Maître des Marionnettes , après lui avoir défendu sur peine de son indignation toute espèce de voyes de fait , il prit le di-

vertissant sous sa protection , & le fit entrer avec lui dans sa chambre.

Notre Héros apprit de lui des nouvelles de sa *Sophie* , que cet homme avoit vû passer la veille , tandis qu'il accompagnoit son Maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir montrer la place où il avoit vû Mlle *Western* ; puis , appellant *Partridge* , ils partirent en diligence.

Dès qu'ils y furent arrivés , *Jones* récompensa grassement son Guide , & se remit avec une joye infinie sur les traces de sa Maîtresse.

Partridge , frappé de la singularité de cette rencontre , en tira l'augure le plus favorable pour le succès des amours de notre Héros. De pareils hazards , s'écria - t - il dans son enthousiasme , ne seroient jamais arrivés , si la Providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec *Sophie* !

Ils n'avoient pas encore marché deux milles , lorsqu'une grosse pluie vint les surprendre , à la

vuë d'une Hôtellerie. On peut juger si *Partridge* harangua pour s'y réfugier ; & si *Tom Jones* put s'en défendre , & même d'y déjeûner.

Très - affligé de n'y avoir rien appris de *Sophie* , notre Héros se disposoit , malgré l'orage , à se remettre en route, lorsque *Partridge*, qui ne partoit pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il falloit quitter , apperçut , & crut reconnoître un jeune homme qui s'afféioit dans le coin de la cheminée. Monsieur ! (s'écria-t-il , en rappelant *Jones*) bûvons encore un coup : voici sûrement encore des nouvelles de Madame *Sophie*. Je crois reconnoître son guide de l'Hôtellerie d'*Upton* !... L'ami *Partridge*, avoit raison ; notre Héros en fut transporté ; & fit passer le guide dans une chambre particulière , pour l'interroger plus à son aise sur les moindres particularités qui pouvoient concerner sa chere *Sophie*.

C H A P I T R E I V.

A peu près comme le précédent.

Jones avoit été absent environ une demie-heure avec le Guide, lorsqu'il rentra dans la cuisine, pour signifier à *Partridge* qu'il faisoit partir sur le champ. Cet ordre bien cruel pour le Pédagogue, lui parut pourtant moins dur en en apprenant que son Maître avoit fait marché avec le Guide pour les conduire à cette même Hôtel-lerie où *Sophie* avoit couché la veille avec Madame *Fitz-Patrick*. *Jones* voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Maîtresse ; *Partridge* monta celui de Madame *Honora* ; & leur diligence fut si grande, qu'ils arriverent avant trois heures après midi.

Notre Héros, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poste. Mais, par malheur, il ne

s'en trouva pas un seul dans le Village : ce que le Lecteur ne croira pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la Nation entière, & surtout dans ce canton, à cause de la marche des Révoltés.

Jones, désespéré, tentoit en vain d'engager le Guide à l'escorter jusqu'à *Coventry* : cet homme étoit inexorable.

Tandis qu'il le pressoit de nouveau, dans la cour du cabaret, un Cavalier qui y arrivoit, le salua, en le nommant par son nom, & en lui demandant des nouvelles de M. *Alworthy* & de sa famille.

Jones ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il reconnut M. *Dowling*, ce même Procureur avec qui il avoit diné depuis peu à *Glocestre*.

M. *Dowling* conseilla à *Jones*, & le pressa fort de ne point partir ce soir-là, attendu les mauvais chemins & l'obscurité de la nuit. Mais notre Héros avoit pris son parti; rien ne put lui faire changer sa résolution, dût-il faire la route à pieds.

Quand le bon Procureur vit que toutes ses instances & ses représentations étoient également inutiles , il se joignit à *Jones* , pour persuader au Guide de l'accompagner encore dans ce petit voyage. Les prières & les promesses l'abatirent enfin ; & il consentit à tout , pourvû qu'on lui permît de faire rafraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle , *M. Jones* à son tour fut aussi obligé de consentir à boire un coup avec *M. Dowling* : ce qui occasionna une conversation entr'eux , dont nous allons rendre compte dans le Chapitre suivant.

C H A P I T R E V.

*Conversation de JONES , & de
M. DOWLING.*

Monsieur *Dowling* , en remplissant le verre de notre Héros , porta d'abord la santé de *M.*

Alworthy. Il ajouta , quelques momens après , si vous le permettez , Monsieur , nous boirons aussi celle de M. *Blifil* , son neveu & héritier , jeune Gentilhomme de très-grande espérance , & pour qui j'ai l'estime la plus singulière.

Je suis convaincu , répondit *Jones* , que votre intention n'est pas de m'offenser : mais vous associez très-mal les personnes ; l'une fait honneur à l'humanité , l'autre est un misérable , qui mérite à peine le nom d'homme. Ne parlons plus de ce dernier.

Dowling , frappé de cette réponse , lui dit qu'il les avoit cru tous les deux très-estimables. Quant à M. *Alworthy* , ajouta-t-il , je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de son caractère est connue partout. A l'égard de son neveu , je ne l'ai jamais vu qu'une fois , lorsque j'allai lui annoncer la mort de sa mère. J'avois tant d'affaires alors , & j'étois si pressé de repartir , qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux mi-

notes : mais il me parut si poli , si honnête à mon égard , que je le croyois , je vous jure , un très-aimable Cavalier.

Je ne m'étonne pas , répliqua *Jones* , qu'il vous en ait imposé en si peu de tems : c'est un démon pour la malice ; & vous eussiez pû vivre longtems avec lui , sans pénétrer toute la noirceur de son caractère. Nous fumes élevés ensemble , & j'en ai toujours été la dupe : ce n'est même que depuis peu que j'ai découvert toute son infamie. Il est vrai , que dès auparavant je ne l'aimois guères : il manquoit , selon moi , de cette générosité de cœur , qui sûrement est l'unique base de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je méprisois en lui cet intérêt personnel , & cet excès d'amour-propre , perpétuels motifs de toutes ses démarches. Mais j'ai éprouvé , à mes dépens , combien le lâche a abusé de mon trop de franchise , & par quel tissu d'artifices il est enfin parvenu à me perdre sans ressource.

Ciel ! que me dites-vous ? s'écria le Procureur. En ce cas, je suis bien indigné que la succession de votre oncle *Alworthy* soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas ! s'écria *Jones* à son tour , vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. *Alworthy* m'a longtems permis de l'appeller d'un nom plus cher encore ; mais , cet Acte de bonté n'ayant été que volontaire en lui , il a pu sans injustice me priver d'un honneur dont sans doute il ne m'a plus cru digne. Non , Monsieur, je n'appartiens en rien, par le sang, à M. *Alworthy* ; & si le monde, toujours incapable de discerner & d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans sa conduite à mon égard , en me supposant son parent , c'est faire une injustice signalée au meilleur de tous les hommes... Pardon pourtant , Monsieur, de vous avoir ennuyé de mes malheurs particuliers. Vous me pensez proche parent de M. *Alworthy*, j'ai cru devoir vous en dissuader ,

& dissiper les impressions que sa sévérité à mon égard, eût peut-être fait naître en vous ; & c'est, je vous le jure, ce que je voudrois prévenir au risque de ma vie.

Voilà, s'écria *Dowling*, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même ! non, Monsieur, bien loin de m'ennuyer, je suis ravi de vous entendre. Je serois même charmé de sçavoir sur quel fondement, on vous a cru parent de M. *Alworthy*, tandis qu'il n'en est rien. Vos chevaux ne seront pas prêts d'une demie heure ; & vous m'obligerez infiniment, en me racontant votre histoire.

Jones, dont la complaisance ; (mais non pas la prudence) éga-
loit celle de *Sophie*, consentit aisément à satisfaire M. *Dowling*, & lui fit tout le détail de ses aventures depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. *Dowling*, qui quoique Procureur, n'avoit pas dépouillé tout sentiment d'humanité. A propos de

quoï , nous remarquerons en passant , que rien n'est plus injuste que les préjugés que l'on contracte contre les gens de certaines professions. L'habitude , il est vrai , les familiarise avec des actions que leur profession même rend nécessaires , & par conséquent coutumières ; mais , en toutes autres circonstances , la nature agit également sur eux , comme sur les autres hommes. Un Boucher , j'en suis sûr , seroit touché de voir égorger un beau cheval ; un Chirurgien , venant de couper un bras , sans la moindre émotion , aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte : j'en ai vu l'exemple. Un Guerrier , sortant du carnage , redevient , à la Paix , doux , aimable , galant , & fait pour la société. De même , un Procureur peut être compatissant , & véritablement sensible aux infortunes d'une créature de son espèce , pourvû cependant que ses intérêts n'en souffrent point.

Jones , comme sçait fort bien

le Lecteur, n'étoit pas au fait de la façon dont on s'y étoit pris, pour le noircir dans l'esprit de M. *Alworthy* : il n'avoit pu faire ce détail à M. *Dowling* ; quant au reste, il l'avoit comme de raison, présenté au Procureur dans le jour le moins défavantageux qu'il avoit pu ; car, quoiqu'il n'eût pas envie de rendre son ancien patron & ami en aucune façon blâmable, son intention n'étoit pas non plus de se trop dénigrer lui-même. Ainsi *Dowling* eut assez de pénétration, pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, sous main, de très-mauvais offices à notre Héros. Non, s'écria-t-il, M. *Alworthy* n'eût jamais deshérité un jeune homme qu'il aimoit autant que vous, pour des fautes aussi légères. Son amitié, du moins, vous donnoit droit d'attendre beaucoup de lui ; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une espece d'engagement de sa part, que vous aviez droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous, Monsieur !.....

Cette

Cette succession devoit vous toucher en grande partie.

Vous me connoissez peu , lui dit *Jones* : j'eusse été satisfait à moins ; & je n'ambitionnai jamais la fortune de mon bienfaicteur. Je puis vous jurer même , que je ne songeai jamais à ce que je pouvois attendre de lui ; & que s'il eût été homme à me trop avantager au préjudice de son neveu , j'eusse refusé ses bienfaits. Je préfère la tranquillité de mon ame , à la plus brillante fortune acquise aux dépens d'autrui. Eh , qu'est-ce que le misérable orgueil que fait naître la magnificence d'un Palais , d'un nombreux Equipage , d'une table splendide , & de toutes les autres apparences du bonheur , vis-à-vis ce repos solide , cette douce satisfaction , ces transports délicieux , & ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur , en réfléchissant sur ses généreuses , nobles & bienfaisantes actions ? Je n'envie point *Blifil* , contemplant d'un œil avide ses richesses futu-

res : je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'acheterois pas sa fortune, au prix d'un instant de remords. Je crois, ainsi que vous, avoir été suspect à M. *Blifil* ; il m'a crû plus intéressé : ses soupçons sont nés de la bassesse de ses sentimens ; il a mesuré mon cœur au sien. Grace au Ciel ! je sens..... je sens mon innocence, mon ami ! pour l'Univers, je ne troquerois pas ce sentiment contre....

M. *Dowling*, quoique extrêmement déconcerté pendant tout ce discours de *Jones*, dont nous abrégons une partie, étoit pourtant touché de la compassion la plus vive. S'il nous retombe sous la main dans le cours de cette Histoire, nous tâcherons de pénétrer les raisons de son trouble : nous sommes obligés pour le présent, en imitant notre Héros, de prendre un peu brusquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux sont prêts, & que *Jones*, malgré la pluie qui commence à tomber à force, veut

pourtant absolument aller coucher
à *Coventry*.

C H A P I T R E V I.

Voyage nocturne. Étrange Avanture.

J Amais chemin ne fut plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient jusqu'à *Coventry* ; & quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais passé , il ne falloit pas moins qu'une nuit aussi obscure , & une pluie aussi abondante , pour qu'il fût possible qu'ils s'y égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles , lorsque comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville , ils se trouverent dans un chemin très-sale & très-étroit.

Jones soutint alors , qu'on avoit manqué le grand chemin de *Coventry* ; le *Guide* , que la chose étoit impossible ; & *Partridge* mit au jour une toute autre opinion.

Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. *M. Jones* n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme, accroupie sur la porte du cabaret, au moment que nous montions à cheval ? Plût au Ciel que nous lui eussions donné quelque chose ! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit entre ses dents ; & dans l'instant la pluie a commencé à tomber, & l'orage à s'élever. Qu'on en dise ce qu'on voudra, je suis certain moi, qu'il y a des Sorcieres ; & s'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai jugée telle, à la première vuë ; & je lui aurois donné l'aumône, si j'avois eu de la monnoye.

Jones, quoique très-affligé d'un retardement, qui alloit lui faire perdre les traces de sa chere *Sophie*, ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux *Partridge*, qui dans l'instant même étant tombé avec son cheval dans un borbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hazard vou-

lut qu'il en arrivât bientôt autant au Postillon ; *Partridge* , alors , après avoir crié à notre Héros de se préparer à la même cérémonie , le supplia de retourner pour pacifier la vieille. Nous y ferons bientôt , Monsieur , s'écria-t-il , car je suis convaincu , malgré tout le chemin que nous paroïssons avoir fait , que nous sommes encore aux environs du cabaret d'où nous sommes partis.

Jones , au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir si le Guide n'étoit point blessé : mais appercevant qu'il en étoit quitte , ainsi que *Partridge* , pour beaucoup de crottes , notre Héros remonta à cheval , très déterminé à aller en avant jusqu'à ce qu'il trouvât quelque Village où l'on pût le remettre dans son chemin.

Ils avançoient , en tâtonnant , lorsqu'une lumière éloignée frapa les yeux de *Jones* , & jeta la terreur dans l'ame du Pédagogue. C'est un feu folet , Monsieur , s'écria-t-il..... prenez garde ! ne vous

y fiez pas ! ah la maudite forcierre !
 sa lanterne , si nous la suivons ,
 va nous précipiter dans quelque
 abîme.

Mais , quel redoublement de
 frayeur pour le pauvre *Partridge* ,
 lorsque nos Voyageurs approchans
 un peu plus près de cette , ou plû-
 tôt maintenant de ces lumieres ,
 entendirent un bruit confus de voix
 humaines !.... des cris , des chants ,
 des éclats de rire , qui mêlés au
 son de quelques instrumens for-
 moient un concert si difficile à
 définir , que *Partridge* devint à peu
 près pardonnable , en affirmant
 d'une voix presque éteinte , que
 c'étoit un *Sabbat*.

L'horreur qui s'empara de l'ame
 du Pédagogue , & qui par conta-
 gion gagna bientôt le Guide , est
 d'un genre qui ne se peint pas ,
 quand on croit sçavoir à peu près
 ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier
Jones , les larmes aux yeux , de ne
 pas aller plus loin. Le Guide affir-
 ma même , que les chevaux qui

paroissoient marcher , n'avoient pas fait un pas depuis une demie heure ; & que tout ceci n'étoit que fortilége & enchantement.

Notre Héros n'étoit pas crédule : il se trouvoit pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espece. Ou nous approchons , leur dit-il en riant , vers la lumiere , ou la lumiere s'approche de nous ; car enfin , nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre , je vous prie , de gens inconnus à la vérité , mais qui n'ont l'air que de se réjouir ? de se réjouir , Monsieur ! s'écria *Partridge* ; & quel cœur peut songer à se réjouir à cette heure-ci , & par un tems si diabolique ? ce ne peut être que des revenans , des sorciers , ou de malins esprits ; foyez-en bien certain , & ne nous avisons pas de tenter le Ciel.

Que ce soit tout ce que tu voudras , lui dit *Jones* ; je suis résolu d'aller leur demander le chemin de *Coventry*.

Jones , à ces mots , piqua des

deux ; & malgré les prières & les cris du Pédagogue , marcha droit à l'endroit d'où partoît le bruit. *Partridge* , qui craignoit également d'avancer , & de rester seul , fut obligé de suivre , en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoissoit de Puissances Célestes.

Ils arriverent cependant ; & dès que la proximité permit de distinguer les objets , notre Héros aperçut qu'il ne s'agissoit que d'une grange , dans laquelle une nombreuse assemblée des deux sexes paroissoit se livrer à la joye.

Jones ne se fut pas plutôt présenté à l'une des portes , qui étoit ouverte , qu'une voix mâle & vigoureuse cria du dedans , qui est-là ?..... notre Héros répondit d'un ton plus mesuré , ami ; & demanda le chemin de *Coventry*.

Si tu es de nos amis , cria une autre voix , tu ferois mieux de t'arrêter ici , jusqu'à ce que la tempête soit appaisée : il y a place pour toi , & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, & présenta ses deux compagnons, qui furent ainsi que lui très-bien reçus; mais qui ne frémissaient pas moins à l'aspect d'une assemblée, qu'ils croyoient encore composée de tous les forciers du Royaume.

Quoiqu'on n'y croye plus guères maintenant, hâtons-nous pourtant de faire respirer certains Lecteurs, en leur apprenant, que ces prétendus Sorciers n'étoient autres que des *Egyptiens*, ou *Bohémiens*, qui célébroient les nêces de l'un des Chefs de leur Société.

Rien n'étoit plus gai que cette assemblée; la joye y régnoit de toutes parts, & sur toutes les physionomies. On y remarquoit même une sorte de décence, & peut-être plus grande que dans certaines assemblées bourgeoises: car ces gens-ci sont assujettis à un gouvernement, & à des loix de leur façon; & tous obéissent à une espèce de Magistrat souverain, qu'ils appellent leur Roi. L'abondance étoit aussi de la fête, &

floriffoit dans cette grange. Il est vrai, que la délicatesse & l'élégance n'en étoient pas, mais le bon appétit des convives se passoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille, & de grosses viandes, composoient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que le plus fin & le plus couru des Cuisiniers François eût pû leur présenter.

Tandis que notre Héros regardoit ce spectacle avec le dernier étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, & le salua d'un air où la franchise & l'amitié paroiffoient avoir trop de part, pour pouvoir être appelé poli.

C'étoit le Roi des Bohémiens lui-même, qui quoique peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses Sujets, avoit pourtant un air de dignité qui inspiroit, à ce que nous a dit *Jones*, une espèce de sentiment de respect aux Spectateurs.

Après beaucoup de complimens, de part & d'autre, d'autant plus flat-

teurs pour Sa Majesté Bohémienne, qu'elle n'étoit guères accoutumée à en recevoir de pareils, ce Prince fit couvrir une table de quelques provisions choisies, où s'étant assis avec notre Héros, il lui tint à peu près ce discours. Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'ayez souvent vû de mes gens en parti détaché, car ils rôdent partout : mais je crois que vous n'en avez peut-être jamais vû tant ensemble ; & vous serez bien plus surpris sans doute, quand vous sçaurez que les Egyptiens sont aussi-bien gouvernés qu'aucun Peuple vivant sur la surface de la Terre.

J'ai l'honneur d'être leur Souverain ; & peut-être jamais Monarque n'eut de Sujets, ni plus soumis, ni plus attachés à leurs Maîtres. J'ignore par quelles vertus j'ai mérité leur estime, mais je puis me vanter de n'avoir jamais songé qu'à les rendre heureux. Eh, comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens, qui ne parcourent

l'Univers, qui n'agissent, qui ne respirent que pour faire vivre leur Roi ! ils connoissent mes soins & mes sentimens pour eux, & ma tendresse seule m'est garant de la leur.

Il y a mille, ou deux mille ans plus ou moins, (je ne puis vous en fixer le tems plus juste, ne sçachant ni lire ni écrire) il y a fort long - tems, dis - je, qu'il arriva une révolution parmi les *Egyptiens* : cette Nation avoit alors des Seigneurs. Ces Seigneurs, guidés par l'ambition, se firent la guerre les uns aux autres ; mais le Roi les fit tous périr, & établit une égalité parfaite parmi tous ses Sujets : depuis ce tems, nous sommes tous heureux. Personne n'ambitionne ni ne brigue la Royauté ; c'est la charge la plus pénible de l'Etat. Rien n'est si fatigant que d'être sans cesse occupé à rendre justice à ses égaux. J'ai mille fois envié le sort du dernier de mes Sujets, surtout lorsque l'équité me forçoit à punir ou mon parent, ou mon

ami. Car , quoique nous respections le sang humain , nos châtimens n'en font pas moins sévères ; la honte en fait la base. Un Egyptien , une fois flétri , n'ose lever les yeux sur lui-même ; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois.....

Sa Majesté en étoit là , lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la grange. Les caresses des *Bohémiens* avoient dissipé par degrés les terreurs de *Partridge* ; qui , non seulement s'étoit empiffré à leurs tables , mais y avoit déjà bû un peu plus que de raison.

Une jeune femme *Egyptienne* , plus remarquable par l'esprit que par la beauté , avoit mené le *Pédagogue* à l'écart , sous prétexte de lui dire sa bonne aventure.

Soit que l'ivresse eût échauffé *M. Partridge* , soit que la *Bohémienne* , touchée de la noble gravité du personnage , eût oublié dans cet instant la décence ordinaire à son sexe , nos deux Amans venoient d'être découverts par le

mari de la *Bohémienne*, (qui les avoit fait guéter) dans la situation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confusion de notre Héros, fut amené avec scandale devant le Roi; où la honte de son crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour sa défense. Le Roi, se retournant alors vers *Jones*, vous voyez, Monsieur, lui dit-il, de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme ?

Je suis aussi fâché, que confus de cet événement, répondit *Jones*; & je crois qu'il est juste que le coupable soit condamné à réparer, autant que faire se pourra, l'offense qu'il a faite au mari.

Notre Héros, tirant alors une *Guinée* de sa poche, la présenta au *Bohémien*, en l'assurant que *Partridge* étoit pauvre, & hors d'état de pouvoir payer actuellement davantage.

Le *Bohémien* en vouloit absolument cinq; & cette somme, par

accommodement réduite à deux *Guinées*, alloit être payée par *Jones*, à condition que la femme auroit aussi sa grace, lorsque Sa Majesté errante, retenant la main de notre Héros, & adressant la parole au témoin, lui demanda, par quel hazard il étoit parvenu à découvrir les criminels ?

Cet homme répondit, que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier moment qu'il l'avoit observée en conversation avec l'Etranger ; & que, lui témoin, ne l'avoit pas perdue de vue depuis cet instant, jusqu'à celui où.....

Le Roi lui demanda alors, si le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là ? à quoi le témoin ayant répondu, qu'oui, Sa Majesté *Bohémienne* regardant le mari d'un œil sévère lui parla en ces termes : je suis fâché qu'un *Bohémien* ait assez peu d'honneur pour vendre celui de sa femme Si vous l'eussiez aimée, vous eussiez prévenu le crime que vous cherchiez

à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté soit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes sur le front ; & votre femme, à vous les attacher publiquement aux yeux de la Nation assemblée.

Jones applaudit, avec tous les *Egyptiens*, à l'équité de cette Sentence ; sur quoi, le Roi lui dit, je jouis de votre surprise : elle naît des préjugés communs des Nations contre mon peuple. Avouez, Monsieur, que vous nous croyez tous des larrons ?

Je confesse, répondit *Jones*, qu'on ne m'a jamais parlé des *Bohémiens* comme ils paroissent le mériter.

Je vais, répliqua le Roi, vous apprendre la différence de vous à nous. Mon Peuple est voleur sans doute : mais il ne vole que le vôtre ; & vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

*Avanture dangereuse. Arrivée de
T O M J O N E S , & de
P A R T R I D G E à Londre.*

Pendant toute cette Scene , l'orage avoit cessé. Dès que notre Héros s'en apperçut , il prit congé , après beaucoup de remerciemens , de Sa Majesté *Bohémienne* , qui voulut absolument lui donner un Guide jusqu'à *Coventry*. Nos Voyageurs y arriverent à minuit , & en partirent à deux heures sur des chevaux de poste qu'il avoit fallu attendre , & qui les menerent sans accident à *Daventry*.

De-là , jusqu'à *S. Albans* , où *Jones* comptoit avec raison pouvoir trouver *Sophie* à la dînée , il ne leur arriva rien d'affez intéressant pour amuser un Lecteur d'affez bon goût pour préférer les faits aux réflexions , aux maximes , aux

colloques , & aux autres prétendus beautés du stile dont trop d'Auteurs , que l'on connoît assez , farcissent aujourd'hui leurs Ouvrages.

Jones n'eut rien de plus pressé , en arrivant à *S. Albans* , que de s'informer d'un carosse à six chevaux allant à Londres , & qui devoit y être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit , que cet équipage avoit en effet paru ; mais qu'un relais , qui l'attendoit depuis le matin de la part de Mylord * * * , y avoit été attaché sur le champ , & le menoit en toute diligence à Londres.

Si notre héros avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poste tous prêts , il eût sans doute tenté , quoique contre toute possibilité , de suivre & d'atteindre le carosse du Mylord. Mais , heureusement pour lui , & pour *Partridge* qui avoit grand faim , il ne s'en trouva pas. Il fallut donc , par force , rester , & dîner à *S. Albans* , en attendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour étoit sur son déclin, & nos Cavaliers avoient laissé deux milles derrière eux par-delà *Barnet*, lorsqu'ils furent accostés par un autre voyageur d'une assez belle physionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu Chevalier de la *triste figure*. Cet homme, après avoir sçû de *Jones*, qu'il alloit à Londres, demanda la permission de le suivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il se disoit étranger, & sans la moindre connoissance des chemins.

Leur conversation roula d'abord sur les accidens qui arrivent en route, & sur les voleurs, que l'Étranger paroïssoit fort appréhender.

Quant à moi, dit *Jones*, ayant très-peu à perdre, j'ai conséquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ? s'écria *Partridge*, qui n'avoit pas encore parlé. Ma foi, Monsieur, si j'avois comme vous un billet de banque de cent livres sterlin dans ma poche, je ne parlerois pas ainsi !

Ce n'est pourtant pas que j'aye peur : nous sommes quatre , Dieu merci ; & le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. Je veux même, qu'il ait un pistolet ; il ne peut du moins tuer que l'un de nous.... Eh bien , l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine *Partridge* achevoit-il ces mots , que l'Etranger détournant son cheval , & tombant tout court sur *Jones* , le pistolet à la main , lui demanda le billet de banque en question.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'aventure : mais revenant tout à coup à lui-même , il dit au voleur, que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à son service ; il tira même environ trois *Guinées* qu'il lui offrit ; mais l'autre répondit , en jurant , que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. J'en suis fâché , répondit froidement *Jones* , en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur , mettant alors le pistolet sur l'estomach de notre hé-

ros, le menaça de le tuer, s'il ne se hâtoit pas de lui donner le billet. Mais l'intrépide *Jones*, sautant tout à coup sur la main du voleur, la tint si ferme, en détournant le bout du pistolet, que cet homme commença à trembler, en rappelant envain ses forces pour se délivrer d'un si redoutable champion. Ils se débattirent longtems ; tous deux tomberent à la fois de cheval. mais, le vigoureux *Jones*, qui venoit enfin d'arracher le pistolet des mains du voleur, se trouva sur son adverfaire.

Ce pauvre laronneau, qui à la vérité n'étoit pas de la force de *Jones*, commença à implorer la clémence du vainqueur. Ayez pitié de moi, Monsieur ! lui dit-il, les larmes aux yeux, mon intention n'étoit sûrement pas de vous tuer : voyez vous-même, si mon pistolet est chargé ; c'est la première fois que la misère la plus extrême m'a forcé de tomber dans le crime.

Dans cet instant, la voix d'un homme, qui demandoit quartier à

cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit *Partridge*, qui ayant couru à toute bride pour se sauver, étoit tombé de cheval, & attendoit la face contre terre le coup mortel dont il se croyoit menacé.

Il ne quitta cette posture, que lorsque le guide, un peu moins poltron que lui, après avoir relevé le cheval du Pédagogue, lui vint apprendre que son Maître avoit terrassé le voleur.

Partridge, à cette nouvelle, ne fit qu'un saut jusqu'à l'endroit où *Jones*, l'épée nuë à la main, gardoit le timide voleur. Tuez, tuez, Monsieur, s'écria-t'il, tuez ce misérable !.... Il étoit heureusement tombé dans des mains généreuses.

Jones, s'étant en effet convaincu que le pistolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit, avant l'arrivée de *Partridge*. Il avoit protesté à notre Héros, qu'il étoit absolument novice dans le mé-

tier ; qu'il ne s'y étoit laissé entraîner , que par l'horreur de sa situation , ayant cinq enfans mourans de faim , & une épouse prête à périr en couche.

Il offroit même à *Jones* , de le convaincre de ces déplorables vérités , s'il vouloit bien le suivre jusqu'à sa maison , qui n'étoit , affuroit-il , qu'à deux milles de-là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espece de grace , s'il ne donnoit des preuves , peut-être trop sensibles , de tout ce qu'il avançoit.

Jones le prit d'abord au mot , en lui déclarant que son sort dépendoit de la vérité de son histoire. Le pauvre homme , alors , marqua tant de joye , & notre héros en trouva les transports si naturels , que son bon cœur en fut aussi touché qu'émû. Reprenez votre pistolet , lui dit-il ; & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misère. Voilà deux *Guinées* , pour soulager votre famille ; je voudrois pouvoir faire plus ,

mais les cent livres sterlin ne font point à moi.

Cette action ne sera probablement pas approuvée de tous nos Lecteurs. Tandis que quelques-uns y applaudiront , comme à l'acte d'humanité le plus louable , d'autres plus graves personnages diront que notre héros avoit tout au moins perdu de vuë ce que tout homme doit à son pays. *Partridge* étoit de leur avis. Je ne serois point surpris , dit-il à *Jones* , que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à *Londre*.

Le voleur , pénétré de reconnaissance , versa , ou du moins parut verser des larmes , en protestant que de sa vie il ne retomberoit en pareille faute. Nous sçaurons peut-être par la suite s'il a tenu parole. Il est tems de faire arriver nos Voyageurs à *Londre* , de les laisser reposer ainsi que nos Lecteurs , & de nous reposer nous-mêmes.

Fin du Tome second.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

Du second Volume.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

*V*isite de l'Hôtesse à Jones ,
pag. 1

CHAPITRE II.

Eclaircissemens , 10

CHAPITRE III.

Arrivée d'un Barbier , digne Confre-
re de celui de Bagdad , & de celui
de Don Quichotte même , 16
Tome II. P.

C H A P I T R E I V.

*Conversation de Jones, & du Bar-
bier,* 24

C H A P I T R E V.

Nouveaux talens du petit Benjamin ;
31

C H A P I T R E V I.

*Autres raisons, qui justifient mieux
la conduite de Partridge, que cel-
les du Chapitre précédent,* 39

C H A P I T R E V I I.

Où le Traducteur François parle seul,
42

C H A P I T R E V I I I.

*Dialogue de Jones, & de Partrid-
ge,* 45

C H A P I T R E I X.

Etrange aventure, 52

C H A P I T R E X.

*Histoire de l'Homme de la Monta-
gne,* 69

C H A P I T R E X I.

*Suite de l'Histoire de l'Homme de la
Montagne , 82*

C H A P I T R E X I I.

Suite de la même Histoire , 93

C H A P I T R E X I I I.

*Conclusion de l'Histoire de l'Homme
de la Montagne , 108*

L I V R E N E U V I È M E.

Contenant douze heures.

C H A P I T R E P R E M I E R.

A *Vanture surprenante , 121*

C H A P I T R E I I.

*Arrivée de Jones , & de la Dame
inconnue dans l'Hôtellerie d'Up-
ton. Nouvelles Aventures , 128*

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre , 134

CHAPITRE IV.

Eclairciffemens , 142

LIVRE DIXIÉME.

Qui contient environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

A *Rrivée d'un Gentilhomme Ir-*
landois. Grandes Avantures
dans l'Hôtellerie , 147

CHAPITRE II.

Conversation de l'Hôteffe avec sa Ser-
vante. Arrivée d'une autre jeune
Demoiselle dans l'Hôtellerie , 151

CHAPITRE III.

Grande découverte , 164

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l'Hôtellerie ;
173

CHAPITRE V.

Conclusion des Aventures de l'Hôtellerie d'Upton, 178

CHAPITRE VI.

Où l'Histoire rétrograde, 185

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie, 195

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

A *Vantures de Sophie, après son départ de l'Hôtellerie d'Upton,* 207

CHAPITRE II.

L'un des plus court du Livre, où l'on trouvera pourtant un Soleil, une Lune, & un Ange, 216

CHAPITRE III.

Histoire de Madame Fitz-Patrick,
220

CHAPITRE IV.

Suite de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick,
230

CHAPITRE V.

Méprise de l'Hôte. Terreurs de Sophie,
239

CHAPITRE VI.

Conclusion de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick,
247

CHAPITRE VII.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de Madame Fitz-Patrick,
257

CHAPITRE VIII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londres,
268

CHAPITRE IX.

Séparation des deux Cousines, 279

 LIVRE DOUZIÈME.

Contenant les mêmes trois jours
que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

*D*ans lequel , M. Western ne
trouvant point sa fille, trouve
autre chose qui met fin à sa poursui-
te, 275

CHAPITRE II.

*D*épart de Jones de l'Hôtellerie
d'Upton. Avanture du Mendiant ,
282

CHAPITRE III.

*A*utres avantures , assez peu intéré-
santes , 295

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent , 304

CHAPITRE V.

*C*onversation de Jones , & de M.
Dowling , 306

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture, 315

CHAPITRE VII.

Avanture dangereuse. Arrivée de Tom Jones, & de Partridge à Londres, 329

Fin de la Table du Tome II.





